Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE

L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES AMIS DE L'ORIENT

ET

LA DIRECTION DE VICTOR GOLOUBEW

VOLUME IX

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE : 15 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS EN DEUX ENCRES SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME, RENFERMANT UNE DOUBLE SUITE EN NOIR ET EN BISTRE DES PLANCHES HORS TEXTE SUR PAPIER DE SOIE JAPON TYCOON, NUMÉROTÉS DE 1 A 15 ;

140 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS EN DEUX ENCRES SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME, NUMÉROTÉS DE 16 A 155 ;

1.500 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS SUR VÉLIN BOUFFANT DES PAPETERIES DE PAPAULT, NUMÉROTÉS DE 156 A 1655.

N° 1.441



Copyright by Éditions Bossard, Paris, 1924.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES ENTRETIENS
DE
NANG TANTRAI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

LES ENTRETIENS
DE
NANG TANTRAI

TRADUITS DU SIAMOIS

par

ÉDOUARD LORGEOU

Professeur à l'École des Langues orientales

Bois dessinés et gravés par A.-F. COSYNS

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1924

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

INTRODUCTION

TOUTES les historiettes, contes, fables et apologues contenus dans le recueil dont nous donnons ici la traduction, ont rapport à l'Inde antique, alors que celle-ci était entièrement sous l'influence des religions brahmaniques. On ne devra pas s'étonner d'y trouver des mœurs fort différentes des nôtres et qui paraîtraient invraisemblables, voire même choquantes par certains détails, si l'on ne se rappelait qu'il s'agit de choses fort lointaines d'une époque fabuleuse, d'une contrée où la nature se plaît à donner aux êtres qu'elle produit des dimensions énormes et des formes extravagantes, que les hommes s'efforcent d'imiter.

On peut distinguer, dans ce recueil, plusieurs parties.

Il y a d'abord l'histoire romanesque qui sert d'introduction et de cadre à l'ouvrage entier. L'auteur en place avec intention le début à l'époque où, l'âge d'airain finissant, on allait entrer dans l'âge de fer, le Kâliyouga. *C'est comme si l'on disait : un peu avant le commencement du monde.*

Cette histoire nous présente deux personnages autour desquels court toute la trame du récit. C'est, au premier plan, le monarque oriental du type traditionnel, solennel, presque divin, vivant dans tous les raffinements du luxe et entouré d'une foule de ministres et de serviteurs aux-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quels il ne pardonne ni un oubli ni une négligence. A la moindre faute, il ordonne de tuer le coupable, et non seulement le coupable, mais aussi, comme dit la formule d'usage, toute sa famille ou sa tribu.

Il faudrait donc s'attendre à lui voir faire des choses épouvantables. Mais il est obligé d'employer pour ses vengeances des hommes qui, n'ayant pas les mêmes intérêts de dignité souveraine à sauvegarder, sont accessibles à la raison et à l'humanité, et, de plus, fort habiles à détourner sur d'autres objets l'attention du maître.

Dans la version que nous avons suivie, ce potentat est nommé Aisouariya Bha, *c'est-à-dire la splendeur de la souveraineté. Ailleurs on l'appelle* Aisouariya Baha, *« le bras de la souveraineté ». L'idée est la même ; les mots sanscrits ont été altérés par les copistes ou les traducteurs.*

Le premier ministre du roi est qualifié de « chef suprême de la Justice ». Il lui arrive de tomber sous le coup d'une de ces terribles menaces ; il s'abandonne au désespoir et périrait certainement sans l'intervention de Nang Tantrai, *le second des personnages dont nous avons parlé, celui qui donne son nom à l'ouvrage.*

Nang Tantrai est la fille de ce ministre. Elle est à peine sortie de l'enfance, mais elle a tant de grâce et d'esprit, de si bonnes manières, elle raconte avec tant de charme des histoires si ingénieuses, qu'elle subjugue entièrement l'esprit du roi, et, sans avoir recours à aucune intrigue, sans sollicitations ni cabale, sauve son père et sa famille.

Ce nom de Nang Tantrai signifie à peu près « la jeune tisseuse », et il lui convient, parce qu'elle entrelace ses récits comme la trame d'un tapis aux couleurs variées. Dans un autre texte, on l'appelle Nang Kantrai, « la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

protectrice » ou la « libératrice », et ce nom lui convient aussi, à cause du rôle qu'on lui voit jouer.

Les récits de Nang Tantrai constituent la seconde partie de l'ouvrage ; c'en est également la partie la plus originale et la plus intéressante. Quoiqu'ils appartiennent pour la plupart au genre féerique, ils ne laissent pas de s'inspirer de la raison et de l'observation des mœurs. Je ne crois pouvoir mieux faire, pour donner une idée de leur caractère général, que de rappeler les circonstances de leur origine, qui est également celle de toutes les fables de l'Inde.

Dans les grandes villes, il y avait alors, auprès de la porte principale, un vaste édifice où les voyageurs trouvaient une retraite sûre pour leurs personnes, leurs bagages ou leurs marchandises. C'était en même temps un lieu de réunion pour les bourgeois de la ville, qui venaient, après une journée consacrée au négoce, y chercher le repos et d'agréables distractions. Les voyageurs y racontaient leurs aventures et dépeignaient les pays qu'ils avaient visités. Les récitateurs y déclamaient le Mahâbarata *ou le* Râmâyanâ, *au milieu d'un cercle d'auditeurs émerveillés. D'autres se racontaient des historiettes et des fables, dans un langage familier, mais poli et exempt de toute grossièreté. Parfois aussi on soulevait des questions de philosophie morale, sur lesquelles chacun soutenait sa manière de voir. La plus grande liberté régnait dans ces assemblées ; prenait la parole qui voulait. On eût dit un cercle de parents ou d'amis, causant sans autre intérêt que de contribuer au plaisir commun en se divertissant eux-mêmes. Les plus agréables de ces récits se répandaient ensuite au dehors et passaient de bouche en bouche, sans que personne se demandât où le narrateur en avait pris la première idée, leur but*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

essentiel étant d'amuser. On y trouve, mêlés à des aventures prodigieuses, plutôt plaisantes que pathétiques, des traits d'esprit et même des facéties. Ce n'est pas à dire que la morale en soit exclue ; au contraire, elle se montre partout. Ce n'est certainement pas la morale systématique des philosophes, encore moins la morale religieuse, mais cette morale pratique et souriante des fabulistes qui, sans nous permettre de nuire gravement aux autres, nous apprend à prendre soin, avant tout, de nos propres intérêts, et particulièrement à nous tenir en garde contre les pièges des trompeurs.

Avec la troisième partie (la deuxième de notre traduction, où l'histoire qui sert de cadre est mise à part), nous rencontrons un autre genre de composition littéraire. C'est la fable du Panchatantra, *où presque tous les rôles sont tenus par des animaux. Le taureau* Nandouka, *rejeton de* Nandou, *qui sert de monture au dieu* Siva, *y joue le principal personnage. Cette dernière partie se rattache cependant aux deux premières, mais d'une manière un peu arbitraire, en ce sens que les récits qui la composent sont, eux aussi, placés dans la bouche de Nang Tantrai. La plupart de ces récits sont connus, du moins pour le fond, et je les aurais volontiers laissés de côté. Mais j'ai considéré qu'ils offrent dans leurs développements des traits ingénieux, dignes d'être soumis à l'appréciation des lecteurs, et qu'il s'y joint plusieurs apologues où l'on discute la grosse question de la fatalité, ce qui amène des épisodes d'un caractère terrible.*

Il est aisé de reconnaître que ces Entretiens de Nang Tantrai *ne sont point un ouvrage original écrit en siamois, et qu'ils ont été introduits dans cette langue par la voie des traductions, quoiqu'on ne puisse dire par qui, ni à quelle époque exactement. On peut seulement conjec-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

turer que ce fut vers le milieu du XVIII^e^ *siècle, époque à laquelle il se manifesta dans le Siam une activité littéraire inusitée. Il paraît même que ces* Entretiens *sollicitèrent l'attention de plusieurs écrivains, car la version sur laquelle notre traduction a été faite n'est pas la seule qui existe. On en retrouve, soit à Siam, soit parmi les Laos, plusieurs autres, et même d'une valeur supérieure au point de vue du style, mais qui sont restées ou nous sont parvenues à l'état de fragments.*

Quant à l'auteur de l'original, c'est-à-dire celui qui a recueilli ces historiettes éparses dans la mémoire du peuple, ou dans des ouvrages tombés dans l'oubli, pour en faire un livre, ni le texte, ni la tradition n'en mentionnent le nom ni n'en désignent la race. Il me paraît probable que les traducteurs siamois ont travaillé sur un texte pali, *ce qui ne semblera pas extraordinaire si l'on se rappelle que le* pali *fut longtemps une sorte de langue internationale employée à Ceylan pour les relations que les pays de religion bouddhique entretenaient les uns avec les autres. C'est tout ce que je puis dire. Je ne sais, au surplus, s'il faut regretter beaucoup cette absence de renseignements sur les origines de notre ouvrage ; elle les cache, pour ainsi dire, dans la nuit des temps qui enveloppe l'histoire d'Aisouariya Bha et de l'aimable Nang Tantrai et leur donne un air d'antiquité qu'elles n'auraient peut-être pas sans cela.*

Il y a beaucoup de noms propres dans cette traduction, noms propres de personnes et noms propres de lieux. Les uns et les autres sont formés de mots sanscrits qui n'ont pas de rapport évident avec le sujet : je ne les traduirai pas. Les traducteurs siamois, de leur côté, y ont introduit trois ou quatre mots qui appartiennent aux langues de l'Indo-Chine. Nang *signifie dame ou demoi-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

selle ; Noi, *petit.* Aokou *désigne un personnage de haut rang : l'aïeul qui commande, mais c'est un titre tombé depuis longtemps en désuétude.*

J'ajouterai que dans les mots transcrits (autant que possible de manière à en rendre les sons suivant le système français), toutes les lettres se prononcent, et que les consonnes finales se font entendre comme si elles étaient suivies d'un e *muet.*

Les diphtongues ai *et* oi *se prononcent respectivement* ail *et* oil.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LES ENTRETIENS DE NANG TANTRAI

PREMIÈRE PARTIE

AU COMMENCEMENT VIENT L'HISTOIRE DE NANG TANTRAI

A L'ÉPOQUE où le douâpara youga (1) prenait fin, où le kâliyouga allait commencer, un prince nommé Aisouariya Bha jouissait du pouvoir

(1) *Youga*, l'une des quatre parties dont se composait un âge du monde dans le système de la mythologie brahmanique. Chacune de ces parties compte 1.080.000 années. Le *Kâliyouga* est la dernière, c'est celle dans laquelle nous vivons.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

souverain dans la ville capitale de Patalipoutra. Cette ville mesurait douze yôjanas de circonférence ; elle était tout entourée de montagnes, et ces montagnes elles-mêmes étaient enfermées dans une ceinture de forêts ; un fleuve coulait autour de la ville, et en deçà régnait une triple enceinte de murailles que l'on traversait par des portes monumentales, où des femmes de service faisaient la garde. La muraille extérieure était en briques et avait vingt coudées de hauteur ; la seconde était en pierres et sa hauteur était de dix-huit coudées ; la plus rapprochée de la ville était en limonite revêtue de feuilles d'airain, et était haute de seize coudées.

Dans l'espace qui séparait les trois enceintes croissait une multitude d'aréquiers, de cocotiers et de palmiers à sucre. Lorsque le vent soufflait et froissait le feuillage de ces arbres, ceux-ci produisaient un bruit semblable à celui des gongs et des tambours. On y trouvait aussi une quantité de fleurs, dont le parfum remplissait la ville et se répandait dans le voisinage jusqu'à une distance de douze yôjanas.

Le territoire de la ville de Patalipoutra avait une étendue de cent seize yôjanas. Le royaume possédait une immense quantité d'éléphants et de chars de guerre ; quant aux troupes de pied elles étaient innombrables. Le roi lui-même avait dans son trésor plus de pierres précieuses, plus de bijoux, plus d'argent et d'or qu'aucun autre prince de l'Inde, et son harem comptait jusqu'à soixante mille jeunes femmes. Des colonies de Chettys, de Chinois, de Chams, de Phrams, de Javanais, de Koulas, de Parsis, enfin d'étrangers des douze langues, contribuaient à la prospérité de la ville et avaient porté sa splendeur au plus haut point. L'administration se composait des chefs de l'armée, des con-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

seillers, des ministres, des légistes, des financiers et des notables, qui venaient chaque jour se réunir auprès du roi au nombre de quatre-vingt mille. A leur tête se plaçait un ministre principal nommé Vitchitra-vitchâranâ, lequel était assisté de quatre ministres subalternes, et chacun de ceux-ci avait onze cents agents pour exécuter ses ordres. Il faut encore compter les princes vassaux, au nombre de cent un, qui gouvernaient les états de la frontière.

Lors des grandes solennités, quand on célébrait, par exemple, le renouvellement de l'année, les vice-rois et gouverneurs de province, les ministres, les chettys, les chefs militaires au cœur intrépide, venaient tous rendre leurs hommages au roi. Réunis dans la salle dorée, sous la présidence des douze chefs de quartier, ils formaient une foule que l'œil ne pouvait embrasser d'un seul regard. Au moment où le roi, sortant de son appartement, paraissait dans le pavillon d'honneur, tous ces seigneurs, en levant les bras pour le saluer, se gênaient les uns les autres, tant ils étaient à l'étroit ; et quand ils se prosternaient jusqu'à terre en signe de soumission, les pointes de leurs couronnes se heurtaient, et les pierreries de leurs coiffures s'ébranlaient, sortaient de leurs chatons et tombaient. Aussi, lorsque, la fête terminée, le préposé balayait la salle, il ramassait une telle quantité de ces pierres qu'il y en avait de quoi remplir seize noix de coco.

Ce roi ressemblait, par l'éclat de sa puissance, au soleil à son midi, et tous ces princes et seigneurs rassemblés en sa présence n'osaient pas détourner les yeux de sa personne et regarder ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière.

Un certain jour que les constellations présentaient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une conjonction de l'aspect le plus favorable, un Brahmane célébrait la fête de son mariage. La jeune épouse était de la plus admirable beauté et merveilleusement parée, et tous les Brahmanes de la ville lui faisaient cortège. Lorsque cette noce vint à passer devant les fenêtres de la salle où le roi tenait audience, les courtisans, entendant le son de la musique, où les flûtes, les gongs, les tambours et les conques marines s'unissaient pour former une harmonie ravissante, détournèrent furtivement les yeux pour regarder. Le roi Aisouariya Bha se mit alors dans une violente colère. Ses yeux devinrent rouges comme l'étoile Rôhini ; tout son corps tremblait comme celui d'un nâga qu'on a frappé avec une verge à la naissance de la queue, et, s'adressant à son premier ministre, chef de la justice, il lui donna l'ordre de faire mettre à mort immédiatement tous ces vassaux et ces chefs militaires. Le chef de la justice, se prosternant, répondit : « Nous avons tous détourné les yeux, il est vrai ; mais nous ne l'avons pas fait par mépris pour l'autorité royale. Voici ce qui a eu lieu. Ce Brahmane se marie aujourd'hui sous une conjonction d'astres admirablement favorable. Pendant trois années entières, il a fait observer le mouvement des planètes, attendant le jour où elles offriraient un présage entièrement heureux. Or, voici ce que les sages ont écrit dans le livre nommé *Nakshatra mandira*, au sujet du jour où nous sommes : « Si quelqu'un se marie aujourd'hui, et prend sa femme « le matin, Brahma paraîtra dans les yeux du mari et « Sarasvati dans ceux de la femme ; s'il la prend à midi, « le mari sera comme le Souverain Seigneur Iswara et « la femme comme la déesse Ouma Bhagavati ; si c'est « enfin dans la soirée, le mari sera semblable au dieu « Naraï et la femme à la déesse Laksmi. Car tous les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« dieux assisteront à ce mariage pour l'honorer de leurs « vœux, et en assurer la félicité. » C'est pour cela que vos serviteurs ont tous levé les yeux pour voir ce couple extraordinaire. »

Lorsque le chef de la justice eut achevé ce discours, la colère du roi se calma. Il rentra dans son appartement pour manger, et tout en prenant son repas, il se disait : « Comment! Ce Brahmane épouse une déesse, et moi qui suis le chef suprême et le pivot de l'état, je n'ai que des concubines et pas une femme légitime! Il faut que, pendant toute une année, je fasse chaque jour un nouveau mariage. Peut-être rencontrerai-je à la fin une femme douée des cinq perfections et telle qu'elle puisse être élevée à la dignité de reine. » Il sortit de nouveau, et fit part de son dessein au prêtre du palais en lui demandant s'il y avait dans le passé des exemples d'une conduite semblable. Le Parôhit lui répondit : « Tous les princes du temps passé ont agi comme vous avez dessein de le faire. — Citez-moi donc, reprit le roi, quelques-uns des princes qui se sont mariés comme je viens de le dire. — Il y a d'abord, dit le prêtre, le roi Anourâja, puis le roi Nanda, puis le roi Deça ; tous se sont mariés de la manière que vous dites. »

Ayant entendu ces paroles du prêtre, le roi se prit à penser : « Je suis de la race souveraine; je suis le roi des rois ; ma dignité n'a pas d'égale. Il convient donc que je prenne des femmes de manière à trouver, d'un côté ou de l'autre, celle qui sera digne, entre toutes, de devenir reine. » Se tournant alors vers le chef de la justice, Vitchitravitchâranâ, il lui donna les ordres suivants :

« A partir de demain et jusqu'à la fin de l'année, vous me présenterez chaque jour, sans y manquer une seule fois, une jeune fille douée des cinq perfections de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

femme. Vous la chercherez exclusivement parmi les filles de princes, de seigneurs, de hauts fonctionnaires et de grands négociants. Elle sera donc noble et âgée de neuf à dix ans. Le jour où vous manquerez à ce devoir, attendez-vous à ce que je vous fasse immédiatement mourir, vous et toute votre famille. »

Lorsque le chef de la justice eut reçu cet ordre, il prit congé du roi en lui présentant ses hommages et sortit. Puis, sans perdre de temps, il s'occupa de chercher, dans les familles des princes vassaux, des filles douées des cinq perfections de la femme et telles que le roi les avait demandées. Lorsqu'il en avait trouvé une, on la baignait, on la lavait, on la coiffait, on la vêtait d'une magnifique robe blanche toute semée de pierreries, on lui mettait des colliers au cou, des bracelets aux bras et une couronne sur la tête. Ainsi parée, elle montait sur une litière dorée, avec une ombrelle déployée au-dessus de sa tête pour la protéger du soleil, ayant à ses côtés l'arec et le bétel et l'aiguière.

Escortée d'une foule de personnes rangées sur deux lignes, elle s'avançait au son des flûtes, des gongs, des tambours, des trompettes, des conques marines et des divers autres instruments de musique.

Quand le cortège arrivait à la porte du palais, le ministre avertissait les dames de service, qui conduisaient la jeune fille auprès du roi. Elle passait la nuit avec lui, et le lendemain matin, au lever, il la renvoyait à l'appartement des femmes.

Le chef de la justice s'employait donc à chercher chaque jour, avec zèle et patience, une jeune fille qu'il présentait à son maître. Son service au palais étant terminé, il revenait chez lui heureux et satisfait, comme on pouvait en juger par l'air joyeux qui paraissait sur son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

visage. Il en fut ainsi chaque jour, sans en excepter un seul, pendant cent cinquante-neuf jours. Voici ce qui arriva alors.

Un soir, comme il revenait de son service, à peine fut-il dans sa maison qu'il s'enveloppa la tête d'un châle et alla aussitôt se coucher. Sa femme, inquiète, dit alors à Nang Tantrai, sa fille : « Ton père, en revenant du palais, est allé se coucher tout triste. Il n'a pas voulu manger, il ne s'est pas baigné et n'a pas causé comme il avait l'habitude de le faire. Va, et demande-lui quelle est la cause de cette tristesse. »

Nang Tantrai alla donc trouver le chef de la justice et lui dit : « Seigneur, mon père, je vous prie de vous lever et d'aller prendre votre bain comme vous le faites chaque soir. » Le ministre lui répondit : « Mon enfant, je n'ai pas le cœur à l'aise ; ne persiste pas à vouloir me faire lever. — Mon père, reprit Nang Tantrai, puisque vous n'avez pas le cœur à l'aise, dites à votre fille ce qui vous fait de la peine. — Tu veux donc, dit le ministre, savoir la cause de mon chagrin ? — Oui, répondit la jeune fille, dites-moi, de grâce, ce qui vous afflige. — Mon malheur, dit alors le père, n'a jamais eu d'exemple, et mon désespoir dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Si je t'en explique la cause, pourras-tu m'être de quelque assistance ? — Peut-être oui, répondit-elle, peut-être non. Ayez cependant la bonté de me dire ce qu'il en est. — Voici donc, reprit-il, ce que tu veux savoir. Sa Majesté le roi notre maître m'a donné l'ordre absolu de lui présenter chaque jour une jeune fille douée des cinq perfections de la femme, et cela pendant une année entière. Le jour où je manquerai de le faire, il me fera mettre à mort avec toute ma famille. Or, aujourd'hui, je n'ai pu trouver celle que je devais lui présenter

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

demain. Je n'ai donc plus aucune espérance d'échapper aux menaces du roi. — S'il en est ainsi, dit Nang Tantrai, pourquoi ne me prendriez-vous pas moi-même pour me présenter au roi. Il me semble que de cette manière vous seriez à couvert. — Eh! oui, reprit-il, je serais à couvert pour un jour. Mais, le lendemain, il en faudra une autre, où la prendrai-je? — Ne vous inquiétez pas de cela, répondit-elle, il suffit que je sois introduite auprès du roi. Je saurai faire en sorte qu'il renonce à l'idée de chercher une autre femme. — Ah! reprit le ministre, tu ne sais pas encore combien l'humeur de ce prince est inflexible. Tu l'empêcheras, dis-tu, de faire ce qu'il a résolu ; comment peux-tu l'espérer? — C'est, répondit-elle, par l'exemple de Nang Tripita (1) qui n'avait que huit ans et qui sut tirer sa mère de la détresse; et moi qui en ai neuf accomplis, je ne pourrais pas aider mon père à sortir d'une situation difficile? — Raconte-moi donc, dit le ministre, par quelle adresse cette petite fille de huit ans a sauvé sa mère ?»

Nang Tantrai raconta alors à son père l'histoire suivante.



PREMIER RÉCIT

IL y avait une fois quatre Brahmanes. Le premier s'appelait Viprâsouami, le second Viprâsâda, le troisième Viprâsâdara et le dernier Viprâsâdhanou.

(1) Ce nom signifie la fille aux trois pères. On verra pourquoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils étaient venus tous les quatre ensemble du royaume de Kalinga et parcouraient en quêtant la ville de Bharanasi. Avec l'offrande qu'ils avaient reçue du roi Brâhmadatta, qui régnait alors dans ce pays, et ce qu'ils avaient ensuite recueilli çà et là, soit dans la ville, soit dans les bourgs et villages environnants, ils avaient amassé la valeur d'une livre d'or chacun.



Alors ces Brahmanes se dirent entre eux : « Nous sommes toute la nuit dehors dans la campagne, nous ne devrions pas garder tout cet or avec nous; il faut que nous le mettions en dépôt. » En allant et venant, ils avaient remarqué une femme de leur caste, veuve, et qui travaillait de son métier de tisseuse. Ils lièrent conversation avec elle et lui dirent pour terminer : « Nous avons vu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que vous accomplissiez régulièrement toutes vos observances religieuses, et nous jugeons par là qu'on peut avoir confiance en vous. Nous avons le désir de vous confier l'or que nous possédons; faites-nous la grâce d'accepter ce dépôt, nous n'oublierons pas le service que vous nous aurez rendu. » La femme y consentit, et les Brahmanes, avant de se retirer, ajoutèrent : « Il ne faut pas vous dessaisir de cet or que nous ne venions tous les quatre ensemble vous le réclamer. A moins de nous voir tous les quatre ensemble, gardez-vous bien de le donner. »

Ceci entendu et le dépôt effectué, les Brahmanes reprirent le cours de leurs pérégrinations dans la contrée.

On était arrivé au jour du Sangkranti; ils allèrent se baigner dans le Gange, et le chef des Brahmanes dit à ses compagnons : « Où allons-nous prendre des citrons ou du cachou pour nous nettoyer les cheveux? » Le plus jeune répondit : « Je sais où il y en a. J'en ai vu chez cette femme à qui nous avons donné notre or à garder. » Les autres lui dirent : « Allez donc en demander; nous vous attendrons ici. » Il y alla et ses compagnons s'arrêtèrent à la distance de la portée de la voix quand on crie. Lorsque le jeune Brahmane fut arrivé chez la femme, il lui dit : « Mère, mes trois compagnons m'envoient vous demander cet or que nous vous avons confié. — Mais, lui répondit-elle, lorsque vous me l'avez donné, vous m'avez bien recommandé de ne m'en dessaisir que quand vous seriez tous les quatre ensemble. Vous êtes seul, je ne puis pas vous le remettre. — Si vous ne me croyez pas, répliqua-t-il, je vais leur crier, vous verrez ce qu'ils me répondront. » Il cria en effet : « Elle ne veut pas me donner ce que je lui demande, parce que vous n'êtes pas là et que je suis seul. » Les autres,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

croyant qu'il s'agissait des citrons, crièrent de leur côté : « Donnez pour tous les quatre, rendez-nous ce service. » La femme, en entendant les voix, sortit, vit les trois Brahmanes, et donna l'or au jeune homme. Dès que celui-ci l'eut entre les mains, il s'esquiva.

Les Brahmanes, ennuyés d'attendre, vinrent à leur tour et demandèrent à la femme si elle n'avait pas donné les citrons qu'on lui avait demandés. « Ce jeune Brahmane, répondit-elle, ne m'a pas parlé de citrons; il est venu prendre l'or que vous m'aviez donné en dépôt. Je ne voulais pas le croire, il vous a crié et vous m'avez dit de le lui donner : je le lui ai donné. » Les trois Brahmanes, furieux, l'accablèrent d'injures. Elle, de son côté, ne cessait de leur répéter : « Vous m'avez crié de le lui donner. Je l'ai donné. »

Alors, ils la firent arrêter et conduire chez le magistrat qui l'interrogea; elle lui raconta l'histoire du dépôt. Le magistrat ayant pris quelque temps pour réfléchir prononça ce jugement :

« La femme s'est rendue coupable d'une grave négligence. D'abord, veuve et vivant seule, elle ne devait pas recevoir ce dépôt. Ensuite, lorsque l'un des Brahmanes est venu lui réclamer l'or dont elle s'était chargée, elle devait, avant de le remettre, exiger la présence des trois autres parties. Elle a commis une grosse faute en se contentant d'une déclaration faite de loin en criant.

« Quant aux plaignants, lorsque leur compagnon leur cria de loin qu'on ne voulait pas lui donner ce qu'il réclamait, ils devaient s'approcher et voir ce qu'il y avait. N'ayant pas pris la peine de se déranger, et s'étant contentés de crier qu'on lui donnât ce qu'il demandait, ils ont eux-mêmes encouru la responsabilité d'une négligence coupable. En conséquence, nous disons que les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trois Brahmanes prendront la femme pour leur commune épouse et demeureront chacun un mois avec elle, à tour de rôle. Ses services seront comptés en compensation de l'argent qu'elle ne peut rendre. »

Le jugement fut exécuté comme de droit. Le premier Brahmane demeura avec la femme, tandis que les deux autres couraient la campagne à leur ordinaire. A l'expiration du mois, le second remplaça le premier, et ainsi de suite.

Cependant la femme était fort malheureuse. Les Brahmanes ne cessaient de l'injurier et de la battre; elle passait ses jours et ses nuits à se désoler et à pleurer. Voyant cela, les dieux, émus de pitié, vinrent en faire part à leur roi, Indra. Indra invita une fille des dieux, très noble et très sage de sa nature, à descendre sur la terre et à prendre naissance dans le sein de cette femme.

Ainsi la Brahmine devint grosse, et au terme de dix mois, elle accoucha d'une fille. Mais les Brahmanes n'avaient que de la haine pour cette enfant. Ils ne cessaient de l'injurier et de la maltraiter, chacun d'eux pensant tantôt que c'était sa propre fille, tantôt que c'était la fille d'un autre.

Un jour, l'enfant, qui avait alors sept ans, demanda à sa mère : « De ces trois Brahmanes lequel est mon père? » La mère lui raconta l'histoire du dépôt et du jugement qui en avait été la suite. « S'il en est ainsi, dit la petite fille, il faut que nous allions ensemble chez le magistrat. Je viendrai bien à bout de vous débarrasser de ces individus. — Ce sera un grand bonheur pour moi, dit la mère, si tu peux faire en sorte que je leur échappe. Mais, ma fille, ce sont des hommes instruits, expérimentés dans les affaires, et tels qu'ils pourraient en remontrer à des juges. Toi qui n'es qu'une enfant,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

comment sauras-tu soutenir un débat contre eux? Enfin, si nous nous en tirons, ce sera tant mieux. Autrement, il faut nous préparer l'une et l'autre à un redoublement de misère. — Je vous sauverai, ma mère, reprit l'enfant, et cela ne tardera pas. Ne suis-je pas de caste brahmanique? Et je ne serais pas capable de tirer ma mère de cette détresse? » La mère, dans son anxiété, insista : « Tu n'es qu'une enfant. Que connais-tu des formalités coutumières de la justice? Mais ces Brahmanes eux ont longtemps vécu, ils sont expérimentés; ce sont presque des docteurs; à coup sûr, ils en savent plus que toi. » Nang Tripita répondit : « Il y a des exemples. » Et, comme exemple, elle raconta cette histoire.



DEUXIÈME RÉCIT

DANS la ville de Ratnarâjadhani, où régnait alors le roi Biddhirousa, demeuraient autrefois quatre Brahmanes qui exerçaient la profession de marchands, et possédaient chacun une livre d'or. Deux de ces marchands, qui étaient liés d'une étroite amitié, résolurent d'aller ensemble trafiquer dans la ville et le pays de Khouttouk. Le roi Nisakaramahârâja et la reine sa femme, nommée Devalousadevi, jouissaient du pouvoir suprême dans ce pays, tandis qu'un ministre appelé Sên Chamnong présidait à l'administration du royaume.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce ministre avait une fille âgée de sept ans, qui s'appelait Nang Noi.

Les deux marchands, arrivés à la frontière, aperçurent un sala (1) qui leur parut très convenable ; ils y entrèrent pour se reposer et pour dormir. Survinrent alors les deux autres Brahmanes qui, voyant les premiers arrêtés dans cet endroit, se dirent l'un à l'autre : « La nuit approche ; au lieu de continuer notre route, nous ferions mieux de descendre dans ce sala. » Entrés, ils dirent à ceux qui les avaient précédés : « Il paraît qu'il y a sur la route devant nous des voleurs très dangereux qui guettent les voyageurs. Restons ensemble, faisons bonne garde et défendons-nous les uns les autres comme autant de frères. » Cet avis amena les quatre Brahmanes à faire cette réflexion : « Si nous allions enterrer notre argent au pied de cet arbre que l'on aperçoit là-bas ? » Ils y allèrent, puis revinrent se coucher dans le sala.

Cependant l'un d'eux resta éveillé, quoiqu'il fît semblant de dormir, et qu'il ronflât même de son mieux. Lorsqu'il vit ses trois compagnons plongés dans le sommeil, il se glissa tout doucement au dehors, déterra l'argent et alla l'enfouir dans un autre endroit. Au petit jour, les Brahmanes allèrent chercher leur trésor, et ne virent que des traces de terre remuée ; quant à l'argent, il avait disparu. Ils coururent porter plainte au gouverneur de la ville voisine, et lui dirent : « Nous emportions avec nous quatre livres d'or qui étaient notre propriété. Nous avions enterré cet or par crainte des voleurs ; il a entièrement disparu. Nous vous prions de vous occuper

(1) On appelle *sala* de petits pavillons élevés sur le bord des routes et des canaux, et laissés gratuitement à la disposition des voyageurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de cette affaire, et de nous faire rentrer au plus tôt en possession de notre bien. »

Le gouverneur fit chercher les voleurs ; on ne les trouva pas. Il s'informa pour savoir si l'on soupçonnait quelqu'un. On ne soupçonnait personne. Il envoya des hommes de confiance faire secrètement une enquête, recueillir les bruits et les indices possibles. On ne disait rien nulle part ; on ne savait rien.

Les marchands rédigèrent alors une supplique qu'ils présentèrent au ministre du Trésor, et celui-ci la mit sous les yeux du roi Nisakara. Le roi, sans admettre d'excuses, enjoignit au gouverneur de retrouver les voleurs ; sinon, il aurait à payer de sa fortune personnelle le quadruple de la somme volée, et serait, en outre, destitué de sa charge ; et, s'il tardait trop longtemps à s'exécuter, il serait mis à mort, lui et tous ceux de son nom.

Le gouverneur, effrayé par la rigueur de ces ordres, revint à sa maison, mais ne voulut ni prendre son bain, ni manger quoi que ce fût. Ses femmes, depuis la femme épouse jusqu'aux petites servantes, en le voyant dans cet état d'accablement, se réunirent toutes auprès de lui, et le pressèrent de questions avec beaucoup de caresses et de douces paroles. Il garda un silence obstiné et ne desserra pas les dents. La femme épouse rentra alors dans son appartement, et dit à sa fille, cette petite Noi qui n'avait que sept ans, d'aller engager son père à se baigner et à manger.

La petite fit ce que sa mère lui avait commandé. Le gouverneur, qui aimait tendrement cette enfant, lui répondit : « Ton père, mon enfant, est accablé de souci ; il est plongé dans une tristesse qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Comment pourrait-il, dans cet état,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avoir le courage de manger quelque chose? — Père, reprit-elle, quel est donc le motif de cette tristesse qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer? » Il lui raconta alors tout ce qui s'était passé, comment les marchands étaient venus coucher dans un sala sur la frontière du pays, et avaient enterré l'argent qu'ils possédaient, c'est-à-dire chacun la valeur d'une livre d'or ; comment, ensuite, des voleurs étaient venus prendre cet argent et avaient disparu en l'emportant. Puis, les marchands avaient instruit le roi de cette affaire, et le roi lui avait enjoint de faire toute diligence pour mettre la main sur les voleurs, ajoutant que, si on ne les prenait pas, lui, gouverneur, serait mis à mort avec tous ceux de son nom. Il s'était déjà rendu compte, par toute sorte de recherches inutiles, qu'il était impossible de découvrir les voleurs : de là son désespoir.

« Si ce n'est que cela, lui répondit Nang Noi, il faut que vous preniez votre bain et que vous mangiez comme à l'ordinaire. Laissez-moi le soin de retrouver les voleurs et de rendre l'or qu'ils ont volé à ceux à qui cet or appartient. »

Ayant entendu ces paroles, le gouverneur commença à se sentir plus à l'aise. Il sortit, alla prendre son bain, se laver et manger. La petite fille, de son côté, fit appeler les quatre Brahmanes et leur dit : « Il y a une chose qui m'embarrasse et que je suis trop petite pour deviner. J'ai déjà interrogé bien des personnes, mais elles ne peuvent pas m'éclairer. Je vous prie donc, messieurs, de vouloir bien me renseigner. » Et elle leur raconta l'histoire que voici.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TROISIÈME RÉCIT

IL y avait un Brahmane nommé Aradhasouriya. Sa femme s'appelait Sangkhacira, et ils avaient une fille nommée Latâsri. D'autre part, il y avait aussi un jeune Brahmane nommé Viprâkrita. Comme ce jeune homme faisait une de ses tournées en quêtant, il aperçut la jeune Latâsri, en devint amoureux et la demanda en mariage ; aussitôt après, il retourna chez lui et on ne le revit plus.

Quelque temps après, un autre Brahmane nommé Pourouchaçrôta la demanda à son tour ; les parents la lui accordèrent, et la cérémonie du mariage eut lieu lorsque le jour favorable fut arrivé.

Au moment où le Brahmane allait se coucher, la nouvelle épouse, joignant les mains, le salua et lui dit : « Seigneur, je dois vous faire connaître que le Brahmane Viprâkrita m'a fait autrefois demander en mariage. Comme on fut très longtemps ensuite sans entendre parler de lui, mon père et ma mère vous ont accordé ma main. Cependant, je crois qu'il serait loyal en ce moment de lui faire connaître que vous êtes devenu mon mari. Permettez-moi donc d'aller lui porter cet avis, je ne serai pas longtemps absente. — Comme il vous plaira », répondit Pourouchaçrôta.

Sur ces entrefaites, la jeune femme le salua de nouveau et sortit.

En chemin, elle rencontra un tigre. Le tigre, grondant, menaçait de se jeter sur elle pour la dévorer. Elle, sans se troubler, s'approcha du tigre et lui dit : « Je me suis mariée aujourd'hui même, et j'ai prié mon mari de me permettre d'aller faire part de cette nouvelle à un homme qui m'avait demandée autrefois : mon mari me l'a permis. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le tigre fit cette réflexion : « Lorsqu'on me voit, tout le monde tremble de peur, et cette jeune femme n'est pas émue. Comment cela se fait-il ? » Elle salua de nouveau, reprit la parole et lui dit : « Je vais donc faire cette course à la hâte. Quand je reviendrai, vous me mangerez, si bon vous semble. — Mais si vous ne revenez pas, reprit le tigre, qu'est-ce que je ferai ? » Elle s'engagea par serment dans les termes suivants : « Si je ne reviens pas, je veux être chargée d'un crime égal à celui de l'homme qui tue un cerf, qui fait mourir des poissons ou assassine ses semblables. — Tous les péchés que vous venez de nommer, répliqua le tigre, au fond, c'est bien peu de chose. — Alors, reprit Latâsri, disons le crime de celui qui s'enivre, qui maudit et bat son père et sa mère. — Ces péchés, observa le tigre, sont encore bien légers. — Quels sont donc, dit la jeune femme, les péchés que vous appelez graves? »

Le tigre raconta alors l'histoire suivante.



QUATRIÈME RÉCIT

IL y avait un Chetty (1), nommé Oupala, qui était fort riche et qui, n'ayant pas d'enfant, avait demandé le fils d'un de ses voisins pour l'adopter et

(1) Un *Chetty* dans l'Inde est proprement un changeur ou un banquier, mais on applique également ce nom aux riches négociants.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'élever comme le sien. Le Chetty, qui aimait extrêmement cet enfant, lui destina la possession de tous les esclaves, hommes et femmes, qu'il avait.

Longtemps après, la femme du Chetty devint grosse. Lorsqu'elle fut sur le point d'accoucher, le mari et la femme, causant ensemble, se disaient l'un à l'autre : « Si l'enfant qui va naître est une fille, nous la marierons avec notre Poutra Kumara (1) (c'est ainsi qu'ils désignaient leur fils adoptif) ; si c'est un garçon, il faudra qu'ils soient amis et associés. La femme du Chetty donna naissance à un garçon, et les parents partagèrent leur affection entre les deux enfants.

Mais lorsque ceux-ci furent devenus grands, le Chetty appela des devins pour tirer l'horoscope des enfants et décrire leurs dispositions. Les astrologues déclarèrent ce qui suit : « L'aîné de ces deux enfants administrera un jour toute la fortune de leurs père et mère. Quant au cadet, il est d'un naturel si lourd qu'il gagnera sa vie avec peine et par le travail de ses mains. »

Le Chetty renvoya les astrologues et se mit à penser à ce fils, né de son sang, qui devait un jour tomber dans la misère, tandis que tous ses biens iraient à l'autre fils, qui n'était qu'adoptif. A partir de ce moment, il s'absorba dans la tristesse, et en vint à concevoir une haine violente contre l'enfant qu'il avait adopté, à tel point qu'il eût voulu le tuer pour donner tous ses biens à son fils naturel.

Peu de temps après, le Chetty et sa femme moururent, et leur véritable fils recueillit légalement la succession de tous leurs biens. Mais cette fortune périclita bientôt entre ses mains ; elle se dissipait de jour en jour ; en

(1) *Poutra Kumara* signifie : jeune fils.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peu d'années, il fut complètement ruiné et tomba dans une affreuse misère, ainsi que les astrologues l'avaient prédit. « Eh bien, ajouta le tigre, si vous ne revenez pas, puissiez-vous porter le poids d'un péché aussi lourd que celui du Chetty qui aima d'abord son fils adoptif, et fut ensuite injuste envers lui. » La jeune femme accepta, prit congé du tigre et continua son chemin.

Voici, maintenant, qu'elle fait la rencontre d'un voleur qui guettait les passants sur la route et qui la saisit par le bras : « Je suis mariée d'aujourd'hui, lui dit-elle, et je viens de quitter mon époux, pour aller faire part de cette circonstance à un autre Brahmane qui m'avait demandée en mariage avant celui-ci. Je vous prie donc de me laisser aller. Je reviendrai aussitôt après m'être acquittée de ce devoir. »

Le voleur se dit en lui-même : « Tous les gens du voisinage tremblent en apercevant seulement mon ombre, et cette femme n'est pas même émue. J'estime qu'elle est franche et loyale », et il lui demanda sa parole d'honneur.

La jeune femme s'engagea par serment en ces termes : « Si je ne reviens pas ici, je veux me charger d'un péché égal à celui du parricide qui tue son père et sa mère. — Ce n'est pas bien grave, objecta le voleur. — Quel péché peut-il y avoir de plus grave? dit-elle. — Il faut, répondit-il, que vous vous chargiez d'un crime égal à celui du religieux, chef de monastère. — Mais enfin, lui demanda-t-elle encore, quel est donc ce crime dont vous me parlez? » Le voleur lui fit alors ce récit.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CINQUIÈME RÉCIT

IL y avait un religieux illustre, chef de tous les autres religieux d'un monastère, mais qui n'avait pas la même affection pour tous ses disciples. Quand il leur enseignait la loi sacrée, il ne leur distribuait pas à tous une part égale de vérité.

« Voilà le plus grand de tous les crimes. Chargez-vous, si vous ne revenez pas, du poids énorme de ce péché. »

Elle y consentit et s'en alla.

Lorsqu'elle fut arrivée chez le Brahmane Viprâkrita, elle lui annonça que ses parents l'avaient mariée à un autre homme, et qu'elle venait l'en avertir. « Ah ! s'écria le Brahmane, je devais retourner vous voir et renouveler ma demande. Si je ne l'ai pas fait, c'est que les mérites acquis par moi dans mes existences antérieures n'étaient pas égaux aux vôtres. » Et pour mieux faire entendre ce qu'il voulait dire, il raconta à la jeune femme cette nouvelle histoire.



SIXIÈME RÉCIT

DANS la ville d'Avaha, un puissant prince nommé Elârâja jouissait autrefois du pouvoir suprême en compagnie de la reine Indrakalayâni, son épouse. Ils avaient trois filles, dont les deux aînées étaient mariées à d'opulents bourgeois du pays.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La cadette n'était pas mariée et vivait avec ses père et mère.

Dans la même ville demeurait un négociant du nom de Gevi, qui possédait des richesses immenses et était devenu l'ami intime du roi Elârâja.

De son côté, le Chetty Gevi avait un fils appelé Joti, jeune homme pieux, vertueux et si charitable qu'il distribuait des aumônes tous les jours de sa vie. Le négociant Gevi étant mort, toute sa fortune tomba entre les mains de son fils, mais ce fils ne sut pas l'administrer avec le même talent que son père. Il donnait tout ce qu'il avait, de sorte que son bien fut promptement dissipé, et qu'il dut à la fin travailler de ses mains pour vivre et louer ses services à la journée.

Un jour, le roi Elâ, se promenant à travers la ville, aperçut le jeune Joti occupé à monder du riz au pilon. Il demanda au surintendant de la ville qui était ce jeune homme qui pilait du riz. On lui fit connaître que ce jeune homme se nommait Joti et qu'il était le fils du riche négociant Gevi. On ajouta qu'il avait hérité des biens de son père, mais que, les ayant entièrement perdus, il était réduit maintenant à une misère extrême, et qu'il n'avait pour vivre d'autre ressource que de louer ses services comme porteur d'eau ou pileur de riz.

A ces paroles, le roi fut ému de pitié au souvenir de son grand ami Gevi, et jugea qu'il était de son devoir de secourir le fils de cet ami. Il le fit donc appeler par le surintendant, puis le conduisit à son palais, où il lui fit donner un logement et tout ce qu'il lui fallait pour vivre. Bientôt après, il lui fit épouser sa troisième fille.

Là-dessus, la reine Indrakalayâni se fâcha contre son mari. « Comment, disait-elle, a-t-il pu donner ma fille à un homme du commun comme celui-ci? » Cependant,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Joti et la jeune princesse, unis par un amour très tendre, continuaient à résider au palais.

Pendant la nuit, le roi Elâ allait de temps en temps aux quatre portes de la ville afin de s'assurer si les gardes y faisaient bien leur devoir. Une certaine nuit, donc, il alla jusqu'à la porte orientale, et dit au portier de lui ouvrir immédiatement, parce qu'il voulait sortir de la ville. Le portier, lentement, ouvrit la porte, mais le roi ne sortit pas. De là, il se rendit à la porte qui regarde le midi, il donna les mêmes ordres et on lui ouvrit pareillement. A la porte qui donne sur le couchant, tout se passa de la même façon. Mais à la porte du nord, lorsque le roi eut ordonné qu'on lui ouvrît tout de suite parce qu'il voulait sortir, le portier lui répondit : « La coutume s'y oppose, le roi ne doit pas sortir seul et à pied pour son plaisir pendant la nuit. Mon devoir me défend d'ouvrir. » Le roi, feignant une grande colère, menaça le portier de lui faire sauter la tête d'un coup de sabre. « Soit, lui répondit le portier, mais laissez-moi d'abord vous raconter une histoire. »



SEPTIÈME RÉCIT

AUTREFOIS, un homme et sa femme avaient un petit enfant. Ils avaient aussi une mangouste, qu'ils avaient parfaitement apprivoisée et dressée, et à laquelle ils donnaient l'enfant à garder lorsqu'ils avaient besoin de s'absenter tous les deux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un jour que la femme était allée au marché, le mari, après avoir endormi l'enfant, descendit à la rivière pour se baigner. Cependant un serpent cobra vint et mordit l'enfant, qui mourut presque aussitôt par l'effet du venin.

La mangouste, ayant aperçu le serpent, se jeta sur lui, le tua et le cacha tout déchiré sous le lit de l'enfant. Lorsque l'homme, en rentrant, vit l'enfant mort, il se dit : « Ce ne peut être que la mangouste qui a tué notre fils. » Alors, aveuglé par la colère, et sans prendre le temps de réfléchir, il tua la mangouste. Mais lorsqu'il eut pris le corps de l'enfant, et qu'il l'eut enlevé de sa couchette, il écarta la couverture et vit le serpent mort. Comprenant alors ce qui s'était passé, il s'écria : « Malheureux que je suis d'avoir agi sans réflexion! Voilà notre enfant mort, et de plus, j'ai tué moi-même notre mangouste. Voilà ce que j'ai fait. »

Après avoir entendu cette histoire, le roi retourna au palais. Le lendemain de bonne heure, s'étant fait amener les quatre portiers, il punit de mort les trois qui lui avaient ouvert. Quant à celui qui gardait la porte du nord, et qui avait résisté à ses ordres, il lui donna un châle couleur de rose et une récompense de quatre tamlungs (1) d'or.

Cependant le portier ne se pressa pas de mettre son beau châle; il le plia et le conserva soigneusement. Ce ne fut qu'aux fêtes du premier de l'an qu'il le prit pour s'en couvrir la tête en guise de turban; après s'en être servi cette seule fois, il le mit encore de côté.

Longtemps après, Joti dit un jour à sa femme : « Chère épouse, je vais aller me récréer dans une contrée lointaine de la forêt; vous resterez avec le roi votre père et

(1) Quatre *tamlungs* feraient environ 240 grammes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec votre mère. — Seigneur, lui répondit la jeune femme, mes parents m'ont donnée à vous pour toujours. Je suis votre femme ; en quelque lieu que vous alliez, je demande à vous y suivre. »

Alors Joti alla prendre



congé du roi Elâ en ces termes : « Je vais chez des parents que j'ai dans un autre pays. Je confie à vos soins la princesse votre filie. Si je suis encore en vie, je reviendrai dans quelque temps me mettre de nouveau à vos pieds. — Nous vous avons donné notre fille, répondit le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

roi, elle est votre femme. Elle peut rester, si elle le désire, ou vous accompagner, si elle le préfère; je ne m'y oppose pas. »

La princesse reprit : « Si je demeure au palais, les seigneurs de la cour et les gens du peuple parleront de moi avec mépris. Bien ou mal inspiré, celui-ci est mon mari, et je désire aller avec lui. »

Le roi y consentit en disant : « Soit, faites ce qu'il vous plaira. »

Joti et sa femme, après avoir salué le roi avec respect, se disposèrent à sortir de la ville d'Avaha en prenant la direction du nord. Quand ils se présentèrent à la porte, le portier leur demanda : « Jeunes gens, en quel pays allez-vous? » Ils lui répondirent ensemble : « Nous allons dans un village. »

Le portier prit le châle couleur de rose dont le roi lui avait fait cadeau, et le leur donna en disant : « Ce châle est un présent du roi; je ne l'ai jamais porté. Je vous le donne à tous deux; prenez-le, et servez-vous en pour vous en couvrir. » Ils prirent donc ce châle qui mesurait huit brasses de longueur, et se le partagèrent en le déchirant par le milieu.

S'étant mis en route, ils arrivèrent au pays où demeurait la sœur aînée de la princesse, mariée, comme on l'a dit, à un riche négociant. La femme dit à son mari : « Je vais vous quitter pour aller voir ma sœur. — Il serait mieux de vous en abstenir, répondit le mari. Nous sommes pauvres; peut-être qu'en nous voyant dans cet état, elle refusera de nous parler, ou même qu'elle nous injuriera et nous couvrira de confusion. — Quoi qu'il en puisse résulter, reprit-elle, je suis décidée à aller la voir. Je voudrais savoir un peu quelles sont les dispositions de son cœur. » Sur ces paroles, elle s'éloigna.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Arrivée à la maison de sa sœur, elle appela une esclave et lui dit d'aller avertir sa maîtresse que sa sœur cadette était là et désirait lui parler.

L'esclave s'acquitta de sa commission, et sa maîtresse lui demanda : « Ma jeune sœur qui vient me voir a-t-elle une nombreuse suite d'esclaves? — Je n'ai vu personne avec elle », répondit la servante. La dame se leva, et vint regarder à la dérobée. Lorsqu'elle eut vu sa sœur, elle garda le silence et ne desserra pas les dents.

Cependant la femme de Joti s'approcha d'elle et la salua. L'autre lui dit alors : « Convient-il que nous nous exposions à des bavardages malveillants? Votre mari! Sa Majesté le roi notre père, en parcourant la ville, a jeté les yeux sur lui par hasard; il l'a recueilli par compassion et traité comme un fils. Cela suffit-il pour qu'on se traite de parents? »

La jeune femme, couverte de confusion par les paroles de son aînée, vint retrouver son mari, et lui rendit compte de ce qui s'était passé. Le seigneur Joti lui dit : « Quand on est pauvre, qui est-ce qui vous regarde d'un bon œil? Je vous avais prévenue de ce qui est arrivé. »

Ils partirent donc de cet endroit et arrivèrent bientôt à celui où demeurait l'autre sœur. La princesse dit encore qu'elle voulait aller trouver cette sœur, et voir comment elle serait reçue. Son mari fit tous ses efforts pour l'en dissuader; elle ne tint pas compte de ses paroles et fit ce qu'elle avait résolu. La seconde sœur lui parla comme la première, et elle vint encore rendre compte de sa démarche à son mari. Celui-ci fit cette remarque : « Quand on est dépourvu de biens, on est un objet de mépris pour toute sa famille. C'est exactement ce que je vous avais dit. »

Ils quittèrent donc ce lieu et poursuivirent leur voyage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils parvinrent à une montagne où croissait un immense figuier du Bengale, un de ces arbres où les dieux protecteurs aiment à résider. Joti se réjouit en voyant ce bel arbre et s'écria : « Voici un lieu de délices et qui doit donner le bonheur. Ma sœur, arrêtons-nous ici, et livrons-nous à la pratique des huit commandements. Vous vous assiérez de l'autre côté de l'espace couvert par ce figuier ; moi, je m'assiérai de ce côté-ci. »

Au bout de sept jours, Joti fixa sa pensée sur les vertus suprêmes et, en particulier, sur celle des trois joyaux sacrés. Il resta encore sept jours sans prendre aucune nourriture, absorbé tout entier dans l'extase que produisait en lui la vertu des trois joyaux sacrés qui conservent tous les mondes. Alors Indra, roi des dieux, vint lui offrir la liqueur d'immortalité, le joyau de l'intelligence et la nourriture céleste.

Au lever de l'aurore, Joti appela sa femme en disant : « Dans le cours de la nuit, un dieu m'a apporté la liqueur d'immortalité, le joyau de l'intelligence et la nourriture du ciel. » La jeune femme lui répondit : « C'est par l'effet de vos mérites que les dieux étendent leurs faveurs sur nous. »

Alors Joti, accompagné de sa femme, se remit en route, mais pour retourner à la maison. Ils arrivèrent à la demeure d'un potier ; les deux époux y entrèrent pour s'y reposer, et demandèrent deux pots au potier. Dans l'un, ils mirent la liqueur d'immortalité et se servirent de l'autre pour préparer leur repas. Alors Joti dit à sa femme : « Allez maintenant trouver vos sœurs. Vous leur direz : je suis votre sœur, et je viens vous demander asile. » Elle fit ce que son mari lui avait ordonné. Les deux sœurs répondirent ainsi à sa prière : « Dans quel endroit de notre maison des personnes d'une condition

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

méprisable comme celles-ci pourraient-elles trouver place? Elle est déjà pleine de nos esclaves. » La jeune femme répondit : « Daignez avoir pitié de moi. Nous resterons, s'il vous plaît, en dehors de cette clôture. » Elles lui répondirent : « Vagabonds comme vous l'êtes, vous ne resterez pas à l'intérieur de l'enclos où vous ne manqueriez pas de nous importuner par des demandes continuelles. Restez, si vous voulez, en dehors de la clôture. » Elle les pria alors de lui donner du bois et de l'herbe à couvrir les toits. Avec ces matériaux, Joti construisit une hutte en dehors de l'enclos et y demeura avec sa femme.

Longtemps après, les maris des deux sœurs chargèrent chacun trois jonques, dans l'intention d'aller faire le commerce. Joti les pria de lui donner passage sur une de leurs jonques. « De quelles marchandises voulez-vous trafiquer? » lui demandèrent-ils. Il leur répondit qu'il n'avait qu'une jarre de vinaigre. Les deux armateurs lui dirent : « Si vous vous engagez à prêter la main à l'équipage quand il faudra écoper l'eau des jonques, vous pouvez venir. — Je suis prêt, répliqua-t-il, à faire tout ce que vous me commanderez. »

Au jour et à l'heure favorables, les deux négociants mirent à la voile à destination de Çandapradeça, qui est le pays du Santal. D'ordinaire le voyage prenait une année entière; grâce aux mérites de Joti, il fut accompli cette fois en un mois, et aucune des jonques ne fit eau à un moment quelconque. Les négociants enchantés se disaient : « Les autres fois, il fallait écoper tout le temps. Cette fois-ci toutes nos jonques sont parfaitement étanches et ne laissent pas entrer une goutte d'eau. La rapidité de notre voyage est due sans doute à la protection de notre déesse tutélaire. C'est un véritable triomphe. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Lorsqu'ils furent arrivés, les deux négociants s'occupèrent du placement de leurs marchandises. Ceci fait, ils en prirent d'autres et complétèrent le chargement de leurs jonques. Ensuite, ils donnèrent pendant sept jours des réjouissances publiques en l'honneur de la déesse tutélaire de leur navigation.

Ils dirent alors à leur beau-frère : « Si vous voulez acheter une pacotille, vous pouvez l'apporter à bord : nous ne tarderons pas à partir. »

Joti prit le vase qui contenait la liqueur d'immortalité, il le suspendit à un bâton qu'il mit sur son épaule, et monta à la ville.

Il se présenta aux portes du palais; le garde lui demanda d'où il venait. Il répondit qu'il était chargé d'un message du roi d'Avaha. Le portier l'arrêta en lui disant : « Sa Majesté vient d'entrer dans la salle du Conseil; tous ses ministres sont réunis en sa présence; vous ne pouvez pas entrer maintenant. — Je suis chargé, répondit Joti, d'un message adressé à Sa Majesté. Allez immédiatement m'annoncer. » Le portier se dirigea vers la salle du Conseil; Joti le suivit. Le portier voulut l'en empêcher; il ne tint pas compte de ses observations. On le repoussa; il fit résistance, et les deux hommes se bousculèrent ainsi quelques instants. Le roi ouvrit le guichet de son cabinet, jeta les yeux du côté où il entendait du bruit, et, voyant cette scène, il envoya savoir de quoi il s'agissait. On lui rapporta que c'était un homme qui arrivait avec un message du roi d'Avaha; que le portier avait eu beau lui défendre d'entrer, il ne tenait aucun compte de ce qu'on lui disait, et répétait seulement qu'il devait immédiatement présenter son message à Sa Majesté.

Le roi donna ordre de l'introduire en disant qu'il l'in-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

terrogerait lui-même. Les serviteurs coururent donc chercher Joti et l'amenèrent en présence du roi, qui lui demanda : « De quel pays êtes-vous? — Le roi Elârâja, répondit Joti, m'a chargé d'un message pour Votre Majesté; mais il m'a commandé en même temps d'attendre pour vous le remettre que la reine soit avec vous. »

Le roi fit conduire Joti dans l'intérieur des appartements royaux. Le jeune homme lui dit encore : « Je ne dois vous remettre ce message qu'au moment où la reine et vous serez ensemble dans votre chambre particulière. Il faut, de plus, que vous soyez l'un et l'autre complètement cachés sous des rideaux et que vous ayez d'abord fait une offrande aux dieux. »

Le roi se conforma exactement à toutes ces prescriptions. De son côté, Joti se plaça sur un siège d'apparat. Il prit une fiole d'or qui contenait la liqueur d'immortalité et en fit boire au roi. Ce prince était vieux et décrépit, ayant quatre-vingt-huit ans accomplis; mais lorsqu'il eut bu de cette liqueur, il redevint jeune, beau et frais, comme un garçon de seize ans.

Ensuite Joti, s'étant prosterné, présenta cette même liqueur à la reine qui en but aussi. Au même instant, elle reprit la beauté, l'élégance et la fraîcheur de la jeunesse. Elle avait l'éclat de l'or; on eût dit une jeune fille de quinze ans.

Joti présenta alors au roi le joyau de l'intelligence. Le roi le prit et le posa sur la paume de sa main; aussitôt son cœur fut inondé de joie et son visage s'épanouit, et il descendit de nouveau dans la salle du Conseil. En le voyant paraître sous les traits d'un beau jeune homme dans la vigueur de l'âge, les ministres et les seigneurs ne le reconnurent pas d'abord, et se demandèrent si ce n'était pas ce messager venu d'Avaha qui avait tué le roi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et voulait maintenant prendre sa place. Le roi leur dit : « N'ayez ni doute ni soupçon ; c'est bien moi-même que vous voyez et nul autre. Le seigneur Joti que voici m'a apporté la liqueur d'immortalité ; j'en ai bu ainsi que la reine. Elle-même est redevenue une jeune fille dans la fleur de l'âge. Nous devons en rendre grâces à notre fils, le seigneur Joti. »



Voyant ce qui s'était passé, les ministres et les grands dignitaires du royaume s'approchèrent de Joti et le supplièrent de leur faire une petite part dans ses faveurs. « Attendons un peu », leur répondit-il, puis, s'adressant au roi, il le pria de faire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

évaluer par ses ministres le joyau de l'intelligence qu'il mit entre leurs mains. L'un déclara que cette pierre valait bien une province, un autre dit deux provinces, un autre trois. Enfin, l'un des ministres, plus éclairé que tous les autres, exprima ainsi son opinion : « Ce joyau est d'un prix infini; si Votre Majesté donne en retour à ce jeune homme cinq cents jonques d'argent et cinq cents jonques d'or, chargées chacune de diverses marchandises valant séparément cinq cents livres d'argent, il ne sera pas encore suffisamment payé. »

Joti voyant que ces personnages ne se rendaient pas compte de la vertu du joyau divin, le prit et le plongea dans une coupe d'eau, puis il dit aux quatre ministres de se laver avec cette eau. Ils le firent, et changés en un clin d'œil des pieds à la tête, ils apparurent aux yeux de toute la cour comme des jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence et d'une beauté parfaite.

Le roi donna l'ordre à ses ministres de réunir, pour les donner à son fils, le seigneur Joti, les cinq cents jonques d'argent chargées chacune de marchandises diverses, et de la valeur de cinq cents livres d'argent pour chaque espèce, et armées de cinq cents hommes d'équipage; de même, les cinq cents jonques d'or chargées et armées de la même manière. Elles devaient toutes être prêtes dans un délai de dix jours.

Les ministres sortirent et allèrent immédiatement exécuter ces ordres. Joti, après avoir pris congé du roi, se retira de son côté. Descendu sur la jonque qui l'avait amené, il fut questionné par les deux négociants ses beaux-frères : « Maître, où êtes-vous donc allé? Comment avez-vous employé ces jours d'absence? — Je suis allé vendre mon vinaigre, leur répondit-il; mais vous-mêmes quand pensez-vous partir? » Ils lui dirent qu'ils

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

voulaient partir le lendemain. « De grâce, insista Joti, attendez-moi dix jours de plus. — Eh! que voulez-vous faire pendant ces dix jours? » répliquèrent-ils. « C'est, répondit Joti, que le roi de ce pays doit me donner cinq cents jonques d'argent et cinq cents jonques d'or. Je veux les attendre; voilà tout. »

A ces paroles, les deux négociants battirent des mains en criant et en riant : « Il faut, pensaient-ils, que ce garçon soit stupide ou qu'il ait perdu l'esprit pour venir nous faire des contes de cette force. — Ce que je vous dis est la vérité même, reprit Joti; attendez seulement dix jours et vous verrez. — Soit, répondirent-ils; si réellement vous entrez en possession de ces cinq cents jonques d'argent, de ces cinq cents jonques d'or, les nôtres que voici sont à vous, et nous-mêmes deviendrons vos esclaves. Mais vous serez vous-même notre esclave, si ce que vous dites ne se réalise pas. — Parlez-vous sérieusement? demanda le jeune homme. — Le plus sérieusement du monde », répondirent ses beaux-frères. Cet engagement pris de part et d'autre, on attendit une dizaine de jours.

Au temps convenu, le roi fit mettre à la mer les cinq cents jonques d'argent et les cinq cents jonques d'or, formant un total de mille navires qu'il donna à Joti. Ses deux beaux-frères, ayant perdu leur pari, lui abandonnèrent en outre leurs six jonques et devinrent ses esclaves. Il alla prendre congé du roi, fit mettre aussitôt à la voile, et arriva avec toute sa flotte à Avaha.

De son côté, la femme de Joti avait eu un songe inspiré par une divinité, qui lui dit : « Votre mari revient possesseur de jonques d'argent et de jonques d'or, avec des marchandises valant pour chaque espèce cinq cents livres d'argent. » A ces mots, elle se réveilla brusque-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment, et transportée de joie fit à ses deux sœurs le récit de son rêve.

« J'ai rêvé, dit-elle, que mon mari possède à présent cinq cents jonques d'argent et cinq cents jonques d'or, chargées de marchandises diverses de la valeur de cinq cents livres d'argent pour chaque espèce, et qu'il est actuellement au milieu de son voyage de retour. »

Ses deux sœurs lui répondirent par des injures. « Vagabonde, lui dirent-elles, ne venez pas nous débiter de pareils mensonges. Où trouverez-vous quelqu'un pour croire à ces extravagances? — C'est la pure vérité », répondit la jeune femme. Elles se moquèrent d'elle, l'accablèrent de railleries, et finirent par lui dire : « Si votre mari possède réellement toutes ces jonques, comme dans votre rêve, nous consentons à vous abandonner tout ce que nous avons et à devenir personnellement vos esclaves. Autrement, c'est vous qui serez notre esclave. »

On prit, de part et d'autre, un engagement conforme à ces conditions, et voici qu'au bout de trois jours les jonques entrèrent dans le port. Les deux sœurs s'y rendirent aussitôt pour faire accueil à leurs maris, et prirent place à l'arrière de la barque qui devait remorquer les navires jusqu'au quai. Mais elles faillirent mourir de saisissement et de douleur lorsqu'elles rejoignirent leurs maris et que ceux-ci leur racontèrent ce qui s'était passé. De leur côté, il leur fallut avouer le pari qu'elles avaient fait, et tous ensemble ils s'abandonnèrent à l'amertume de leurs regrets.

Le seigneur Joti, en débarquant, alla prendre sa femme, qu'il ramena avec un nombreux cortège, et les deux époux, au comble de la joie, échangèrent leurs caresses.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils prirent ensuite de riches présents qu'ils allèrent offrir, avec leurs hommages, au roi leur père et à la reine leur mère. Ils avaient déjà salué le roi, lorsque la reine Indrakalayâni s'avança elle-même pour recevoir son gendre et sa fille : « Eh quoi ! s'écria le roi Elârâja, lorsque je choisis autrefois le jeune Joti pour être l'époux de notre fille, vous étiez fort en colère contre moi. D'où vient donc l'accueil empressé que vous lui faites aujourd'hui? Vous, Joti, ne lui dites rien, ne la saluez pas. — Seigneur, répondit le jeune homme, je vous prie instamment d'apaiser votre colère et de pardonner à la reine, notre mère. Et maintenant, permettez-nous d'aller lui présenter nos hommages. — Soit, répliqua le roi; faites comme il vous plaira. »

Alors, les époux, se faisant suivre de leurs présents, portés par leurs deux sœurs, allèrent les offrir à la reine. Celle-ci les pria de rendre la liberté à leurs sœurs, ainsi qu'à leurs beaux-frères, et de les considérer comme ils le faisaient auparavant. Joti et sa femme répondirent : « Ce que nous avons fait n'avait d'autre but que de leur faire sentir leur tort. » Ils leur rendirent donc, avec la liberté, les six jonques qui leur avaient appartenu.

Le Brahmane raconta cette histoire à Nang Latâsri, ce pur joyau, afin de lui faire voir comment l'épouse de Joti, pour être restée fidèle aux engagements que son père lui avait fait prendre, en avait été récompensée plus tard par toutes sortes de bénédictions, et il ajouta : « Vous aussi, ma sœur, vous avez été fidèle à vos promesses; vous en serez largement récompensée plus tard. Retournez maintenant auprès du Brahmane, votre mari, et soyez-lui soumise. »

Nang Latâsri dit adieu au Brahmane Viprâkrita et s'en alla.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Arrivée à la retraite du voleur, elle lui fit un récit fidèle de tout ce qui s'était passé. « Vous tenez loyalement vos promesses, dit le voleur; il ne serait pas juste que je vous fisse le moindre mal. Retournez donc auprès de votre mari. » Il en fut de même avec le tigre, et elle revint rejoindre son mari, à qui elle raconta tout avec la même sincérité.

Lorsque la fille du surintendant eut achevé sa narration, elle demanda aux quatre Brahmanes qui l'avaient écoutée : « Lequel selon vous a eu le plus de mérite, du mari, de la dame, du voleur, du tigre, ou enfin du Brahmane Viprâkrita? »

L'un d'eux répondit : « C'est le Brahmane qui, s'étant marié le jour même, a permis à sa jeune femme de le quitter à l'heure du coucher. »

Un autre dit : « C'est le voleur qui a laissé la jeune femme s'en aller quand il la tenait entre ses mains. » Un troisième : « C'est le tigre qui, ayant sa proie dans la gueule, l'a volontairement lâchée. ». Le dernier, enfin, opina en faveur du Brahmane Viprâkrita, parce qu'il n'avait pas retenu sa fiancée d'autrefois quand elle venait d'elle-même s'offrir à lui.

Lorsque les Brahmanes eurent ainsi répondu à la question de la jeune fille, ils retournèrent chez eux. Elle se dit alors : « Chacun d'eux a sa passion dominante. L'un a nommé comme le plus méritant le mari de la jeune femme, parce qu'il est lui-même porté à l'amour. Celui qui a désigné le tigre a le vice de la gloutonnerie. Celui qui préfère le voleur a la convoitise du bien d'autrui. Celui, enfin, qui s'est prononcé en faveur du Brahmane Viprâkrita, est un homme sans loyauté, qui ne craint pas le péché, et prendrait sans remords la femme d'autrui. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sur ces réflexions, la petite Noi prépara des friandises, et dit à sa bonne d'aller les porter à celui des Brahmanes qui s'était prononcé pour l'excellence des mérites du voleur. « Je ne puis faire cela, répondit la servante. Si quelqu'un me voyait, ma réputation en serait compromise. — C'est bien, reprit Nang Noi, mais tout cela n'est qu'une ruse que j'ai imaginée. Si le Brahmane accepte mon présent, tu lui diras que la fille du surintendant a conçu pour lui la passion la plus ardente et que c'est elle qui t'envoie. »

La servante prit donc ces friandises, les porta au Brahmane et lui donna l'explication dont elle était convenue avec sa maîtresse. Lorsque l'homme eut reçu ce message, il ne put contenir sa joie; il prit le paquet et demanda à la messagère par quel moyen il pourrait rencontrer la jeune fille. « N'en soyez pas en peine, lui répondit-elle; je ferai en sorte que ma maîtresse vienne vous trouver aujourd'hui même. »

Elle revint rendre compte à Nang Noi de ce qui s'était dit, puis la conduisit auprès du Brahmane, qui fit une cour empressée à celle qu'il considérait déjà comme sa femme. « Ce qui nous arrive, lui dit-elle, est un effet de nos mérites, parce que nous avons été mariés ensemble dans une existence antérieure. Je n'ai qu'une crainte, c'est que notre pauvreté ne vous engage plus tard à m'abandonner. — Ne vous inquiétez pas de cela, répondit le Brahmane; j'ai bien fait des économies : nous n'avons pas à craindre la pauvreté. » Elle répliqua : « S'il est vrai que vous m'aimez, je vous prie instamment de me laisser voir cet argent que vous avez. Vous n'avez qu'à me montrer le chemin, je vous suivrai. — Demain, dit le Brahmane, nous irons ensemble. » La partie ainsi arrangée, elle revint à la maison de son père.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le lendemain matin de bonne heure, Nang fit avertir le Brahmane par sa confidente, et partit avec lui, après s'être munie d'un petit sac de riz. Chemin faisant, elle lui tenait des propos amoureux, et comme il lui demandait ce qu'elle portait à la main, elle répondit que c'étaient des provisions.

Lorsqu'ils furent arrivés au pied du figuier où le Brahmane avait enterré le produit de son vol, il fouilla la terre, l'écarta, puis en retira le trésor qu'il fit voir à la jeune fille. « Maintenant, dit celle-ci, je reconnais que vous ne m'avez pas trompée. Remettez cet or dans la cachette et retournons chez nous. » Cependant, elle avait déchiré son sac, de manière que le riz s'en échappât grain par grain, tout le long du chemin jusqu'à la maison de son père. Arrivée, elle dit à son compagnon de l'attendre dehors : « Je vais, dit-elle, prendre mon bain, et je reviens dans un moment. » Mais, tout de ce pas, elle alla trouver son père, auquel elle annonça la nouvelle en ces termes : « Je tiens le voleur qui a pris l'or de ces marchands. Envoyez des hommes. Ils n'auront qu'à suivre la trace des grains de riz jusqu'au bout; ils fouilleront la terre en cet endroit, et prendront le butin qu'ils y trouveront. »

Le surintendant donna des ordres en conséquence. Lorsqu'il eut l'or entre les mains, il fit arrêter le voleur, puis alla rendre compte au roi du résultat de ses recherches.

Le roi fit rendre aux trois Brahmanes le bien qui leur appartenait, confisqua au profit du Trésor public la part du voleur, et prononça de plus contre lui la peine du bannissement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SUITE DU PREMIER RÉCIT

LORSQUE Nang Tantrai eut achevé cette histoire, elle dit à son père : « La fille du surintendant, elle qui n'avait que huit ans, a su par son adresse tirer son père d'un danger pressant, et moi qui en ai neuf accomplis, je ne pourrais pas rendre le même service au mien ! »

Le chef de la justice, après avoir réfléchi, se dit à lui-même : « Ma fille est assurément d'une intelligence extraordinaire, et pour ce qui est de connaître le monde, elle fait bien voir que personne ne pourrait lui en remontrer. Il n'y a plus à hésiter ; il faut que je me prépare à la présenter au roi. » Cette résolution prise, il alla se baigner et mangea.

Quand le moment fut venu, on lava la jeune fille, on la baigna, on la vêtit d'une robe et d'une écharpe blanches ; on la para, on la couvrit d'or et de pierres précieuses ; on la fit asseoir dans une litière dorée, et on déploya au-dessus d'elle le parasol à trois étages. Elle s'avançait au son des gongs et des tambours, des trompettes, des conques marines et des instruments de musique de toute espèce. En avant et en arrière, des femmes de la ville lui faisaient un cortège magnifique.

C'est ainsi qu'on la conduisit pour la présenter au roi. Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du palais, on donna l'ordre de l'introduire. Elle adressa la parole aux portiers et leur dit : « Me voici préparée à devenir la servante du roi. S'il m'arrive, lorsque j'entrerai, de commettre quelque faute grave ou légère contre les usages ; si, lorsque j'entrerai, lorsque je sortirai, les personnes qui m'accompagnent font par ignorance quelque faute contre l'étiquette du palais, je vous prie, ô mes frères, ô

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mes sœurs, de nous donner en grâce les avis dont nous pourrons avoir besoin, car je viens de la campagne et je suis étrangère à la cour. » Sur ces mots, elle les quitta et entra dans le palais.

Lorsqu'elle eut disparu, tous ces gens, hommes et femmes préposés à la garde des portes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, se répandirent en éloges sur son compte : « Toutes celles, disaient-ils, qui sont venues jusqu'à présent, n'ont pas seulement daigné nous adresser la parole. Celle-ci au contraire a des expressions gracieuses et une douceur de voix qui va droit au cœur. C'est assurément une personne d'un grand mérite et d'un caractère très noble. »

Entrée dans le vestibule des appartements du roi, elle alla s'asseoir à l'endroit convenable, et s'adressant aux dames du harem et aux matrones, elle leur dit : « Mesdames, je vous considère toutes comme mes sœurs et mes tantes. S'il m'arrive dans le service du roi de faire quelque faute, s'il m'arrive de me servir de quelque terme qui ne soit pas admis dans le langage de la cour, je vous prie de me faire la charité de m'en avertir et de me corriger. »

Toutes ces dames, jeunes et vieilles, qui formaient l'assemblée, commencèrent à faire l'éloge de Nang Tantrai. « Cette jeune fille, disaient-elles, montre beaucoup de sens dans ses paroles ; et comme elle s'exprime agréablement ! C'est assurément une personne d'un grand mérite, et nous devrions toutes essayer d'entrer dans ses bonnes grâces. »

Un moment après, Nang Tantrai reprenant la parole dit à la compagnie : « Puisque nous sommes assemblées ici pour présenter nos hommages à Sa Majesté le roi, voici ce que nous devrions faire en attendant qu'il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vienne. S'il en est parmi nous qui sachent des histoires du vieux temps, il faudrait les prier de les raconter. Toutes leurs sœurs écouteront avec plaisir et en tireront profit pour leur instruction. »

Les dames du harem et les matrones répondirent tout d'une voix : « En vérité, mademoiselle, nous n'en savons aucune. Mais, vous-même, si vous avez quelque histoire instructive et morale à nous conter, nous aurons grand plaisir à l'entendre. »

Le roi qui, sur ces entrefaites, était entré dans sa chambre à coucher, saisit ces paroles. Il lui prit envie d'écouter lui-même, et il garda le silence.

Alors, Nang Tantrai commença l'histoire suivante.



HUITIÈME RÉCIT

IL y avait jadis un roi nommé Oubaddha, souverain de la ville et du pays d'Outtama. Un jour, il invita les astrologues et les grammairiens à venir tirer l'horoscope des deux fils qu'il avait. Après avoir dressé leurs tables et fait leurs calculs, ces savants déclarèrent que l'aîné des deux princes était destiné à recevoir la consécration royale dans la ville de Tarkasila.

Lorsque cet aîné des deux princes eut atteint l'âge de seize ans, son père lui dit : « Mon cher fils, les astrologues ont prédit que vous devriez quitter votre père et votre mère et vous en aller au loin, pour recevoir la consécration royale dans la ville de Tarkasila. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le jeune homme avait un cœur généreux et le goût des aventures. Après avoir entendu de la bouche de son père des paroles qui s'accordaient si bien avec ses idées, il se prosterna aux pieds de ses parents et leur demanda la permission de les quitter. Ils y consentirent, lui donnèrent les cinq insignes de la royauté, et lui adjoignirent quatre compagnons ou frères de fidélité. Ceux-ci étaient tendrement attachés au prince et voulurent à toute force le suivre, quoi qu'il fît pour les en empêcher. Comme ils lui demandaient avec insistance de leur permettre de l'accompagner, il leur dit : « Si vous êtes bien résolus à suivre mes avis de point en point, c'est-à-dire à ne vous laisser séduire par aucune de ces quatre choses : la forme, le son, l'odeur et le goût, venez avec moi. » Ils lui répondirent qu'ils se conformeraient à ses recommandations avec la dernière exactitude, et qu'ils le suivraient jusqu'à Tarkasila.

Le prince et ses compagnons sortirent donc de la ville. Après avoir marché pendant quelque temps, ils arrivèrent à un certain passage dans la forêt. Une ogresse les attendait en cet endroit sous la forme d'une jeune fille ravissante de beauté. Elle était magnifiquement parée, et elle portait autour d'une taille mince et souple une chaîne d'or massif. Elle était venue se poster dans cet endroit, sachant que les cinq jeunes gens devaient y passer.

Dès que le prince eut aperçu cette femme, il dit à ses amis : « Gardons-nous bien de la moindre convoitise pour cette méchante femme, qui s'est déguisée ainsi pour nous attirer à notre perte. »

L'un d'entre eux cependant était extrêmement sensible aux séductions de la forme. A la vue de cette belle femme, le désir troubla ses sens et obscurcit son intelligence au point de lui faire oublier toutes les recommandations de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

son maître. Il se détourna pour aller causer avec l'ogresse, qui lui adressa des paroles flatteuses, l'affola entièrement, et le dévora.

Ainsi les voyageurs se trouvèrent réduits au nombre de quatre. Pendant qu'ils poursuivaient leur route, le jeune prince renouvela ses recommandations dans les termes les plus pressants. Cependant l'ogresse, les ayant devancés, avait soudainement fait apparaître un pavillon magnifique, dans lequel une musique délicieuse se faisait entendre. Elle chantait elle-même, dansait au son des instruments, et faisait naître la joie par toutes ses actions. D'une voix tout aimable, elle invita les jeunes gens à s'arrêter et à venir se reposer en écoutant ce concert de voix et d'instruments. Le prince, reconnaissant un nouveau piège de l'ogresse, ne se laissa pas séduire et continua son chemin; mais l'un de ses frères de fidélité, qui était passionné pour les plaisirs de l'oreille, s'écarta furtivement, revint sur ses pas, et aborda l'ogresse qui l'entretint de paroles mielleuses, le flatta, égara sa raison et enfin le dévora.

Elle se transporta encore une fois en avant, construisit une apparence de sala, et prit elle-même la forme d'une belle jeune fille toute baignée d'eau de santal et d'aloès. La bonne odeur de ces parfums se répandait dans les airs comme celle de l'ambroisie et captivait le cœur.

Lorsque le prince et les deux compagnons qui lui restaient furent arrivés au pavillon embaumé où l'ogresse les attendait, l'un d'entre eux, qui ne résistait pas à l'attrait de l'odorat, devint comme un fou, et ne se possédant plus, dès qu'il eut senti ces parfums enivrants, se déroba, quitta son maître, et revint auprès de l'ogresse qui lui adressa mille flatteries, s'empara de son cœur, le parfuma, puis le saisit et le sacrifia.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le jeune prince continua sa route avec son dernier compagnon, et chemin faisant, il lui disait : « Quiconque oublie les enseignements de la sagesse est sûr de mourir misérablement. » L'autre lui répondit : « Je ferai fidèlement tout ce que vous me direz. »

Cependant, l'ogresse cette fois encore les ayant devancés, avait dressé sur le bord du chemin un pavillon bien agencé, bien orné et d'une propreté engageante. On y voyait quantité de vaisselle d'or chargée de mets exquis et agréablement arrangés. Le compagnon du prince, ayant vu ces préparatifs, en conçut un tel plaisir qu'il en perdit l'esprit; il s'imagina que c'était une offrande placée en cet endroit par des personnes généreuses. Il se déroba, quitta son maître, entra dans le pavillon et commença à manger. L'ogresse l'ayant ainsi abusé arriva, le saisit et l'égorgea sur-le-champ.

Maintenant le prince poursuivait tristement sa route solitaire.

L'ogresse revêtit la forme d'une jeune fille à la taille fine et souple, semblable à un bananier verdoyant dans un jardin rempli de lianes de mille couleurs. Elle s'assit au bord du chemin, la tête inclinée comme si elle eût voulut accueillir le jeune voyageur par un salut. Quand il fut arrivé près d'elle, elle lui adressa la parole en ces termes : « O mon mari, il y a longtemps que votre servante vous attend en cet endroit pour vous entretenir de son amour. Arrêtez-vous un moment, je vous prie. »

Le jeune homme, reconnaissant une nouvelle ruse de l'ogresse, ne lui répondit pas, et poursuivit sa route. Elle lui prit la main et le retint en disant : « Ne voyez-vous pas comme je suis belle? Ne sentez-vous pas le parfum des essences dont je suis baignée, comme il se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

répand dans l'air et pénètre jusqu'à l'âme? Ne suis-je pas bien digne qu'on me regarde avec admiration? De grâce, seigneur, arrêtez-vous un moment. Ne résistez pas à l'attrait du plaisir, venez vous unir à moi. »

Cependant le prince repoussait la main de cette femme perfide, et faisait des efforts pour se dégager afin de continuer son chemin, et en même temps il lui disait : « Je connais trop bien vos ruses et vos pièges. »

L'ogresse, le voyant ferme dans sa résolution, se transforma encore une fois. Elle prit l'apparence d'une femme qui portait un petit enfant et courut après lui en criant : « Aidez-moi du moins à porter mon enfant. » Comme il persistait à ne pas lui répondre, elle alla se poster droit devant lui, tenant toujours son enfant dans ses bras : « Aidez-moi, répétait-elle, à porter mon enfant. Si vous ne m'aimez pas, qu'il en soit comme il vous plaira, mais ayez compassion de cet innocent. » Il lui répondit enfin : « Je sais que vous êtes une ogresse, je sais que vous me tendez un piège. Vous exhalez une horrible puanteur de cadavre, et vous dites que ce sont des parfums. »

L'ogresse se retira alors, mais bientôt, changeant encore de forme, elle reprit celle d'une jeune fille admirablement belle, avec des joues brillantes comme l'or, telle qu'on n'eût trouvé personne à lui comparer sur la terre. Semblable à une nymphe du ciel, elle s'attacha aux pas du jeune homme.

Lorsque le prince fut arrivé à Tarkasila, il s'arrêta dans un sala en dehors des murs de la ville, aux abords de la porte. Le fantôme monta et s'assit auprès de lui. Les gens de la ville qui s'arrêtaient au passage et venaient aussi se reposer dans le sala, voyant cette jeune femme auprès du jeune homme, ne doutaient pas qu'elle ne fût sa femme et se disaient entre eux : « Elle est plus belle que la reine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

elle-même. » De son côté, elle voulut encore se rapprocher du prince, mais il la repoussa en disant : « Vile Yakkhini (1), ne viens pas t'asseoir à côté de moi », et il alla lui-même se placer un peu plus loin. L'ogresse lui répondit : « Jeune homme, vous êtes bien insolent, pourquoi m'avez-vous appelée vile Yakkhini? » Il se leva, sortit du sala et s'enfuit.

Cependant, il n'était bruit dans la ville que de l'incomparable beauté de cette femme qui était assise dans le sala, et la rumeur en parvint aux oreilles du roi, qui envoya son ministre savoir si elle était mariée ou non. Elle répondit qu'elle ne l'était pas; le roi l'envoya chercher, l'introduisit dans le palais et lui fit donner la consécration royale, qui lui conférait autorité sur les seize mille femmes du harem.

Certain jour, l'ogresse déguisée dit au roi : « Si vous m'aimez véritablement, veuillez soumettre à votre servante toutes les personnes qui sont dans vos états. — Cela ne se peut pas, répondit le roi; cependant, s'il arrivait qu'on désobéît à nos lois, il y aurait peut-être lieu d'en reparler. — Alors, reprit-elle, je demande seulement la juridiction sur toutes les personnes qui sont dans le palais. » Le roi acquiesça à sa prière, et donna des instructions en conséquence au gouverneur du palais, de sorte que toutes les dames du harem, toutes les servantes, et les matrones elles-mêmes devaient chaque jour se présenter devant l'ogresse, lui offrir leurs hommages et prendre ses ordres.

Or, il arriva qu'une fois, au milieu de la nuit, l'ogresse appela tous les ogres de sa famille pour dévorer le roi, avec les femmes du harem, et toutes les personnes de

(1) *Yakkhini* est le mot pali que j'ai traduit par ogresse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

service qui se trouvaient dans le palais. Ceci fait, toute la tribu des ogres disparut.

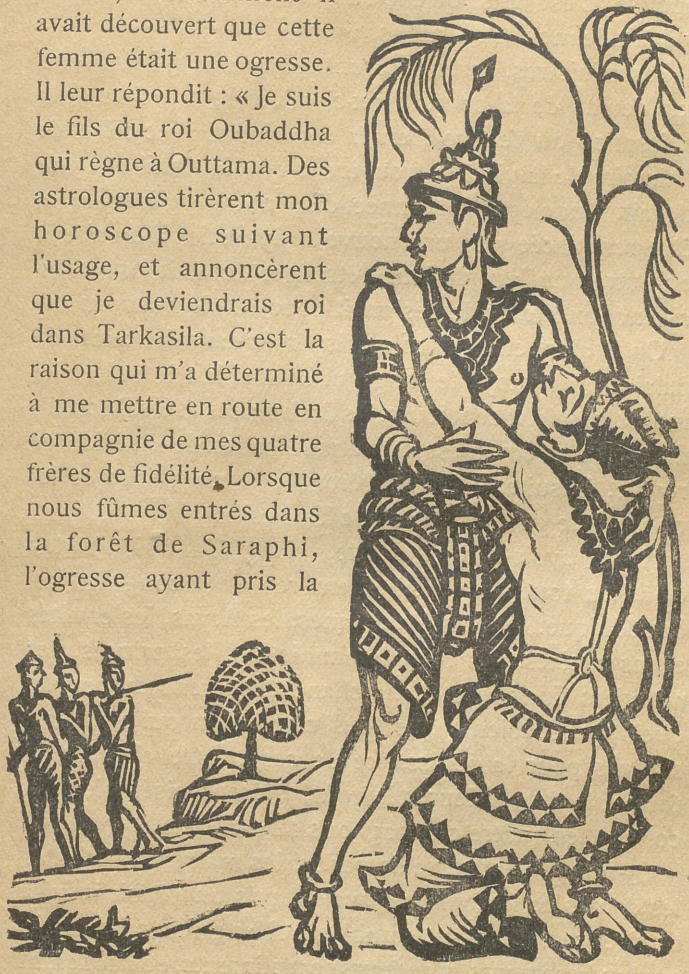
Au lever du jour, les ministres vinrent comme d'habitude, et trouvèrent avec étonnement que les portes du palais étaient encore fermées, et qu'aucun bruit, aucun mouvement ne se faisait entendre à l'intérieur. Ils réussirent cependant à entrer, et furent encore plus surpris de ne rencontrer ni le roi, ni aucune des dames ou des servantes. On apercevait seulement des restes d'ossements dispersés çà et là, et du sang qui avait coulé par terre ou rejailli contre les murailles. Personne n'avait l'idée de ce qui s'était passé, et bientôt toute la ville fut bouleversée.

A la vue du tumulte qui régnait, le jeune prince d'Outtama demanda quelle en était la cause. On lui répondit : « On ne trouve plus ni le roi, ni aucune des dames du harem ou des femmes du service intérieur; on n'aperçoit que des restes d'ossements dispersés et des flaques de sang sur le sol. » Alors il raconta à la foule qu'une ogresse, sortie de la forêt de Saraphi, avait successivement attiré ses quatre compagnons, leur avait fait perdre la raison et les avait dévorés. « Ensuite, dit-il, elle a pris la forme d'une belle jeune fille à la figure candide et m'a suivi jusque dans le sala qui se trouve à l'entrée de la ville. Le roi, sans savoir qui était cette fille, l'a introduite au palais et en a fait son épouse; c'est elle qui l'a dévoré. »

Les gens de la ville qui avaient entendu ce récit coururent en faire part aux ministres. « Voici, leur dirent-ils, ce qu'un jeune homme de bonne mine et d'air avenant vient de nous raconter. Une ogresse l'avait suivi, et était venue s'asseoir à côté de lui dans le sala qui est aux portes de la ville. C'est elle qui a dévoré le roi, avec toutes les dames du harem et les femmes du service intérieur. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les ministres, ayant fait appeler le prince, lui demandèrent quel était son pays, sa famille, le motif qui l'avait amené, et comment il avait découvert que cette femme était une ogresse. Il leur répondit : « Je suis le fils du roi Oubaddha qui règne à Outtama. Des astrologues tirèrent mon horoscope suivant l'usage, et annoncèrent que je deviendrais roi dans Tarkasila. C'est la raison qui m'a déterminé à me mettre en route en compagnie de mes quatre frères de fidélité. Lorsque nous fûmes entrés dans la forêt de Saraphi, l'ogresse ayant pris la



forme d'une belle femme a successivement séduit mes quatre compagnons et les a dévorés ; ensuite, elle m'a

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

suivi jusque dans le sala qui se trouve à la porte de la ville. Le roi l'a introduite auprès de lui et en a fait son épouse. C'est ainsi qu'elle l'a dévoré avec tout ce qu'il y avait de monde au palais. »

Les ministres, après avoir entendu ce récit, firent venir les devins de la cour. Ceux-ci calculèrent la date de la naissance du feu roi, en la combinant avec celles de l'histoire de la ville, et trouvèrent que la famille royale devait, à une époque donnée, disparaître entièrement et être remplacée par une nouvelle dynastie. Il paraissait en outre que l'âge du jeune étranger donnait une coïncidence exacte qui le désignait pour être le nouveau roi.

On fit alors enlever les os dispersés dans l'enceinte du palais; on nettoya le sang qui en souillait le sol et les murs; pendant sept jours, les Brahmanes et les Docteurs firent des cérémonies pour la purification de la résidence royale. Ensuite ils consacrèrent le jeune prince et lui remirent le gouvernement de Tarkasila.

Après avoir fini ce conte, Nang Tantrai ajouta: « Sachez toutes que les membres de la congrégation bouddhique, que les Brahmanes, les Aryas, les ermites et les ascètes, les rois, les ministres, les princes, les roturiers financiers et marchands, les gens du peuple, quels qu'ils soient, que tous ceux enfin qui sont passionnés pour la jouissance de ces quatre choses : la forme, le son, l'odeur et le goût, périront misérablement comme les quatre compagnons du prince. »

Quand elle eut cessé de parler, les matrones et toutes les dames de la cour, qui avaient pris un plaisir infini à écouter cette histoire, comblèrent Nang Tantrai de leurs applaudissements et de leurs compliments, et la louèrent d'avoir fait ce récit avec tant de charme. Elle leur répondit: « Demain, si je suis encore appelée à faire ma

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cour à Sa Majesté, je vous raconterai une autre histoire plus agréable que celle-ci. »

Quant au roi Aisouariya Bha, il n'avait pas dormi de la nuit; tout le temps, les yeux ouverts, il était resté à écouter, et n'avait pas prononcé un mot. Mais, lorsque le jour fut venu, il fit appeler le chef de la justice et lui dit : « Aujourd'hui ne m'amenez pas d'autre jeune fille que celle-ci. »

A l'heure ordinaire donc, le ministre fit parer sa fille, et la conduisit, vêtue d'habits magnifiques et toute brillante de pierreries, à l'appartement du roi.

Le roi venait de prendre son bain; toutes les dames de la cour, et Nang Tantrai au milieu d'elles, étaient réunies dans le salon de veille. Ses compagnes la pressèrent avec insistance de leur raconter une nouvelle histoire, afin d'en retirer, disaient-elles, avantage et profit, et elle commença ainsi qu'il suit.



NEUVIÈME RÉCIT

UN riche marchand, se voyant sur le point de mourir, termina les recommandations qu'il avait faites à son fils par ces quatre proverbes :

« Mieux vaut aller que rester en place;

« Mieux vaut porter à charge de dos qu'avec le bambou;

« Mieux vaut être assis que couché;

« Examinez de près ce qu'on vous offre à manger.

« N'oubliez jamais, ô mon fils, ces instructions de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

votre père, et s'il vous arrive d'être atteint par la pauvreté, vous vous tirerez d'affaire en y conformant votre conduite. »

Après avoir ainsi parlé, cet homme expira.

De fait, il arriva que ce fils, quelque temps après, tomba dans la pauvreté. Il s'associa alors avec un autre malheureux; ils allaient ensemble chercher du bois dans la forêt, et ils en faisaient des fagots qu'ils vendaient ensuite.

Son compagnon lui demanda un jour : « Combien comptes-tu en emporter? » Le jeune homme, se rappelant les instructions de son père, lui répondit : « Autant que je pourrai en porter sur mon dos. — A quoi bon s'éreinter? dit l'autre, pour moi, j'en prendrai autant que le bambou peut en porter, et pas davantage. »

Ainsi, chacun d'eux emporta une charge à sa manière. Mais quand ils vendirent leurs fagots, le fils du marchand retira des siens deux fois autant d'argent que son compagnon. Il employa la moitié de son gain pour sa nourriture, et mit de côté l'autre moitié, ce qu'il continua de faire chaque jour avec beaucoup de persévérance, jusqu'à ce qu'il eût amassé de quoi s'acheter des vêtements neufs. Son ami faisait également deux parts de son gain, si réduit qu'il fût; avec l'une il achetait de quoi manger, et dépensait l'autre à boire. Quant à s'habiller, il n'en était guère question.

Un jour, ils allèrent se reposer ensemble dans un sala, sur le bord du chemin. Le fils du marchand se rappela encore la leçon de son père : « Mieux vaut aller que rester en place », et pensant qu'il n'était pas trop sûr de dormir ainsi au milieu du bois, il dit à son compagnon : « Allons-nous-en. — Va donc en avant, répondit l'autre, je te rejoindrai », et le jeune homme partit. Son cama-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rade, exposé à la fraîcheur agréable de la brise, s'assoupit et finit par s'endormir. Des passants, le voyant dans cet état, lui volèrent toutes ses provisions qu'il avait auprès de lui dans un paquet. Lorsqu'il se réveilla, il regarda autour de lui, et ne trouvant plus son paquet, devint comme un fou; puis il prit sa course et finit par rejoindre son compagnon. « Des brigands, lui dit-il, m'ont volé le paquet que j'avais fait de toutes mes provisions. » Le fils du marchand répondit : « Je t'avais cependant bien pressé de partir; tu n'as pas voulu m'écouter et partir avec moi. N'importe, j'ai ce qu'il nous faut; nous allons faire notre cuisine et nous mangerons ensemble. » Il s'occupa lui-même de faire cuire le repas. Pendant ce temps, son compagnon s'était remis à dormir; il ne s'éveilla que lorsque tout fut prêt. Ils mangèrent donc ensemble et se remirent en route lorsqu'ils eurent fini.

Le soir venu, au moment où l'on bat le gong, ils se retirèrent dans un autre sala. Le dormeur dit aussitôt : « Couchons-nous. » Sur ces paroles, il s'enveloppa la tête de son châle et se coucha. Le jeune homme qui n'avait pas oublié la recommandation de son père : « Mieux vaut être assis que de rester couché », lui répondit : « Camarade, couche-toi, si tu veux; pour moi, je vais rester assis. »

Au milieu de la nuit, des voleurs s'arrêtèrent près de cet endroit, y enterrèrent de l'argent qu'ils avaient du produit de leurs larcins, puis s'en allèrent. Le jeune homme, étant resté assis, n'avait eu garde de s'endormir. Il remarqua l'endroit où les voleurs avaient caché l'argent, et alla le prendre lorsque le jour fut sur le point de paraître. Il revint réveiller son camarade en lui disant : « Voici le point du jour, il faut nous mettre en route. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'autre lui dit : « Va devant, je te suivrai », et le jeune homme partit seul.

Après avoir paressé quelque temps, le retardataire se décida à partir et rejoignit son compagnon. Voyant que celui-ci portait un paquet en bandoulière, il lui demanda ce qu'il avait là. « C'est de l'or, dit-il, je crois qu'il y en a bien une livre. — Ah! reprit vivement le compagnon, quand nous allons vendre les fagots que nous avons faits ensemble, tu en retires toujours bien plus d'argent que moi. Et maintenant, voici que tu as trouvé une livre d'or; il faut partager. » Le fils du marchand répliqua : « Quand nous allons chercher du bois ensemble, tu n'en rapportes jamais qu'une petite charge aux deux bouts de ton bâton; il n'est pas étonnant que tu n'en retires pas beaucoup d'argent. Hier soir, quand nous nous sommes arrêtés, il a fallu que tu dormes; moi je ne me suis pas couché. C'est grâce à cela que cet or est tombé entre mes mains. »

Le paresseux, possédé de l'envie d'avoir cet or, conçut alors l'idée d'un crime. A l'heure de préparer le repas, il se mit lui-même en peine de faire bouillir le riz, et de fricasser l'assaisonnement. Quant à son camarade, il l'envoyait chercher tantôt du bois, tantôt des herbes. Lorsque le dîner fut prêt, il lui dit : « Va te baigner d'abord. » Le jeune homme en effet alla se baigner. Pendant qu'il était seul, l'autre tira de la marmite une partie du riz, et le jeta dans la soupière en y mêlant du poison. Son camarade ayant pris son bain, revint et dit : « Maintenant nous allons manger. — Commence, dit l'autre, je vais me baigner à mon tour. »

Le fils du marchand s'assit, et attendit quelque temps. Puis, voyant que l'autre tardait, il s'étonna et commença à réfléchir. « Mon père, se disait-il, m'a recommandé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'examiner toujours ce que l'on m'offrirait à manger. Diable! je sais que mon camarade est un paresseux; jusqu'à ce jour il ne m'a jamais aidé à faire la cuisine. Comment expliquer qu'il ait tenu aujourd'hui à faire tout l'ouvrage, et qu'ensuite il ne veuille pas manger en même temps que moi? Voilà un changement bien extraordinaire.» Il prit alors une poignée du riz qui était resté dans la marmite, et une poignée de celui qui était dans la soupière, et donna de l'un et de l'autre aux corbeaux. Ceux des corbeaux qui mangèrent du riz de la soupière ne tardèrent pas à mourir. Ceux qui mangèrent du riz de la marmite n'éprouvèrent aucun mal. Il comprit tout, et retirant de la marmite le riz que l'empoisonneur y avait laissé, il le remplaça par celui de la soupière; ensuite il s'enveloppa la tête de son châle, se coucha et fit semblant de dormir. L'autre, après son bain, revint, curieux de voir comment les choses s'étaient passées. Il aperçut son compagnon couché, et ne douta pas qu'il ne fût sur le point de mourir. Il prit alors dans la marmite le riz qu'il croyait y avoir laissé, mangea sans défiance, puis prenant le paquet où l'or des voleurs était enveloppé, il s'en alla. Mais bientôt le poison fit son effet et se glissa jusqu'à son cœur; il commença à éprouver des malaises, et tout d'un coup tomba mort au milieu du chemin.

Le fils du marchand, qui suivait les traces de son compagnon, rencontra bientôt après une femme qui lui dit: «Mon frère, je viens de voir un homme qui marchait d'abord comme à l'ordinaire; puis voilà que tout d'un coup il est tombé mort sur le chemin, à quelque distance d'ici. — Ma sœur, lui répondit-il, je vous prie de me conduire à cet endroit. Je vous donnerai pour votre peine quelque chose qui contribuera à vous rendre heureuse.»

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle le conduisit, et lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où l'homme était tombé, il reprit possession de son or, en fit deux parts et en donna la moitié à la femme. « Je prendrais volontiers, lui dit-elle, ce don que vous m'offrez; mais je n'ai pas de mari, et il ne me serait pas facile de garder tant d'or entre mes mains. — Ma sœur, répondit-il, je suis moi-même célibataire, et je vis seul. Aidons-nous l'un l'autre à conserver cette fortune, et servons-



nous en pour vivre ensemble. » Il l'emmena donc à sa maison et en fit son épouse.

Lorsque Nang Tantrai eut fermé la bouche, les dames de la cour, les matrones et les servantes du palais lui prodiguèrent leurs applaudissements, comme elles l'avaient fait la veille. « On ne saurait, disaient-elles, raconter d'une manière plus agréable. — Demain, répondit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nang Tantrai, si je suis appelée de nouveau auprès de Sa Majesté, je vous raconterai une autre histoire encore plus amusante que celle-ci. »

Cependant, le roi Aisouariya Bah était resté sur son lit à écouter la conteuse et n'avait pas dormi de la nuit. Au lever du jour, lorsque les ministres vinrent prendre ses ordres, il dit au chef de la justice : « Ne m'amenez pas aujourd'hui d'autre femme que Nang Tantrai. »

Le soir en effet lorsque le roi entra dans sa chambre à coucher, la jeune fille, suivant l'étiquette de la cour, vint se placer au milieu des femmes réunies pour veiller sur l'appartement royal, et ces femmes l'ayant priée de leur raconter une nouvelle histoire, en disant qu'elles avaient toutes un grand désir de l'entendre, elle leva ses deux mains jointes sur sa tête pour saluer le roi, et commença en ces termes.



DIXIÈME RÉCIT

IL y avait autrefois un roi très puissant, nommé Madarâja, qui régnait dans la ville de Madarâja-mahânagara, et ce roi avait un fils qui le pria, quand il eut l'âge de seize ans, de lui permettre d'aller faire ses études dans la ville de Tarkasila. Le roi lui donna une somme de mille pièces d'or de bon aloi, et le jeune homme se mit en route dans la direction du nord, avec son frère de fidélité.

D'un autre côté, le fermier général des impôts de la ville de Hemarâja, personnage opulent dont la fortune

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'élevait à huit cents millions, donna également à son fils, alors âgé de quinze ans, la somme de mille kasapâna ou pièces d'or éprouvées, en l'envoyant étudier à Tarkasila, et ce jeune homme aussi s'était mis en route accompagné d'un frère de fidélité.

A un certain point de la route, les deux voyageurs se rencontrèrent. Le prince demanda au fils du fermier d'où il venait, quelle était sa famille, à quel endroit il allait et pour quelle affaire. L'autre lui répondit : « Je suis le fils d'un fermier d'impôts ; j'habite la ville de Hemarâja, et je vais faire mes études à Tarkasila. » Puis à son tour, il interrogea le prince sur sa patrie, sa famille, et le but de son voyage. Le prince lui dit qu'il était le fils du roi Madarâja, souverain du pays de Madarâja-mahânagara, et qu'il allait de même étudier à Tarkasila. « Puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il, nous ferons le voyage ensemble. »

Les deux jeunes gens, accompagnés chacun de son frère de fidélité, se remirent en route en suivant le grand chemin.

A leur arrivée, ils allèrent se présenter à un fameux docteur nommé Disâpamôka, et répondirent à ses questions en lui racontant leur histoire. « Nous vous prions, lui dirent-ils en finissant, de nous prendre comme élèves. » Le docteur y consentant, ils lui offrirent chacun ses mille kasapâna.

Il leur enseigna d'abord les règles traditionnelles des arts, puis les lettres et les sciences. Le prince, son compagnon et leurs deux frères de fidélité consacrèrent à ces études trois années entières pendant lesquelles ils apprirent les trois Vedas. Ils prirent alors congé de leur maître pour retourner chacun dans son pays. Au moment où ils allaient se mettre en route, le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

docteur Disâpamôka leur donna cet avis : « Suivez toujours le chemin direct et vous arriverez heureusement au terme de votre voyage. Gardez-vous bien de vous engager dans les chemins de traverse ; ne prenez ni à droite, ni à gauche. »

Le fils du financier et son compagnon se conformèrent rigoureusement à cette règle. Mais le prince, en cours de route, se dit en lui-même : « Je voudrais bien voir comment est le chemin de traverse que voici. » Il en parla à son frère de fidélité, et tous deux s'engagèrent dans ce chemin. Après avoir marché pendant quelque temps, ils arrivèrent à une cabane de feuillage où ils entrèrent pour se reposer.

Cependant un mauvais génie nommé Yaksarâja les aperçut : « Voici, dit-il, deux jeunes hommes qui ont pénétré sur mon domaine. C'est une proie qui m'est destinée. » Il s'approcha donc dans l'intention de les saisir et de les dévorer. Mais le prince se mit en devoir de se défendre, et un combat acharné s'engagea. Comme les deux adversaires se tenaient enlacés corps à corps, l'ogre, faisant un faux pas, tomba brusquement à la renverse. Le prince lui mit le pied sur le cou, et brandissant son sabre, s'apprêtait à lui couper la tête. Le monstre lui demanda grâce : « Accordez-moi la vie, lui dit-il, et je vous apprendrai une formule magique au moyen de laquelle l'âme, quand il lui plaît, peut se détacher du corps ; détachée, elle va s'amuser partout à son gré, puis revient, quand il lui plaît, reprendre possession de son corps. — Ce que tu dis est-il bien vrai ? demanda le jeune homme. — C'est absolument vrai, reprit l'Asoura, je ne veux pas vous mentir. » Le prince lâcha l'ogre, et celui-ci apprit aux deux jeunes gens la formule qui détache l'âme du corps.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les deux voyageurs quittèrent la cabane de feuillage, marchèrent pendant environ sept jours et arrivèrent à la ville de Vijaya.

Le roi Vidhura, qui régnait dans le pays, avait une fille âgée de quinze ans dont la beauté merveilleuse réunissait les cinq perfections, et surpassait en éclat celle de toutes les autres femmes. Malheureusement, elle était privée de la parole; elle ne souriait même pas, si légèrement que ce fût. Le roi son père avait appelé les astrologues pour tirer son horoscope, et voici la déclaration qu'il avait reçue d'eux : « Lorsque la princesse, ayant atteint l'âge de seize ans, rencontrera un homme absolument digne de devenir son mari, elle parlera aussitôt. »

Le roi Vidhura donna en conséquence à tous les princes vassaux, aux ministres, seigneurs, financiers et notables habitants, l'ordre de se concerter entre eux et d'envoyer chaque jour au palais un de leurs fils, qui devait être introduit auprès de la princesse et lui adresser la parole. Si elle lui répondait, il était entendu qu'il l'épouserait immédiatement; si elle continuait à garder le silence, on devait le mettre à mort. Jusqu'alors aucun des fils de princes, de seigneurs et de notables qui avaient abordé la jeune fille conformément à cet ordre, n'en avait obtenu de réponse, et le nombre de ceux qui avaient été mis à mort était déjà fort considérable. Un jour vint où ce fut le tour du fils d'un riche banquier de subir cette épreuve. Son père et sa mère, afin d'attirer sur lui une chance favorable, donnaient une grande fête en son honneur; il y avait des danseurs, des joueurs de flûte et de violon. Des groupes de parents et d'amis venaient lui présenter leurs vœux, puis on les voyait se livrer à la douleur, gémir et pleurer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le jeune prince de Madarâja, qui arrivait justement, s'était retiré avec son frère de fidélité dans un sala qui touchait presque à la maison de ce banquier ; il remarqua la conduite de tous ces gens qui ne manifestaient que de la douleur ; il en voyait qui, après avoir présenté leurs vœux au jeune homme, sanglotaient et pleuraient. Au comble de la surprise, il interrogea les passants ; ceux-ci lui répondirent : « La fille du roi vient d'atteindre l'âge de seize ans ; elle est déjà nubile, mais elle n'a jamais parlé ni répondu à qui que ce soit. En ce moment même, un ordre du roi oblige tous les notables habitants à envoyer successivement leurs fils auprès de la princesse. Si elle répond à l'un d'entre eux, il est dit qu'elle deviendra sa femme ; mais tous ceux auxquels elle ne répond pas sont condamnés à mourir, et il y en a déjà un fort grand nombre qui ont eu ce sort. Or, aujourd'hui, c'est au fils du banquier qui habite cette maison d'y aller à son tour, et les membres de sa famille viennent le visiter, les uns en pleurant parce qu'ils redoutent pour lui une mort funeste, les autres en mêlant à leurs gémissements des prières et des souhaits. » Le prince leur dit en souriant : « Si quelqu'un se présentait pour remplacer ce jeune homme, croyez-vous qu'il serait admis à le faire ? » Ces paroles arrivèrent aux oreilles du banquier et le mirent au comble de la joie. Il fit inviter le prince à entrer dans sa maison, et lui dit, lorsqu'il arriva suivi de son frère de fidélité :

« Est-il vrai que vous soyez disposé à aller parler à la princesse à la place de mon fils ? Ce serait lui rendre la vie. — Soyez sans inquiétude, répondit le prince, j'irai à sa place. » Le banquier le remercia avec effusion : « Si vous êtes assez heureux, lui dit-il encore, pour que la princesse vous réponde, son père vous donnera la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moitié de l'or et des bijoux, la moitié des esclaves, hommes et femmes, qu'il possède. »

Alors le banquier fit baigner le jeune prince ; on l'arrosa d'essence parfumée ; on le revêtit de superbes ornements, on le para de bijoux qui brillaient de mille feux ; on vint lui rendre hommage en lui présentant des fleurs d'or et d'écarlate, au son des instruments de musique. Le concert et la fête reprirent alors avec un nouvel entrain. Enfin, lorsque le soir arriva, au coup de gong de six heures, le prince, dans un costume qui le faisait ressembler au fils du banquier, et accompagné de son frère de fidélité, fut conduit au palais avec un nombreux cortège et aux acclamations de la foule. Arrivés, les deux jeunes gens furent présentés au roi qui ordonna de les introduire dans le pavillon où la princesse habitait.

Quand ils furent à la porte de l'appartement, ils trouvèrent deux bassins en or pleins d'eau pour se laver les pieds. Le compagnon du prince dégagea alors son âme qui vint se loger dans les deux bassins d'or et s'adressa au prince en disant : « Je prie Votre Altesse de vouloir bien venir se laver les pieds ; vous entrerez ensuite auprès de la princesse qui soupire tous les jours après vous et se consume d'ennui en vous attendant. » Puis il appela en criant la petite esclave de service : « Où es-tu donc que tu ne viens pas laver les pieds de Son Altesse qui attend ? — Est-ce vous, mon frère le bassin d'or, qui m'adressez si obligeamment la parole ? interrogea le prince. — Je suis, en effet, répondit le bassin, l'esclave le plus familier de notre maîtresse. — Je vous en prie, répliqua le prince, ne dérangez pas la petite esclave. J'ai un serviteur qui m'accompagne. »

Le frère de fidélité rappela alors son âme, et repre-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nant son attitude habituelle, puisa de l'eau et lava les pieds de son maître. Il alla ensuite se cacher dans la natte en forme de demi-lune, et dit en élevant la voix : « Je prie Votre Altesse de bien vouloir mettre le pied sur mon corps pour passer dans la chambre de notre maîtresse », et le prince s'avança jusqu'à la portière. La portière animée à son tour s'écria : « Je vous prie de vouloir bien entrer ; madame la princesse vous attend. »

De son côté, la jeune fille, qui entendait parler à haute voix et ne voyait personne, demeurait fort étonnée : « Qui est-ce qui parle ainsi ? se disait-elle. Il se passe aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire. » Le prince s'avança jusqu'au lit de la fille du roi ; celle-ci ne détourna pas les yeux pour voir qui venait. Il dit à son ami : « Nous sommes venus ici pour tenir compagnie à la princesse. Allons-nous rester muets au risque de nous endormir ? Cela ne serait guère convenable. Ne sais-tu pas quelque histoire ? Raconte-la pour nous faire passer l'envie de dormir. » L'autre lui répondit : « Ce serait plutôt à Votre Altesse de nous raconter quelque chose ; me voilà prêt à vous écouter. — Soit, reprit le prince, voyons qui trouvera le mot des questions que je vais vous dire. » Aussitôt son frère de fidélité dégagea son âme qui alla se loger dans la courtine qui pendait à côté du lit de la princesse. « C'est moi, dame courtine, déclara-t-il, qui donnerai le mot de vos questions. — Eh ! qui prend ainsi le nom de dame courtine ? interrogea le prince. — Qui serait-ce donc, dit l'autre, sinon la courtine que vous avez sous les yeux ? Je suis depuis longtemps la servante la plus familière de madame la princesse. Quand elle a l'idée de quelque chose, elle ne manque pas de me consulter ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

si j'approuve cette idée, elle agit en conséquence. Votre compagnon est fatigué, laissez-le dormir un moment. — Maintenant, dit le prince, je vais commencer mon histoire. »



ONZIÈME RÉCIT

IL y avait jadis dans le royaume de Kapila quatre riches marchands qui vivaient ensemble en étroites relations d'amitié. Un certain jour, ils partirent de compagnie dans l'intention de chercher à se marier ; ils arrivèrent ainsi dans une province lointaine de ce royaume.

Dans cette même contrée il y avait quatre filles de la caste des potiers, qui parcouraient le pays à la recherche d'un mari, mais elles tenaient absolument à ce qu'il eût un esprit pénétrant et subtil et n'en voulaient pas d'autre.

Elles rencontrèrent les quatre marchands. Ceux-ci voulurent aussitôt profiter de l'occasion, et dans l'idée de leur faire la cour commencèrent par leur adresser la parole : « Mesdemoiselles, dirent-ils, auriez-vous la bonté de nous apprendre où vous demeurez les unes et les autres ? » Ces filles, afin d'éprouver l'intelligence des jeunes gens, leur répondirent toutes les quatre par des signes. La première se passa la main sur les cheveux, la seconde sur le sein, la troisième sur les sourcils et la quatrième posa les siennes sur son châle. « Main-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tenant, dirent-elles, allez nous retrouver dans notre maison. »

Lorsque le soir fut venu, les quatre marchands allèrent à la recherche de ces filles et parcoururent tout le voisinage sans les trouver. Fort embarrassés, ils se réunirent pour se consulter sur le sens des signes qu'elles avaient faits. Ils se trouvaient



justement près de l'endroit où un homme avait été empalé, en punition de quelque crime qu'il avait commis. Cet homme leur dit : « Je vous ai vus tous les quatre aller et venir, et maintenant vous voilà rassemblés : de quoi causez-vous ensemble ? » Ils lui firent connaître ce qui les embarrassait. « Apportez-moi à boire, répondit le supplicié, je vous expliquerai ensuite ce que ces filles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ont voulu dire et vous les retrouverez aisément. »

Les jeunes gens allèrent chercher de l'eau qu'ils lui présentèrent, et le voleur leur dit : « Il y a un pressoir à huile devant la maison de celle qui s'est passé la main sur ses cheveux; il y a une tonnelle sur laquelle on a fait croître des gourdes devant la maison de celle qui s'est passé la main sur le sein; il y a des pieds de haricots « sourcils de femme » devant la maison de celle qui s'est passé la main sur les sourcils ; il y a enfin une pièce de drap sur un métier de tisserand devant la porte de celle qui a posé la main sur son châle. »

Les quatre marchands, guidés par les explications du voleur, retrouvèrent aisément les quatre filles ; mais celles-ci leur demandèrent si c'était d'eux-mêmes qu'ils avaient su les retrouver ou s'ils y avaient été aidés par quelqu'un. Ils avouèrent la vérité. « Nous vous avons longtemps cherchées sans pouvoir vous trouver, dirent-ils, mais nous avons ensuite rencontré un voleur que l'on avait empalé ; cet homme nous a donné l'explication de vos signes, et c'est grâce à lui que nous vous avons enfin retrouvées. — Nous avions cru, répliquèrent-elles, que vous aviez deviné de vous-mêmes, mais il paraît que quelqu'un l'a fait pour vous. Veuillez nous conduire à ce voleur empalé ; après cela, nous reviendrons ensemble. » Mais lorsque les marchands les eurent conduites auprès du supplicié, elles leur dirent : « A vous quatre, vous n'avez guère d'intelligence, allez vous promener. »

Elles se mirent alors toutes les quatre pour soulever le patient et le descendre du pieu sur lequel il était empalé, puis elles le portèrent à leur maison. L'une d'elles allait puiser de l'eau et lui préparait à manger ; une autre allait au marché pour les provisions; la troi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sième allait chercher des plantes médicinales ; la quatrième enfin le servait, le soignait, le prenait dans ses bras pour l'aider à se lever et à s'asseoir.

Lorsque l'homme fut guéri, les quatre filles se disputèrent à qui serait sa première femme. « Eh bien ! madame la courtine, à laquelle pensez-vous que doit revenir cet honneur ? »

« Quant à moi, répondit-elle, je déciderais en faveur de celle qui est allée puiser de l'eau et qui lui a préparé à manger. » Le prince se mit à rire, et dit en raillant : « Madame la courtine se vantait d'être la servante la plus intime de madame la princesse, et de connaître le monde comme personne ! Cependant, elle n'a pas deviné juste. N'a-t-elle pas honte de se montrer encore aux yeux de sa maîtresse ? »

La princesse, de son côté, en voyant que sa courtine avait répondu de travers, se mit en colère, la frappa, la déchira et l'apostropha en ces termes : « Voyez donc cette drôlesse de courtine ; elle a de l'intelligence, elle a le don de la parole, et elle en profite pour nous dire une sottise. C'est évidemment à celle qui a tenu le supplicié dans ses bras que revient l'honneur du premier rang. »

Cependant, les officiers qui étaient de garde dans l'antichambre, avaient reconnu la voix de la princesse. Aussitôt, ils firent retentir bruyamment les cinq instruments de musique, les trompettes et les conques marines. Le son de ces instruments parvint jusqu'aux oreilles du roi, qui s'écria tout joyeux : « Eh ! serait-ce que ma fille a parlé ? »

A la deuxième veille de la nuit, le prince dit à son frère de fidélité : « Tantôt, madame la courtine s'est trompée en voulant donner le mot de ma question. J'ai

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

maintenant une autre histoire à raconter ; voyons qui saura deviner cette autre énigme ? »

L'âme du frère de fidélité passa aussitôt dans la lampe d'or : « Je suis, dit-elle, la servante chérie de madame la princesse, et je veille sans cesse à son côté. Je prie Votre Altesse de vouloir bien me raconter son histoire. — Qui vient de prendre la parole ? interrogea le prince. Est-ce la lampe d'or qui veut que je lui raconte mon histoire ? Je la prie donc de m'écouter avec attention, et qu'elle tâche de deviner juste. Si elle se trompe, elle en sera punie. » La lampe répondit : « Racontez toujours, je répondrai de mon mieux. »

Alors, le prince reprit la parole, ainsi qu'il suit.



DOUZIÈME RÉCIT

Il y avait quatre jeunes gens. L'un était menuisier ; il prit une pièce de bois, l'équarrit, la rabota et la polit avec soin. Le second savait dessiner et peindre toutes sortes de figures ; il prit cette pièce de bois et dessina dessus une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Le troisième était sculpteur, et il façonna la pièce de bois suivant le dessin qui s'y trouvait tracé. Le quatrième savait pratiquer l'enchantement de l'eau ; il plongea la statue dans l'eau enchantée, l'anima et en fit une jeune fille admirable et telle que le cœur en était ravi. Après cela, les quatre jeunes gens se disputaient à qui l'aurait pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

femme. « C'est à vous, madame la lampe, de trancher la question ; nous vous demandons votre jugement. »

La lampe répondit : « Moi, je me prononce pour celui qui l'a animée. » Le prince se mit encore à rire : « Madame la lampe, dit-il, se vantait de la finesse de son esprit ; elle prétendait être la servante favorite de madame la princesse ; avec cela, elle n'a pas deviné juste. » La princesse, en entendant la réponse de la lampe, se mit de nouveau dans une violente colère : « Qu'est-ce donc, dit-elle, que cette coquine de lampe ? Elle sait parler et n'a pas été capable de répondre comme il faut. C'est évidemment au sculpteur que la fille devait appartenir, puisqu'il l'a tenue dans ses mains pour lui donner la forme, qu'il l'a caressée et polie. » Sur ces mots, elle frappa la lampe du pied, la fit tomber et la renversa.

Les officiers de garde, en entendant la princesse parler une seconde fois, firent retentir bruyamment les instruments de musique, dont le son parvint encore aux oreilles du roi.

A la troisième veille, le prince reprit la parole et dit à son compagnon : « La lampe a reçu ce qu'elle méritait, et la voilà sur le flanc. Je vais maintenant vous dire une troisième histoire, plus amusante que les deux précédentes. Voyons qui en comprendra le sens. »

L'autre dégagea aussitôt son âme qui vint animer la coupe à bétel. « Je vous prie instamment, dit-elle, de nous raconter cette histoire. C'est moi qui répondrai à la question de la fin. »

Le prince commença donc comme il suit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TREIZIÈME RÉCIT

IL y avait quatre Brahmanes qui s'embarquèrent sur une jonque pour aller trafiquer. L'un d'entre eux connaissait l'astrologie et savait prédire ce qui devait arriver de bien et de mal; le second était expert dans l'art de tirer de l'arc ; le troisième était habile à plonger, et le quatrième possédait le secret de donner la vie par le moyen de l'eau enchantée.

Un certain jour, ils étaient assis tous les quatre à l'avant de la jonque. L'un d'eux dit à l'astrologue : « Qu'est-ce que les astres nous annoncent pour aujourd'hui ? » L'autre fit ses observations et répondit : « Les astres annoncent qu'en ce moment même nous allons voir paraître dans les airs un grand aigle avec une jeune fille dans ses serres, et que cette jeune fille mourra. — Si l'aigle, reprit l'archer, arrive en effet, avec cette jeune fille dans ses serres, je tirerai sur lui, et l'abattrai. » Le plongeur dit à son tour : « Si la fille tombe dans l'eau, je plongerai, je la prendrai dans mes bras et la ramènerai à la surface. — Et moi, répliqua l'enchanteur, si tu la ramènes morte à la surface, je lui rendrai la vie. »

Après qu'ils eurent continué à causer pendant quelques instants, ils virent arriver à travers les airs l'aigle tenant la jeune fille. L'archer lança une flèche et perça l'oiseau ; l'aigle, en tombant, ouvrit ses serres et lâcha la jeune fille. La jeune fille tomba dans la mer. Le plongeur se jeta à l'eau, la saisit et la ramena à la surface ; elle était déjà morte. Mais le quatrième Brahmane ayant pratiqué ses enchantements, elle s'agita, revint à la vie, et se montra telle qu'elle était auparavant, c'est-à-dire d'une beauté parfaite. Chacun des Brahmanes préten-

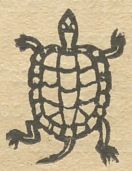
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dant à sa possession, ils se disputèrent entre eux. « Maintenant, ajouta le jeune prince, quel est, à votre avis, madame la coupe à bétel, celui des Brahmanes auquel elle doit appartenir ? — A celui qui a pratiqué les enchantements, répondit-elle, puisque c'est grâce à lui qu'elle est vivante. »

A ces paroles, le prince éclata de rire. « Voici, dit-il, la coupe à bétel qui se disait la première servante de madame la princesse et la plus près de sa bouche ! Elle a répondu tout de travers à ma question. » La princesse en colère se répandit alors en injures : « Oh ! la vilaine ! s'écria-t-elle, une coupe à bétel qui a de l'intelligence et qui est capable de parler, comment ne sait-elle pas répondre comme il faut ? » Elle se leva, la frappa du pied, la renversa et la jeta sur le côté.

Les officiers de garde avaient encore reconnu la voix de la princesse ; ils firent résonner les instruments de musique, les trompettes et les conques marines, les gongs et les cloches. Le roi fut transporté de joie en entendant ce signal pour la troisième fois.

A la dernière veille, le prince, élevant de nouveau la voix, dit à son frère de fidélité : « La coupe à bétel a été traitée comme elle le méritait. Il me reste une histoire à raconter ; qui se chargera de donner le mot de la question ? » L'autre fit passer son âme dans l'oreiller de la princesse : « C'est moi, s'écria-t-il, qui vous répondrai. Prenez seulement la peine de nous raconter cette histoire. » Le prince alors parla ainsi.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

QUATORZIÈME RÉCIT

IL y avait quatre femmes qui étaient remarquables entre toutes. C'était assez qu'on passât les doigts sur la surface d'une jarre pour que l'une d'elles eût les reins meurtris. La seconde avait la main enflée quand on pilait du riz en sa présence. Une autre avait des contusions à la poitrine quand on battait du tambour. La quatrième en avait par tout le corps lorsque la lune brillait de tout son éclat. « Dites-nous donc, madame l'oreiller, quelle était celle de ces femmes qui avait la peau la plus délicate. — C'est, répondit l'oreiller, celle qui avait les reins meurtris quand on passait légèrement les doigts sur la surface d'une jarre. »

A ces mots, le prince battit des mains en riant : « Madame l'oreiller, dit-il, se faisait gloire d'être la servante la plus familière de madame la princesse, la plus près de ses yeux et de son oreille, et cependant la voici qui se trompe grossièrement en répondant à ma question. »

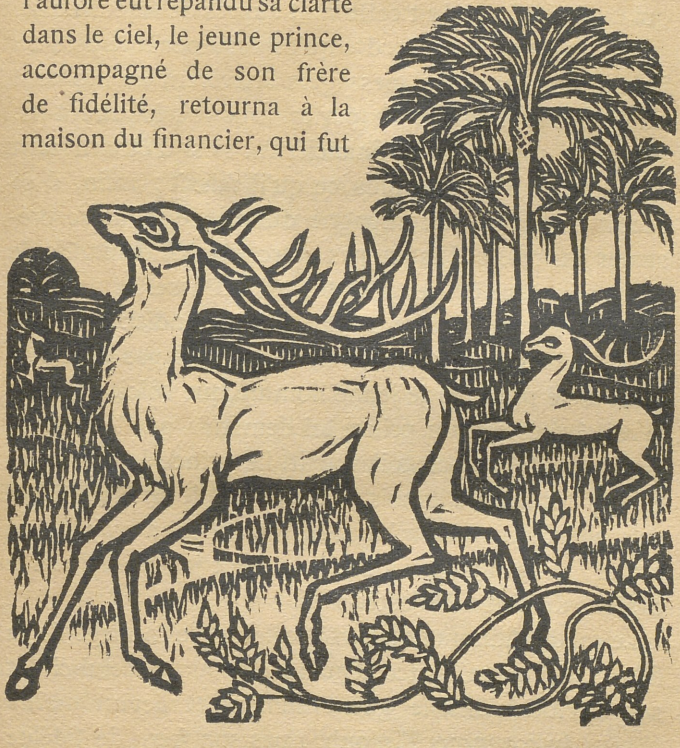
Aussitôt qu'elle eut compris que l'oreiller n'avait pas deviné juste, la princesse se mit encore en colère ; elle se leva de son lit tout d'un saut, et s'écria : « Oh ! le méchant oreiller ! Qu'est-ce que cela veut dire ? En l'entendant parler, j'avais cru qu'il avait une âme et de l'intelligence. Jusqu'à présent, on n'avait jamais vu d'oreiller capable de dire un seul mot. Et quand celui-ci se mêle d'expliquer une difficulté, il le fait en dépit du bon sens. » En prononçant ces paroles, elle frappait l'oreiller, le déchirait en petits morceaux et le réduisait à l'état de loque. Elle ajouta : « La plus délicate de toutes était évidemment celle que le clair de lune couvrait de contusions. »

Le son de sa voix parvint de nouveau aux oreilles des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

officiers de garde ; aussitôt, ils frappèrent le gong et les cloches, et firent retentir les trompettes et les conques marines.

A ce moment, la quatrième veille prenait fin. Dès que l'aurore eut répandu sa clarté dans le ciel, le jeune prince, accompagné de son frère de fidélité, retourna à la maison du financier, qui fut



transporté de joie en le voyant, et s'écria : « Mon fils, jusqu'à ce jour les jeunes gens de la ville qui sont allés parler à la princesse ont tous été mis à mort, et le nombre en est déjà considérable ; vous, cependant, mon fils, vous revenez avec la vie sauve, que s'est-il donc passé? Serait-ce que vous n'êtes pas entré dans la chambre à coucher? » Le prince répondit : « Je suis entré

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans la chambre à coucher ; j'ai parlé à la princesse, elle m'a répondu et nous avons causé. »

Cependant, le roi avait interrogé ses confidents. Ceux-ci lui dirent que c'était le fils du grand financier qui avait été introduit cette nuit auprès de la jeune fille.

Aussitôt, il donna l'ordre qu'on lui amenât le père du jeune homme, et ses messagers arrivèrent au moment où le prince finissait de parler. « Le roi, lui dirent-ils, vous fait appeler. » Le financier fut saisi d'étonnement au point de ne savoir plus ce qu'il faisait ; enfin, il se rendit au palais, accompagné du prince, pour se présenter au roi. « N'est-ce pas votre fils, lui demanda le souverain, qui est venu cette nuit adresser la parole à la princesse ma fille ? » Le financier répondit : « C'était, en effet, le tour de mon fils, mais il n'y est pas venu ; sa place a été prise par le jeune homme que voici. » Alors, le roi s'adressant au prince lui demanda quelle était sa famille et de quel pays il venait. Le prince lui répondit en ces termes : « Je suis le fils du roi de Madarâja ; je suis allé étudier à Tarkasila. Pendant mon voyage de retour, je me suis égaré : c'est ainsi que je suis arrivé à la capitale de Votre Majesté. »

Le roi de Vidhura fit aussitôt célébrer le mariage de sa fille et du jeune prince. Quand il mourut, celui-ci fut son héritier dans le gouvernement et devint maître absolu du royaume. Il n'oublia pas son frère de fidélité et lui donna la première place après la sienne. D'ailleurs, il se montrait fidèle observateur des dix commandements de la loi sacrée et protégea constamment les ascètes, les brahmanes et les docteurs de la science religieuse.

Il commença alors à rassembler de grands troupeaux de daims, de cerfs et de chèvres qu'il nourrissait dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

son parc. De temps en temps, quand il lui en prenait fantaisie, il en faisait amener jusque dans la cour intérieure du palais ; prenant alors son arc, il tuait à coups de flèches le cerf ou le daim chef du troupeau, puis, dégageant son âme, il la faisait passer dans le corps de l'animal immolé et allait, sous cette forme, se jouer avec les jeunes biches et les chèvres. Il revenait ensuite prendre possession de son propre corps, et on le voyait tel qu'il avait été avant cette métamorphose.

Un certain jour, le roi, accompagné de l'Ouparâja, partit à la tête de ses troupes pour se rendre dans la célèbre forêt d'Himavalaya. Arrivé dans un lieu d'une sécurité parfaite, il y fit arrêter l'armée et on dressa pour lui un pavillon de campagne. Après ces préparatifs, il monta à cheval et, toujours suivi du vice-roi, s'avança jusque dans la partie la plus profonde de la forêt. Là, les animaux sauvages paissaient en nombre infini. On y voyait confondus des éléphants, des bisons, des lions, des rhinocéros, des daims et des buffles, qui couraient, sautaient et bondissaient dans la joie de leur cœur. Le roi tendit son arc, visa, atteignit et tua du coup un grand cerf ; il recommanda à son compagnon de veiller sur son corps avec le plus grand soin, dégagea son âme, la fit passer dans le corps de sa victime, et sous cette forme alla se jouer au milieu des biches du troupeau.

Le vice-roi qui gardait la dépouille royale, voyant son maître, emporté par l'ardeur du plaisir, s'enfoncer dans la forêt, conçut un dessein criminel. A son tour, il dégagea son âme ; il s'empara du corps du roi et plaça le sien sur un bûcher qu'il alluma. Puis, montant à cheval, il revint au camp à toute vitesse et dit aux ministres assemblés : « Un monstre de tigre a dévoré l'Ouparâja. Retournons tout de suite à la ville. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cependant l'âme du roi, revêtue de son corps d'emprunt, était revenue à l'endroit où elle avait laissé l'Ouparâja. Ne le trouvant plus et voyant un grand brasier, elle comprit que le traître lui avait volé son corps, puis, ayant brûlé le sien propre, était parti en toute hâte pour rentrer à la ville.

Le daim royal s'achemina par les sentiers de la forêt et finit par atteindre un village écarté, où le perroquet d'un écolier venait de mourir. Il vit le jeune garçon apporter l'oiseau mort et l'enterrer à la lisière du bois. Ayant remarqué la place, il sortit du fourré dès que la nuit fut venue et déterra le perroquet. L'âme du roi passa dans le corps de l'oiseau, qui prit aussitôt son vol. Il parvint au palais avant l'arrivée de l'Ouparâja, alla se poser sur le trône, juste sous les yeux de la reine, à laquelle il raconta dans tous ses détails la trahison de l'Ouparâja.

La reine ainsi avertie recueillit le perroquet avec tendresse, en prit soin et le cacha ; puis, faisant semblant d'être malade, elle alla se mettre au lit.

L'Ouparâja dans le corps du roi ne tarda pas à arriver de son côté ; il alla directement prendre place sur le trône, et toutes les dames de la cour, toutes les servantes du palais vinrent avec empressement lui présenter leurs hommages. Il s'informa de la reine et demanda pourquoi elle ne se trouvait pas dans l'assemblée. Les filles de service lui ayant répondu qu'elle était malade, il fit réunir les médecins de la cour et leur ordonna de préparer les remèdes qui convenaient en cette circonstance.

Lorsque la nuit eut achevé son cours, derechef le faux roi demanda des nouvelles de la santé de la reine. Celle-ci fit répondre qu'elle se trouvait beaucoup plus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

oppressée depuis qu'elle avait pris les remèdes des médecins, que ce mal l'avait saisie au moment même où le roi rentrait dans le palais et qu'il n'aurait pas dû venir dans le lieu où elle était avant de s'être entièrement purifié, car les mauvais esprits et tous les poisons de la forêt s'étaient attachés à lui et l'avaient assaillie elle-même, dès qu'elle s'était trouvée à leur portée. C'est de cette manière, elle n'en pouvait douter, qu'elle était tombée malade. « Mais, ajouta-t-elle, autrefois, lorsque vous reveniez de la campagne et que vous aperceviez en moi des signes de malaise, vous faisiez amener dans la cour du palais des bandes de daims et de cerfs. Vous abattiez à coups de flèches le chef du troupeau, et votre âme passait dans le corps de l'animal sacrifié qui, conduit par cette âme, allait se jouer avec les jeunes biches. Ce spectacle m'amusait et dissipait tous mes ennuis. C'est ainsi que vous aviez autrefois de la complaisance pour moi; mais je crains que votre amour ne soit plus aujourd'hui ce qu'il était dans ce temps-là, puisque vous ne prenez plus les mêmes soins. »

La reine recommanda instamment à ses servantes de rapporter exactement ses paroles au roi. Elles ne manquèrent pas de le faire, et l'Ouparâja, qui ressentait un amour violent pour la reine, s'écria : « C'est vrai, je l'avais oublié. »

Il ordonna aussitôt d'amener dans la cour du palais, et devant les fenêtres de la reine, les troupeaux qui remplissaient le parc royal. Aussitôt il saisit son arc, le tendit, visa, atteignit d'une flèche et tua du coup le chef du troupeau. Il quitta ensuite le corps du roi et entra sans désemparer dans celui de sa victime.

A cette vue, la reine fit un signe à son époux, et celui-ci, prompt comme l'éclair, sortit de la dépouille du per-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

roquet, reprit possession de son propre corps, et redevint tel qu'il avait été avant ces aventures. Il appela alors ses officiers et leur donna l'ordre de prendre l'animal possédé par l'âme de l'Ouparâja, de l'entraîner hors des portes de la ville et de le tuer sur-le-champ.

Le roi Aisouariya Bha avait pris le plus vif plaisir à l'histoire que Nang Tantrai venait de raconter. De leur côté, les matrones, les dames de la cour et les servantes du palais qui se pressaient autour de la jeune fille, l'applaudirent en louant le charme de son récit.

Nang Tantrai reprit : « Je sais encore de plus belles histoires, et demain si j'ai l'honneur d'être admise auprès de Sa Majesté, je vous les raconterai. »

Le roi, charmé de ce qu'il avait entendu, brûlait du désir d'en connaître la suite, et le lendemain matin il dit au chef de la justice : « Je ne veux pas que vous m'ameniez aujourd'hui une autre épouse que Nang Tantrai. »

Le soir, donc, le ministre, obéissant aux ordres du roi, lui amena de nouveau la jeune fille. La cérémonie du mariage eut lieu, et elle se retira immédiatement après, au milieu des dames de la cour et des servantes du palais. Celles-ci la pressèrent de leur conter une nouvelle histoire, en lui disant : « Nous désirons toutes vous entendre. — Soit, leur répondit Nang Tantrai ; voici un autre conte que vous trouverez sans doute amusant. »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

QUINZIÈME RÉCIT

IL était autrefois un Brahmane qui avait vécu dans le ciel de Brahma et en était descendu pour prendre naissance dans la caste des Brahmanes, à Methila. Il lui vint un jour l'idée de se marier, mais craignant de prendre une épouse qui pût lui être infidèle, il alla demander l'enfant qu'une femme portait encore dans son sein. « Si c'est un garçon, lui dit-il, j'aurai soin de lui comme d'un jeune frère; si c'est une fille, je l'épouserai. » Cette femme accueillit la demande du Brahmane et convint de lui donner son enfant. Elle accoucha d'une fille, dont le solliciteur se chargea aussitôt. Il acheta une nourrice et des servantes pour l'élever. Quand elle fut devenue grande, il l'épousa, et tous deux vécurent comme mari et femme.

Cette créature était douée d'une beauté merveilleuse, et elle possédait les cinq perfections de la femme. Aussi le Brahmane veillait-il sur elle avec un soin jaloux, d'autant qu'à toutes ses grâces elle unissait le don mystérieux d'assurer à son mari les faveurs constantes de la fortune. Du moment qu'elle fut entrée dans la maison du Brahmane, la prospérité de celui-ci ne se démentit plus, et il se vit entouré de considération et comblé d'honneurs. S'il mettait de l'argent au jeu ou s'il faisait un pari, jamais il ne lui arrivait de perdre. Il en résulta que la renommée répandit son nom de tous les côtés et le porta jusqu'aux oreilles du roi Dandhaka, qui gouvernait le pays de Tarkasila. La curiosité du prince s'éveilla; il invita le Brahmane à venir chaque jour jouer et parier avec lui, mais quoi qu'il fît, il perdait à tous les coups, et il eut à tirer de son trésor des sommes très considérables pour payer son adversaire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un jour, donc, le roi causait avec ses amis de ce cas extraordinaire. « Il faut, leur disait-il, que ce Brahmane possède un talisman; qu'il joue ou qu'il parie, il gagne infailliblement; mais qu'est-ce que cela peut être? » L'un de ses courtisans lui répondit : « Ce Brahmane a pour épouse une jeune femme encore adolescente : c'est son talisman. — Ne se trouvera-t-il pas, interrogea le roi, quelqu'un qui se chargerait de le lui enlever? — Moi, reprit un autre courtisan, du moins j'essaierai. — La première chose à faire, repartit le roi, est de séduire la femme du Brahmane; ensuite vous engagerez cette femme à donner trois coups sur la tête de son mari. De cette manière le charme sera rompu, et ce beau joueur perdra à son tour. »

Le roi fit donner à son champion des bijoux et des vêtements splendides, le châle et le manteau, de l'argent et une fleur de champaka en or.

La première fois que le Brahmane vint, selon sa coutume, jouer avec le roi, le jeune courtisan se vêtit de ce riche costume, mit à son cou le collier aux neuf pierres précieuses, insigne du rang royal, et se rendit auprès de la maison du Brahmane. Une vieille femme, qui avait soin du jardin, était assise sous une tonnelle de verdure, devant cette maison. Le courtisan l'aborda, et lui adressa la parole en ces termes : « Bonne mère, ayez compassion de moi : je meurs d'amour pour la femme du Brahmane qui habite ici. Faites-moi la grâce de prendre cette fleur de champaka en or; allez la lui offrir et dites-lui que c'est de la part d'un jeune prince. Lorsque vous m'aurez rendu ce service, je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. » La jardinière prit l'argent et la fleur de champaka, et vint les présenter à sa maîtresse, en lui disant : « N'en donnez rien à personne; c'est un prince qui vous offre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cela. O madame, si vous saviez comme il est beau! Il est jeune, gracieux et délicat; sa taille est mince et souple. Toute vieille que je suis, je n'ai pu m'empêcher de l'aimer. Il est assis sous la tonnelle devant la maison. Venez seulement jeter les yeux sur lui. »

A ces paroles, la femme du Brahmane sentit battre son cœur. Elle vint, vit le jeune homme et, transportée d'amour, n'eut plus qu'une pensée, celle de l'avoir pour serviteur. En se retirant, elle détourna son visage, lui jeta un coup d'œil de côté, et ses regards passionnés l'invitaient clairement à venir auprès d'elle. Le jeune homme entra donc, et comme, après qu'ils eurent fait ce qui est coutume, elle lui prodiguait des assurances d'amour, il lui dit: « Si vous m'aimez sincèrement, donnez-m'en cette preuve: frappez trois fois de votre main fermée la tête de votre mari. — Je ferai, répondit-elle, ce que vous désirez. — Et comment, reprit-il, pourrai-je m'en assurer? — Restez, répliqua-t-elle, et regardez »; et elle le fit cacher sous son lit.

Le Brahmane étant rentré à la nuit, la jeune femme lui demanda : « M'aimez-vous encore véritablement? — Comment! répondit le Brahmane, j'ai pour vous un amour extrême. Ne vous ai-je pas recueillie à votre naissance? Ne vous ai-je pas élevée? — Ce soir, reprit-elle, j'ai une envie folle de me divertir à danser. — Eh bien! dit-il, dansez, divertissez-vous. — Alors, ayez donc la complaisance d'imiter le tambour en claquant vos mains, et la flûte en sifflant, afin que je puisse danser en cadence. » Le Brahmane ne se fit pas prier. Il imita le son de la flûte en sifflant et frappa dans ses mains pour faire le tambour. La jeune femme se dressa, étendit les bras en se balançant, remua les pieds comme pour se préparer à danser, puis resta immobile. « Eh! pourquoi,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

demanda le Brahmane, est-ce que vous ne dansez pas ? — J'ai honte, répondit-elle, parce que vous me regardez. Je vous prie de vous couvrir le visage, sans cela je ne pourrai pas danser. »

Le Brahmane fit ce qu'elle désirait : il tira le pan de son manteau, et s'en couvrit le visage; puis aussitôt, recommença à imiter la flûte et le tambour. Elle se mit donc à danser en étendant les bras et en se balançant sur ses pieds. Tout à coup, faisant semblant de tomber, elle appliqua un coup de poing sur la tête de son mari. « Malheur ! s'écria-t-elle, voici que je suis tombée. — Eh bien ! dit-il, relevez-vous et recommencez à danser. » Un moment après, la voici qui tourne sur elle-même et tombe de nouveau. Le jeune homme alors sort de sa cachette, éteint la lampe, et vient donner au Brahmane deux ou trois coups de poing qui lui couvrent le visage de meurtrissures. « Ah ! dit le mari en s'interrompant de siffler, vous n'êtes qu'une fillette toute menue et toute délicate, avec de toutes petites mains, et vous m'avez donné des coups de poing qui m'ont fait horriblement mal. » Elle se releva et, faisant semblant d'aller rallumer la lampe, ouvrit la porte et donna passage à son amant. Celui-ci sortit vite et alla rendre compte au roi de tout ce qui s'était passé.

A partir de ce moment, le Brahmane ne pouvait jouer ou parier qu'il ne fût assuré de perdre, et il ne tarda pas à se ruiner complètement.

Les matrones, les dames du harem et les servantes du palais applaudirent à ce récit en disant : « Vous nous avez charmées par votre conte », et Nang Tantrai leur répondit : « Demain, lorsque je reviendrai auprès de Sa Majesté, je vous dirai une autre histoire bien plus agréable que celle-ci. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les dieux cachés dans l'ombre du parasol royal se joignirent eux-mêmes à ces éloges en disant : « Cette fille a infiniment d'esprit; elle est tout à fait digne d'être élevée au rang suprême. »

Le lendemain matin, le roi dit au chef de la justice de ne plus lui présenter désormais d'autre femme que Nang Tantrai. Donc, à l'heure ordinaire, le ministre prit sa fille vêtue d'habits magnifiques, parée de bijoux et du collier aux neuf pierres précieuses, et la conduisit au palais pour y prendre sa place accoutumée. Elle vint aussitôt s'asseoir avec les dames du harem et les servantes du palais. Lorsque toutes ces femmes, réunies en foule pour offrir leurs hommages au roi, eurent aperçu Nang Tantrai, elles se réjouirent, et l'accueillirent par ces paroles flatteuses : « De grâce, madame, racontez-nous encore une histoire. » Nang Tantrai, après avoir salué, les mains jointes sur le front, commença ainsi.



SEIZIÈME RÉCIT

Il y avait autrefois un roi nommé Vishnou Bhoumiparamapavitra qui régnait à Kôsambhi. Il avait une compagne associée au rang suprême avec le titre de reine, un nombre infini de femmes subalternes et de courtisans, des chars, des éléphants, des chevaux, et pour sa garde dix mille guerriers d'un courage indomptable. La population de la ville se composait de riches commerçants et d'une multitude de bourgeois, auxquels

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'ajoutait la foule des gens du peuple répartis en groupes divers, sous l'autorité de leurs chefs.

Ce roi invitait constamment le grand disciple Mangala à venir prendre ses repas au palais.

Parmi les plus riches habitants, on remarquait notamment un nommé Danda, dont la fortune s'élevait à huit cents millions. Sa femme, appelée Patnidevi, mit au monde un fils. Cet enfant extraordinaire, dès le lendemain de sa naissance, mangea un thanan de riz; le jour suivant, il en mangea deux, trois le troisième jour, et ainsi de suite en augmentant la quantité d'un thanan chaque jour, de telle manière qu'il en mangea quinze au quinzième jour après sa naissance. Danda dit alors à sa femme : « On n'a jamais vu d'enfant manger comme celui-ci. J'en suis confondu, et je me demande si ce ne serait pas quelque démon qui serait venu prendre naissance dans votre sein, pour dévorer notre fortune. Dieu nous en garde! Prenons ce mangeur, et allons le jeter quelque part, sans que personne le sache. »

Ainsi fut fait. Au milieu de la nuit, le père et la mère emportèrent l'enfant dans leurs bras et l'abandonnèrent, couché sur le dos, au bord d'un fossé, près du monastère de ce grand disciple qui dirigeait la conscience du roi.

Cette même nuit le vénérable Mangala eut un songe. Il lui parut qu'un jeune homme lui offrait un lotus d'or et le plaçait sur la paume de sa main. Lorsque le matin fut venu, le saint se leva, se baigna, puis prenant des bâtons parfumés et une lampe, il vint dans le temple, et en fit hommage à la statue du Bouddha. Il entendit au même instant les cris d'un enfant qui pleurait du côté du fossé; il y alla, trouva l'enfant, le fit prendre par un de ses disciples et porter dans sa cellule. Il le confia en-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

suite à une nourrice qu'il acheta, et, éclairé par les lumières surnaturelles qu'il devait à ses mérites, le nomma Soubina Koumâra, ou l'Enfant du rêve. Celui-ci grandit et se développa; il était d'une beauté remarquable et présentait les signes d'une destinée extraordinaire, et le bon religieux l'aimait comme un fils.

Lorsque Soubina eut atteint l'âge de sept ans, le vénérable Mangala le revêtit de l'habit religieux en qualité de novice, lui enseigna toutes les sciences sacrées et se disposa, quand il eut vingt ans, à le faire entrer par l'ordination dans la congrégation bouddhique. Il se présenta devant le roi, donna sa bénédiction et lui dit : « J'ai élevé comme mon fils ce novice que je vous présente, et le voici maintenant sur le point de recevoir l'ordination. — Je prie Votre Grâce, répondit le roi, d'abandonner sa destinée à mes soins. » Il conçut pour ce jeune homme une affection toute paternelle; il lui donna les vêtements et tous les ustensiles du religieux, le présenta lui-même à l'ordination, et enfin l'invita à venir manger tous les jours au palais en compagnie du grand Mangala.

Une nuit, un peu avant l'aurore, et lorsque le jour allait bientôt paraître, le roi eut un songe. Il voyait un Bhikshou, et il lui semblait que ce Bhikshou allongeait la main, saisissait le globe du soleil et celui de la lune, et les avalait tous les deux.

Lorsque la nuit fut arrivée à son terme et que le soleil eut paru, le roi vint demander l'explication de ce songe à Mangala qui lui dit : « Le songe de Votre Majesté présage quelque chose de grand, de prodigieux. Lorsque je me rendrai au palais, à l'heure du repas, je vous en donnerai l'explication. »

Au cours de la matinée, il vint au palais, mangea comme il avait coutume de le faire et, son repas terminé,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dit au roi : « Le songe de Votre Majesté se rapporte au Bhikshou Soubina. » Le roi, frappé de ce nom, se leva aussitôt, et alla consulter ses devins.

Ceux-ci lui répondirent : « Majesté, ce n'est rien. Il s'agit seulement de ce Bhikshou que la destinée appelle à régner un jour. Si nous ne disons pas la vérité, disposez de notre vie. »

Le roi, bouleversé par cette prédiction, s'écria : « Ah ! ah ! Il paraît que ce Bhikshou doit m'arracher un jour le pouvoir royal. » Sur cette idée, il le fit dépouiller du vêtement religieux et jeter en prison.

Longtemps après, le roi, escorté de ses troupes auxquelles se mêlaient un grand nombre de chevaux et d'éléphants et suivi de toutes les filles du palais, alla se promener dans la campagne. Arrivé au fleuve nommé Parvatabahalanadi, il commanda de faire halte, et on lui construisit un pavillon rustique sur le bord de l'eau. Un jour qu'il se baignait près du rivage, avec les femmes de sa cour, on vit un lotus qui descendait au fil de l'eau. Les officiers qui étaient de garde en amont, suivant l'usage, se jetèrent aussitôt à la nage, rattrapèrent le lotus et vinrent le présenter au roi. Celui-ci, tenant ce lotus posé sur sa main ouverte, le regardait avec admiration et, à la vue de cette fleur, il soupirait, son cœur battait avec force : « Car, pensait-il, peut-être est-ce quelque fille de roi qui se trouve en amont du fleuve et qui a jeté ce lotus dans l'eau à dessein de le faire flotter jusqu'ici. »

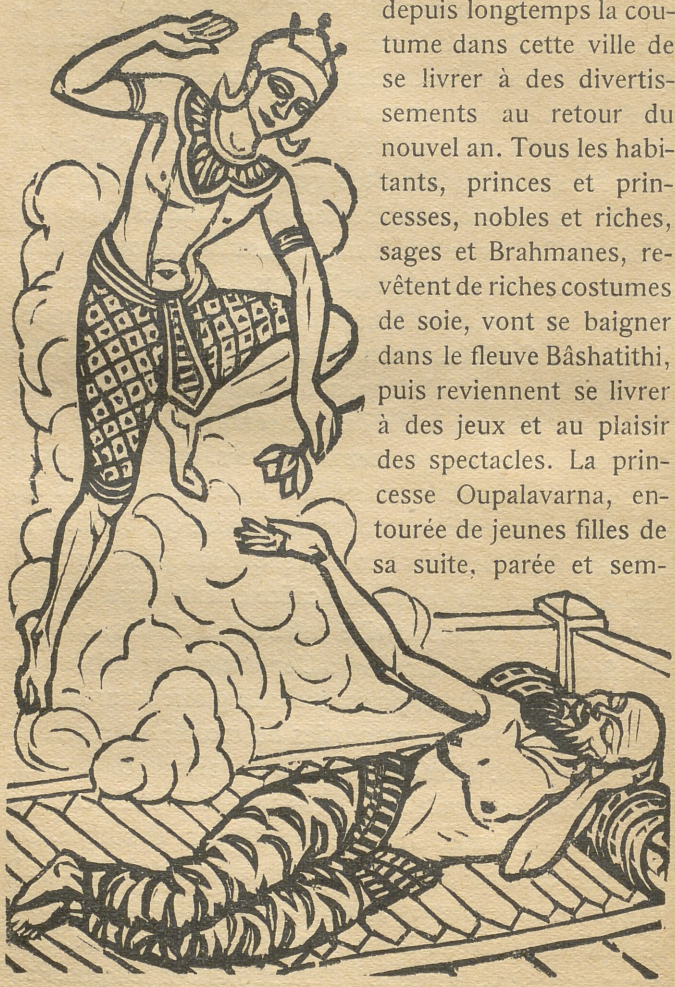
Il ordonna aux gardes de service d'aller prendre des renseignements dans tous les villages situés sur le bord de la rivière. « Et si, leur dit-il, vous rencontrez en quelque endroit une femme qui présente des caractères de distinction, revenez aussitôt m'en donner avis. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les officiers, obéissant à cet ordre, avaient poursuivi leurs recherches pendant un mois entier, lorsqu'ils aperçurent un singe blanc d'une grandeur prodigieuse. Il avait trois mille fois la taille des singes ordinaires et se tenait dans un figuier du Bengale qui croissait sur le bord du fleuve. Les messagers du roi lui adressèrent la parole en ces termes : « Une dame, nous ne savons qui, a jeté dans l'eau une fleur de lotus que nous avons recueillie et que nous avons présentée à Sa Majesté le roi Vishnou. Ce prince aurait un vif désir de retrouver cette dame; c'est dans ce but qu'il nous a confié la mission dont nous nous acquittons. » Le roi des singes leur répondit : « Ce lotus appartient à la princesse Oupalavarna, fille du roi Seladeha, souverain de Singhanagara. Mais cette ville est à une distance énorme, et je ne vois pas comment vous pourrez y parvenir. Quant à la princesse, un peu avant sa naissance, le roi Seladeha eut un songe dans lequel il vit un jeune homme qui offrait à sa fille une fleur de lotus. Lorsqu'elle l'eut prise dans sa main, la fleur entr'ouvrit son calice et exhala un parfum qui se répandit dans la ville entière. Les devins, consultés, firent cette déclaration : L'enfant qui va naître sera une princesse dont la puissance et la gloire n'auront pas d'égales dans les quatre parties du monde. » La prédiction se vérifia. L'enfant reçut à sa naissance le nom d'Oupalavarna (couleur de lotus); sa face brille comme le globe de la lune; sa taille est élégante et souple. On l'admire comme une tige de bananier qui s'élancerait d'un réseau de vignes sauvages. Ses seins arrondis et fermes ressemblent à des boutons de lotus d'or. Son cœur a conservé beaucoup d'affection pour le lotus. Partout où elle va, elle en tient toujours une fleur à la main. Les princes des contrées voisines ne cessent de lui en-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

voyer des présents en la demandant en mariage. Jusqu'à présent, elle n'a agréé aucune de ces demandes. C'est depuis longtemps la coutume dans cette ville de se livrer à des divertissements au retour du nouvel an. Tous les habitants, princes et princesses, nobles et riches, sages et Brahmanes, revêtent de riches costumes de soie, vont se baigner dans le fleuve Bâshatithi, puis reviennent se livrer à des jeux et au plaisir des spectacles. La princesse Oupalavarna, entourée de jeunes filles de sa suite, parée et sem-



blable à une nymphe du ciel, vint se baigner dans le fleuve à cette occasion. Comme elle nageait en se lais-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sant aller au fil de l'eau, la fleur de lotus qu'elle tenait à la main lui échappa, et fut emportée par le courant : c'est cette fleur que vous avez recueillie et présentée au roi. En ce moment même, on peut voir, mouillés çà et là, au nord de la ville, les navires sur lesquels sont venus, de toutes les contrées de l'Inde, les princes prétendants; mais, jusqu'à ce jour, la princesse n'en a accepté aucun. »

Les messagers du roi entendirent ces paroles avec joie, et afin de les rapporter avec une exactitude parfaite, ils les consignèrent par écrit sur un papier qu'ils fermèrent de leur sceau. Puis, sans perdre une minute, ils revinrent rendre compte au roi de ce qu'ils avaient vu et entendu.

Le roi Vishnou donna l'ordre d'armer deux navires. Sur l'un de ces navires, on embarqua de riches présents, consistant en objets de parure et autres choses précieuses propres à l'usage des rois; puis des instruments de musique : des trompettes, des conques marines, des gongs et des tambours. Sur l'autre montèrent, armés de pied en cap, cinq cents hommes de guerre renommés pour leur audace et leur force.

Au jour où les astres présentèrent un aspect favorable, au milieu d'un grand appareil de fête, le roi donna le signal du départ. Il y eut des salves de coups de fusil, on tira le canon; les gongs et les cymbales retentirent trois fois; on vira au cabestan et les voiles se déployèrent.

Au bout d'un mois environ, les deux navires entrèrent dans le port du Lion. En les voyant, les équipages des navires déjà mouillés dans ce port demandèrent aux nouveaux arrivés quelles étaient leur nationalité et leur provenance. Ceux-ci répondirent qu'ils étaient au service du roi Vishnou et que ce prince allait venir de Kôsambhi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour épouser la princesse Oupalavarna. Aussitôt les prétendants étrangers, réunissant leurs forces, se précipitèrent à l'attaque des navires du roi Vishnou. L'un de ces navires périt ; le second, incapable de résister à cette masse d'assaillants, fut contraint de faire une retraite précipitée et de revenir à Kôsambhi. Cependant le roi continuait à brûler d'amour pour la princesse Oupalavarna et était en proie à une tristesse profonde. Il eut l'idée de recourir aux services du jeune Soubina et de l'envoyer demander la princesse, en se promettant de faire mourir son messager dès que sa mission serait exécutée. Il lui donna un anneau, un châle, et une ceinture pour le manteau, et lui fit part de son désir en ces termes : « Soubina, mon fils, allez chercher la princesse Oupalavarna, fille du roi Seladeha qui gouverne le pays de Singha, et amenez-la aussitôt à votre père. » Soubina, faisant le signe de l'obéissance, lui répondit : « Je vais faire tous mes efforts pour amener la princesse et la présenter à Votre Majesté. » Le roi fit préparer des présents, un anneau et des parures pour la jeune princesse, et donna à Soubina pour son usage personnel des vêtements, des châles et des insignes d'honneur. Mais aux quatre courtisans qui devaient l'accompagner, il ordonna secrètement de tuer le jeune homme dès que la princesse aurait mis le pied sur le navire.

En sortant du palais, Soubina alla voir son ancien maître : « J'ai, lui dit-il, l'ordre de me rendre à la ville de Singha de la part du roi, et d'y prendre la princesse Oupalavarna qui doit, aussitôt arrivée ici, être sacrée reine. » Le grand saint Mangala lui donna sa bénédiction et lui dit : « Allez, mon fils, et faites pour le mieux, selon votre jugement. »

Soubina se prosterna le front contre terre pour rece-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

voir la bénédiction du saint, et alla aussitôt s'embarquer. Les officiers qui devaient l'accompagner et les quatre guides prirent, de leur côté, congé du roi et l'on se mit en route.

Par la vertu des mérites de Soubina, le voyage s'accomplit heureusement. Le navire entra dans le port; les équipages étrangers le virent, mais n'eurent aucun soupçon à son égard. Avec ses quatre guides, Soubina débarqua et se dirigea vers la ville en suivant les sinuosités du fleuve. Ils arrivèrent bientôt à l'endroit où ils trouvèrent Souetaravanara, le roi des singes, qui se tenait dans les branches du figuier du Bengale. Celui-ci les aperçut et leur demanda : « Que venez-vous chercher chez nous? » Le jeune homme lui répondit : « Nous allons à la ville de Singha pour y prendre la princesse Oupalavarna et la conduire à Kôsambhi où elle sera sacrée épouse du roi Vishnou et reine. Si vous connaissez le chemin, ayez la complaisance de nous indiquer par où nous devons passer. » Le roi des singes demanda encore : « Quel est votre nom? — Mon nom, dit le jeune homme, est Soubina. — Ce n'est pas une chose facile, reprit le singe blanc, que d'entrer dans la ville de Singha. Elle est solidement gardée par plusieurs lignes de soldats; ses abords sont continuellement surveillés par des sentinelles postées sur les tours et par les rondes du guet. Dans ces conditions, comment espérez-vous y entrer? Restez plutôt avec moi jusqu'aux fêtes de la nouvelle année. La princesse vient alors, escortée de cinq cents dames d'honneur, se baigner dans le fleuve Bâshatithi. Au moment où elle descendra les berges, allez la voir et quand vous l'aurez vue, abordez-la. »

Soubina se lia d'une étroite amitié avec Souetaravanara et resta avec lui. « A l'avenir, lui dit cet ami, lorsque

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vous serez dans l'embarras ou en danger, adressez-vous à moi, et je viendrai immédiatement à votre secours. »

Au retour de la nouvelle année, la princesse Oupalavarna, tenant un lotus à la main, et entourée d'une foule de jeunes filles éblouissantes de beauté, descendit au fleuve pour s'y baigner. Le grand singe blanc avertit Soubina; celui-ci s'avança furtivement, il vit la princesse et la princesse l'aperçut. Immédiatement, ils brûlèrent l'un pour l'autre, et la flamme de l'amour pénétra jusqu'à la moelle de leurs os. Ils avaient toujours été unis par le mariage dans leurs générations antérieures; c'est pourquoi le premier regard alluma l'amour dans leurs cœurs.

Oupalavarna fit tourner sept fois la fleur de lotus autour de son corps; elle la serra sur sa poitrine et enfin la plaça sur la tête d'une vieille femme qui l'accompagnait; ensuite, elle alla se plonger dans le fleuve. Souetaravanara demanda à Soubina : « Comprenez-vous ce que la princesse a voulu vous faire entendre? — Je l'ai compris, répondit le jeune homme, les sept tours qu'elle a fait faire à la fleur signifient que le palais où elle habite a sept enceintes; elle a voulu dire en serrant cette fleur sur sa poitrine qu'elle a confiance en moi; enfin, elle l'a placée sur la tête de la vieille femme qui l'accompagne pour me faire entendre que c'est cette femme qui doit me conduire auprès d'elle. »

Lorsque la nuit fut venue, Oupalavarna envoya en effet cette femme (c'était elle qui prenait soin de son jardin) se poster sur le sentier par où Soubina devait arriver. De son côté, Soubina, voyant la nuit close, quitta la retraite du roi des singes et se dirigea vers la ville. Il rencontra bientôt la jardinière qui le fit entrer dans les parterres attenant au palais. « Connaissez-vous, lui de-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

manda-t-il, la princesse Oupalavarna? — Je suis, répondit-elle, la servante de confiance de madame la princesse. C'est moi qui, chaque jour, cueille pour elle des fleurs que je vais lui offrir. — Est-elle mariée? » lui demanda-t-il encore. Elle lui dit que la princesse n'était pas mariée.

Soubina donna à cette femme un diadème en or et lui dit : « Grand'mère, veuillez aller de ma part porter ce message à votre maîtresse : Celui qui s'appelle Soubina Koumâra vient d'entrer dans vos parterres, amené par le désir de vous épouser. » La jardinière s'acquitta fidèlement de cette commission.

A partir de ce jour, la princesse faisait porter chaque jour à Soubina des friandises qu'elle avait préparées de sa main, en lui faisant dire de venir l'attendre dans les parterres du palais. Elle y descendait elle-même et les deux amants se retrouvaient avec les transports de l'amour le plus ardent. Un jour, au cours de leurs confidences, Soubina dit à la jeune femme : « Je suis venu ici avec un navire dans le dessein de vous emmener à Kôsambhi. » Elle répondit : « Si je me suis immédiatement abandonnée à ma passion pour vous, c'est que dans une existence antérieure nous avons déjà vécu ensemble comme mari et femme; même au sein de la misère, je ne vous abandonnerai jamais. Ceci est le fruit des mérites que nous avons acquis l'un et l'autre. » Alors, ils se dirigèrent ensemble vers le navire de Soubina. Dès que la princesse eut mis le pied sur ce navire, il se produisit un incident qui fut le principe de toutes les péripéties qui formeront la suite de ce récit. L'anneau qu'elle portait glissa de son doigt et tomba à l'eau. Aussitôt Soubina plongea pour rattraper cet anneau.

Les quatre gardes se dirent alors les uns aux autres : « Que veut notre maître? C'est la princesse, et per-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sonne d'autre. La voici sur le navire, nous n'avons plus qu'à repartir. » Ils conduisirent la jeune fille dans la chambre qu'on avait préparée pour elle à l'arrière du navire, firent couper le câble de l'ancre, déployer les voiles, et l'on partit en fendant la mer dans la direction de Kôsambhi. Sitôt arrivés, ils avisèrent le roi du succès de leur mission. Le roi, joyeux, fit les préparatifs pour la réception solennelle de sa nouvelle épouse. On la fit monter dans la litière dorée. Un long cortège de servantes et de femmes âgées l'accompagna jusque dans l'intérieur du palais.

La nuit venue, le roi entra dans la chambre de la jeune fille. Mais alors une chaleur mystérieuse, une flamme dévorante s'empara de tout son corps; il ne put approcher d'elle et fut obligé de se retirer. Le même prodige se renouvela plusieurs fois, et le roi, contraint de renoncer aux désirs de son cœur, se disait secrètement: « Est-ce que par hasard la communauté des mérites aurait lié le sort de cette dame à celui du jeune Soubina? Ne serait-ce pas l'explication de ce prodige?» Cependant, l'amour qui le tenait ne s'éteignit pas encore.

Quant à Soubina lui-même, lorsqu'il fut revenu sur l'eau et qu'il eut vu que le navire avait disparu, il comprit qu'il était victime d'une trahison. Il retourna alors au figuier du Bengale, où le roi des singes avait établi sa résidence, et fit connaître à son ami tout ce qui venait de se passer. Le roi des singes commença par lui apporter différentes sortes de fruits bons à manger, puis envoya ses serviteurs chercher une barque creusée dans un tronc d'arbre. Il remplit cette barque d'autant de fruits qu'elle pouvait en porter, puis il enseigna à Soubina le chemin qu'il devait suivre pour retourner à Kôsambhi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Ce chemin, lui dit-il, présente de grandes difficultés. Traversez la mer avec cette barque ; en suivant la direction que ma main vous indique, vous arriverez à l'île d'Oudombara. Il y a dans cette île un figuier du Bengale, grand, immense et qui porte des fruits en abondance ; au point que toute la terre alentour est couverte des fruits que cet arbre laisse tomber quand ils sont mûrs. Un sanglier qui marche sur l'eau, grâce à la vertu d'un rubis qu'il tient dans sa gueule, traverse la mer chaque jour et vient dans cette île pour s'y repaître des fruits du figuier du Bengale. Si vous pouvez vous emparer de ce rubis, vous marcherez sur l'eau et vous arriverez sans difficulté à Kôsambhi. Mais cette pierre précieuse a une autre vertu aussi merveilleuse ; à celui qui la porte, elle fait obtenir immédiatement toutes les choses qu'il désire.

« En poursuivant votre voyage, vous arriverez à la ville de Kâla, qui appartient au roi Dandabâla, chef des Asouras. Ce roi a un bâton qui est doué d'une vertu merveilleuse ; quand on en tourne le bout dans la direction d'un être vivant, quel qu'il soit, cet être tombe mort sur-le-champ. Mais si vous tournez l'autre bout vers cet être ainsi privé de la vie, il ressuscite avec la même rapidité. Si vous entrez en possession de ce bâton, vous voyez quels services il peut vous rendre et quelle puissance il vous donnera.

« Lorsque vous aurez passé le pays de Kâla, vous arriverez à la ville de Champiya. Le roi de ce pays possède un coutelas qui a, lui aussi, des vertus merveilleuses. On l'envoie tuer un être vivant quelconque ; immédiatement, il s'acquitte de la commission. Si vous arrivez à vous emparer de ce coutelas, vous serez aisément vainqueur de tous vos ennemis : aucun ne pourra vous tenir tête.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« En allant toujours de l'avant, vous atteindrez la ville de Koumbha. Le roi de Koumbha, lui, possède une marmite en or, de laquelle vous pourriez tirer du riz de quoi nourrir tous les habitants de la terre, sans l'épuiser jamais. Plus loin, c'est la ville de Bherinda, dont le roi possède le tambour le plus puissant qui existe. Celui qui désire une armée avec des hommes de pied, des éléphants et des chevaux en si grand nombre que ce soit, n'a qu'à prendre la baguette de ce tambour et en frapper l'un des côtés; celui qui veut un palais et tout l'attirail de la royauté en frappera le côté opposé ; l'un et l'autre se trouveront immédiatement en possession de l'objet de leurs désirs. Après cela, vous arriverez à Kôsambhi.

« Lors donc que vous entrerez dans l'une des villes que je viens de nommer, trouvez le moyen de vous emparer de ces divers objets, mais surtout du tambour enchanté, et vous aurez une telle puissance qu'il vous sera aisé de conquérir n'importe quel royaume, sans que personne puisse vous résister. »

Après avoir reçu ces instructions, Soubina prit congé du roi des singes. Il s'embarqua et, franchissant la mer, arriva bientôt à l'île d'Oudombara. Par la vertu de ses mérites, la mer fut parfaitement calme; les vents qui inspirent la terreur n'osèrent souffler, ni faire seulement frémir la surface de l'eau. Dès qu'il fut arrivé, il débarqua, et sans perdre de temps, chercha les traces du sanglier. Voyant que cet animal n'était pas encore dans l'île, il grimpa, pour l'attendre, dans le figuier du Bengale et s'installa dans une fourche de l'arbre.

A la nuit tombante, il aperçut enfin le sanglier qui venait en glissant dans l'air, avec le joyau de Kouvera dans la gueule. L'animal déposa soigneusement la pierre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

précieuse au pied du figuier, puis s'occupa de chercher sa pâture sous les branches de l'arbre. Cependant, Soubina cueillait des fruits qu'il choisissait bien mûrs et bien rouges, et les jetait de-ci, de-là, le plus loin qu'il pouvait, et chaque fois le sanglier courait après ces



fruits. Avisant le moment où il s'était suffisamment éloigné, Soubina se laissa glisser à terre, ramassa le rubis enchanté, et s'esquiva aussitôt en rasant la surface de l'eau. Le sanglier se lança à sa poursuite, mais il fut obligé de s'arrêter au bord de la mer. Le jeune homme, continuant sa course, arriva à la ville de Kâla.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Là, il prit terre et s'arrêta droit devant le palais du roi. En l'apercevant, les Asouras en foule lui crièrent : « Qui êtes-vous? Êtes-vous un dieu? Êtes-vous un homme doué d'un pouvoir surnaturel? Êtes-vous un génie de l'espèce de Souparna Garouda? Comment vous appelez-vous, vous qui courez sur l'eau? Enfin, que venez-vous chercher ici? — Je suis un homme », leur répondit Soubina. Le portier courut aussitôt prévenir le roi des Asouras, Dandabâla : « Voici, lui dit-il, devant la porte de votre palais, un homme doué d'un pouvoir prodigieux, qui marche sur la mer. » Le roi saisit son bâton enchanté et descendit en courant. « Qui êtes-vous? demanda-t-il à Soubina; êtes-vous un homme ou un dieu? Comment vous appelez-vous? vous qui marchez sur la mer, et d'où vous vient cette faculté merveilleuse?» Soubina lui répondit : « Je suis un homme, et mon pouvoir me vient d'une pierre précieuse. — Et moi, repartit le roi, j'ai ce bâton qui est doué aussi d'une vertu merveilleuse; avec lui, on fait mourir un ennemi à volonté. Si l'on en tourne le bout dans la direction d'un ennemi, celui-ci tombe mort sur-le-champ; mais si l'on tourne l'autre bout vers lui, l'homme qui était mort revient à la vie. Donnez-moi votre pierre précieuse en échange de mon bâton. — Je voudrais d'abord, dit Soubina, voir un effet du pouvoir de ce bâton. » Le roi tourna le bout de son arme dans la direction d'un arbre qui se dressait à quelque distance. En un instant, cet arbre se flétrit, se dessécha, se brisa et tomba en mille pièces. Alors, retournant son bâton, il en dirigea l'autre bout vers les débris de l'arbre, qui se releva et redevint vert et touffu comme auparavant. « Vous avez, lui dit Soubina, tout votre peuple autour de vous, tandis que j'arrive ici tout seul; si vous êtes de bonne foi, condui-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sez-moi au delà des limites de votre territoire; c'est là seulement que je consentirai à faire l'échange de mon joyau. » Le roi y consentit; ils allèrent ensemble jusqu'à la frontière. Là, le roi donna son bâton, et Soubina sa pierre précieuse. Ils s'arrêtèrent à causer pendant quelques instants, en s'adressant mutuellement des paroles flatteuses, puis chacun de son côté demanda à prendre congé. Soubina dit alors au roi : « Maintenant, rendez-moi ma pierre. — Comment! répliqua le roi, n'avons-nous pas fait un échange? Pourquoi vous rendrais-je ce que vous m'avez donné? — Je n'ai pas fait cet échange sérieusement, dit Soubina. Si vous ne me rendez pas ma pierre immédiatement, je tourne vers vous le bout de ce bâton, et vous êtes mort. » Le roi rendit la pierre enchantée, de sorte que Soubina se trouva en possession de la pierre et du bâton.

Il atteignit plus tard la ville de Champiya, et s'arrêta debout sur la surface de l'eau. Lorsque les gens de la ville l'eurent aperçu, ils coururent en tumulte porter au roi la nouvelle de ce prodige. Le roi, tenant à la main son coutelas enchanté, arriva aussitôt; il vit Soubina et lui dit : « Êtes-vous un homme ou un dieu, vous qui avez le pouvoir de vous tenir debout sur la surface de l'eau? — Je suis un homme, répondit Soubina, et ce pouvoir me vient d'une pierre précieuse. » Le roi de Champiya reprit : « Et moi, j'ai ce coutelas qui possède, lui aussi, une vertu merveilleuse. C'est comme s'il était doué d'intelligence. Je l'envoie tuer un être vivant quelconque : il fait ce que je lui ai dit et revient aussitôt entre mes mains. Voyons, faisons un marché, prenez ce coutelas en échange de votre joyau. — Mais, répondit Soubina, je n'ai pas encore vu ce que votre coutelas est capable de faire; montrez-m'en d'abord un exemple. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le roi lança son coutelas en lui disant d'aller couper un arbre sur le bord du ruisseau. L'arbre tomba d'un seul coup et aussitôt après le coutelas revint, comme s'il eût volé, se placer entre les mains de son maître. Soubina, ayant vu par expérience la vertu du coutelas enchanté, dit au roi : « Vous êtes ici au milieu de tous vos serviteurs et de vos amis; moi, j'arrive, je suis seul; je n'ai personne pour me défendre. Si vous voulez que j'échange avec vous la pierre qui me rend capable de marcher sur l'eau, il faut vous engager à me reconduire jusqu'à la limite de vos états; à cette condition, on pourra s'arranger. » Le roi y consentit, il remit son coutelas à Soubina, et Soubina lui donna son joyau. Alors, ils se mirent en route. Lorsqu'ils furent à la frontière, Soubina dit au roi : « Maintenant, vous allez me rendre ma pierre. — Comment! s'écria le roi de Champiya, vous me l'avez donnée en échange de mon coutelas : je la garde. — Malheur! répondit Soubina, c'est vous qui avez voulu faire cet échange; pour moi, je n'y ai pas consenti. Si vous ne me rendez ma pierre sur-le-champ, j'envoie ce coutelas vous couper la tête. — Je m'avoue vaincu, dit le roi, vous avez été plus fin que moi », et il rendit au jeune homme la pierre enchantée. De cette manière, Soubina eut en même temps la pierre, le bâton et le coutelas, et il reprit sa course sur la mer.

Le voici qui arrive à la ville de Koumbha. Lorsque les gens l'aperçurent, ils coururent annoncer cette merveille au roi. Le roi, tenant sa marmite en or, vint au bord de la mer, aperçut Soubina et lui dit : « D'où vous vient le don que vous avez de vous tenir ainsi sur les eaux? et quel est votre nom? — Je ne suis qu'un homme, répondit le voyageur, et mon nom est Soubina. Le pouvoir dont vous parlez me vient d'une pierre précieuse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que je possède. — Cette marmite en or, reprit le roi, a aussi une vertu merveilleuse : qu'on y mette seulement un thanan de riz, quand ce riz sera cuit, il s'y trouvera de quoi nourrir toute la population de l'Inde. On peut y puiser sans cesse, on ne la trouvera jamais vide. Voulez-vous prendre cette marmite en échange de votre pierre? — Si vous le désirez, répondit Soubina, cela pourrait se faire. Mais je suis seul et sans soutien, tandis que vous avez des milliers d'hommes à votre service. Si vous tenez à cet échange, il faut me promettre que vous me reconduirez jusqu'en dehors de la frontière de vos états. A cette condition seulement, je vous donnerai mon précieux joyau. » Le roi y consentit; il donna la marmite enchantée, et l'étranger lui donna en échange la pierre merveilleuse. Alors, ils se mirent en route pour la frontière. Quand ils y furent arrivés, le jeune homme dit au roi : « Vous allez rentrer dans votre capitale; rendez-moi d'abord ma pierre enchantée, j'en ai besoin pour achever mon voyage. » Le roi s'écria : « Jeune homme, que voulez-vous dire? Je vous ai donné ma marmite en or en échange de cette pierre. Comment me demandez-vous de vous la rendre? » Soubina saisit son coutelas et le fit tournoyer autour de lui, puis il cria d'une voix menaçante : « Si vous ne me rendez pas ma pierre, j'envoie ce coutelas vous couper la tête sur-le-champ », et il lança ce coutelas dans la direction d'un arbre qu'il abattit d'un seul coup. Le roi, voyant ce trait de la puissance de Soubina, commença à trembler et se dépêcha de lui rendre le rubis enchanté. Le coutelas, au même instant, revint de lui-même se placer dans la main de Soubina. Ainsi, cette fois encore, l'Enfant du rêve resta possesseur de ces deux trésors incomparables, la marmite en or et la pierre enchantée ; ainsi,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fut-il vainqueur du roi de Koumbha, qui reprit le chemin de son palais, humilié et tremblant.

Le jeune Soubina, au corps solide et souple comme celui du lion royal, continua sa course et arriva à la ville de Bherinda. Debout et dressé sur le dos de la mer, il s'arrêta en face de la demeure royale. Les habitants témoins de ce prodige poussèrent des cris d'étonnement, et il s'éleva une rumeur qui parvint aux oreilles du roi. Celui-ci vint voir comme tout le monde et, apercevant Soubina, lui cria : « Êtes-vous un Nâga ou quelque oiseau de la famille de Garoudha? Êtes-vous un homme ou l'un des dieux Gandharvas? » Soubina lui répondit : « Je suis un homme, et je dois la faculté qui vous étonne à la possession d'une pierre précieuse; c'est cette pierre qui me rend capable de marcher sur les eaux. » Le roi de Bherinda commença alors à vanter son tambour enchanté : « Il accomplit, dit-il, les choses les plus extraordinaires; c'est un objet d'un prix incomparable, d'une valeur infinie. Si vous avez envie d'une ville, d'une forteresse, d'un palais plein de richesses et décoré des insignes de la royauté, si vous voulez de l'argent et de l'or, vous n'avez qu'à frapper ce tambour du côté que voici, et toutes ces choses se produiront telles que vous les avez désirées. Si vous frappez le tambour de l'autre côté, vous aurez des hommes de troupe, des éléphants, des chevaux de guerre et des armes de toute espèce. En vérité, ce tambour a les propriétés les plus merveilleuses. Je vous le donnerai en échange de votre pierre. » Soubina lui répondit : « J'ai autre chose, j'ai aussi cette marmite en or avec laquelle vous pouvez nourrir tous les habitants du monde entier et qui ne s'épuise jamais. Battez votre tambour, assemblez ici votre peuple tout entier, je donnerai à manger à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

toute cette multitude, fût-elle en nombre infini. » Soubina fit en effet cuire du riz dans la marmite inépuisable; il donna à manger à tout le peuple, et elle restait toujours pleine. Le roi lui dit alors : « Je vous donnerai mon tambour en échange de cette marmite. — Ce marché pourrait se faire, répondit Soubina; cependant, je suis seul ici, j'arrive en voyageur. Si Votre Majesté s'engage à me reconduire sain et sauf jusqu'à la frontière de Kôsambhi, je ferai cet échange avec vous. »

Le roi y consentit, prit cet engagement, donna son tambour et reçut la marmite en échange. Il se mit donc en route avec Soubina dans la direction de la frontière. Quand ils y furent arrivés, il dit à son compagnon : « Voici la frontière de Kôsambhi; je vous souhaite de continuer heureusement votre voyage. Pour moi, je retourne à ma capitale. — Je vous prierai, répondit Soubina, de commencer par me rendre ma marmite. J'en aurai besoin pour faire ma cuisine pendant le voyage. — Quoi, repartit le roi, vous me l'avez donnée en échange de mon tambour : je ne vous la rendrai pas. » Soubina saisit son coutelas enchanté, le fit tournoyer au milieu des éclairs, puis le lâcha brusquement, et le coutelas alla couper net un arbre aux côtés du roi. Soubina cria alors d'une voix terrible : « Si vous ne me rendez pas ma marmite immédiatement, ce coutelas va vous mettre à mort en un clin d'œil. » Le coutelas vira de direction comme pour atteindre le cou du roi. Le prince se hâta de rendre la marmite, et le coutelas fila d'un autre côté. « Ce jeune homme, pensa le roi, est aussi puissant que le dieu Indra. Quel autre mortel pourrait accomplir de semblables prodiges? »

Ainsi, Soubina avait en même temps la pierre précieuse, le bâton, le coutelas, la marmite d'or et le tam-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

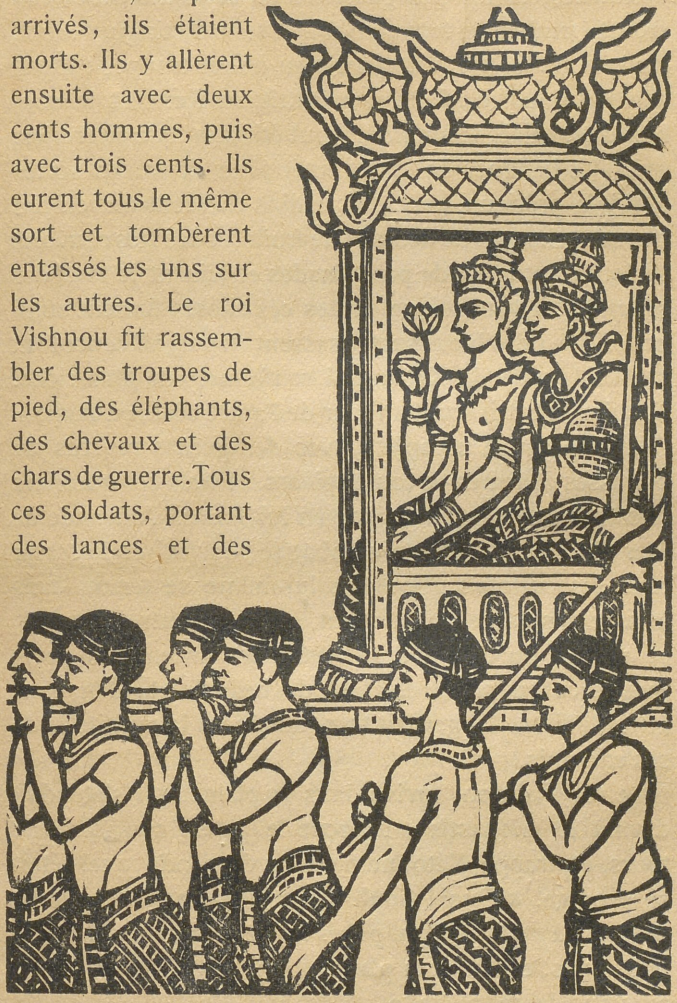
bour, et disposait d'un pouvoir incomparable et tel que nul homme au monde n'eût pu lui disputer le premier rang. Le cœur enflammé de courage et résolu contre tous les dangers de la guerre, il s'avançait, prêt à combattre les armées de l'univers entier et à ranger leurs soldats sous son obéissance; mais personne sur la route n'osa se placer devant lui et lui résister. Il arriva enfin à la ville de Kôsambhi. Il s'arrêta au monastère du grand ermite, et vint saluer le saint en s'informant de sa santé et des autres circonstances de sa vie. Le saint lui répondit sur le ton de l'amitié et lui demanda des nouvelles de son voyage en disant : « Que vous est-il arrivé de fâcheux? Que vous est-il arrivé d'heureux? » Soubina, pour le satisfaire, lui raconta de tout point ses aventures. Il demeura ensuite auprès de son vénérable maître.

Un certain jour, Soubina était assis dans un pavillon en avant du monastère. Le chef de quartier l'aperçut en faisant sa tournée et en fut stupéfait. Il courut aussitôt annoncer au roi le retour de Soubina ; le roi l'envoya dire à celui-ci de venir le trouver. Soubina refusa : « Je n'irai pas, dit-il; une fois déjà le roi a voulu me faire périr. Maintenant il veut que j'aille le voir. Je n'y vais pas ; il n'a plus à me compter au nombre de ses serviteurs. » A la nouvelle de ce refus d'obéissance, le roi se mit en fureur et commanda à ses licteurs d'aller se saisir de la personne du rebelle.

Lorsque Soubina vit les licteurs qui accouraient pour se jeter sur lui, il prit le bâton enchanté et en tourna le bout dans la direction de ses agresseurs ; ils tombèrent morts pour la plupart; quelques-uns purent s'échapper et coururent dire à leur maître ce qui s'était passé. Le roi ordonna à ses ministres d'emmener des soldats et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de mettre Soubina à mort. Ils y allèrent avec cent hommes ; à peine arrivés, ils étaient morts. Ils y allèrent ensuite avec deux cents hommes, puis avec trois cents. Ils eurent tous le même sort et tombèrent entassés les uns sur les autres. Le roi Vishnou fit rassembler des troupes de pied, des éléphants, des chevaux et des chars de guerre. Tous ces soldats, portant des lances et des



arcs, marchaient en ordre, avec un visage intrépide, pour s'emparer de Soubina.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le son des tambours et des gongs, joint au cliquetis des armes, et les cris guerriers de cette multitude faisaient trembler la terre. Soubina, sans distinguer le roi, devina qu'il se trouvait au milieu de ses troupes ; il prit son tambour magique et le battit, en formant le souhait d'un palais magnifique, tout étincelant de pierreries, orné des insignes de la royauté, plein de toutes sortes d'objets précieux, avec des jardins merveilleux remplis d'arbres chargés de fleurs et de fruits, et des lacs couverts de lotus entourés de promenades et faisant le tour des remparts. Il voulait que toutes ces choses fussent aussi belles que possible et surpassassent en magnificence tout ce que la ville de Kôsambhi renfermait de plus riche. Ensuite, il battit son tambour de l'autre côté, en demandant une armée complète, avec des gardes revêtus de cuirasses et armés de toutes pièces, et tous ces guerriers le saluaient et l'acclamaient en lui faisant l'offrande de leur vie, et en jurant de combattre pour lui et d'écraser tous ses ennemis. Soubina lui-même se tenait dans la salle des audiences, debout, appuyé contre le trône, semblable au dieu Indra, revêtu des ornements de la puissance suprême, éclatant de beauté, et, dans une attitude fière, il regardait tranquillement la multitude de ses ennemis.

Le roi Vishnou, arrivé dans la plaine qui s'étendait devant le monastère, aperçut le palais surmonté de tours, et, frappé d'étonnement, se demanda quel était ce prodige. « Quoi ! Soubina est réellement de retour, et le voilà maître d'un palais ! Chefs et soldats, précipitez-vous, entourez la place, donnez l'assaut, et emparez-vous de ce traître. »

Aussitôt chefs et soldats, dociles à ces ordres, s'élancent, investissent le palais et serrent les murailles, prêts

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à s'ouvrir une brèche. Ils s'animent en poussant des cris de menace dont l'air retentit. Cependant, Soubina contemple cet assaut tumultueux et n'en est pas ému. Son corps revêtu des ornements de la royauté, où l'or se mêle aux pierreries, étincelle de mille feux ; sa main droite serre la poignée du glaive magique ; de la gauche il tient le bâton enchanté ; son trône, porté par un éléphant, n'est qu'une masse de pierres précieuses ; son escorte est formée de soldats intrépides montés sur d'agiles coursiers. Il s'avance et s'arrête devant son palais. De droite et de gauche, les soldats du roi Vishnou se précipitent comme une avalanche. Soubina brandit son bâton et le dirige vers l'ennemi. En un clin d'œil, chefs et soldats, tous tombent inanimés : il ne reste que le roi assis sur son éléphant. Ce prince adresse alors à Soubina des paroles mielleuses : « Mon fils Soubina, lui dit-il, votre père s'incline devant votre puissance. Il s'offre à vous remettre la souveraineté de la capitale, et la possession de tout ce qui est renfermé dans les limites de son empire : votre père vous abandonne tout. » Soubina invita le roi à entrer dans son palais et lui demanda des nouvelles de la princesse Oupalavarna. Le roi répondit qu'il avait soin d'elle et lui avait donné un appartement dans l'intérieur du palais. « Que mon fils, ajouta-t-il, fasse donc préparer la litière dorée pour aller la prendre et l'amener ici, dans cette royale demeure. Votre père vous donnera aussitôt la consécration qui permet d'exercer les prérogatives de la souveraineté absolue. — Mon noble père, répondit Soubina, va voir jusqu'où va ma puissance. » Il fait en même temps un signe de son bâton, et voici que tous les soldats de l'armée ressuscitent et reprennent leurs sens. Ensuite, ils se rassemblent et viennent présenter leurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hommages au jeune roi. Leurs cris d'allégresse, leurs bénédictions et leurs applaudissements s'élèvent comme un tonnerre et font trembler le sol.

D'un autre côté, les ministres, les financiers, les nobles, les mandarins de tout grade, la foule du peuple, les Brahmanes, les astrologues, les devins et les savants se prosternèrent et apportèrent l'hommage du pays entier, en s'écriant : « Nous offrons nos personnes à celui dont la puissance ne connaît pas de bornes, et nous nous engageons à le servir jusqu'au terme de notre vie », et toutes ces voix formèrent un concert retentissant.

Le roi Vishnou commanda alors à tous les ministres, à tous les chefs de service, à tous les fonctionnaires de l'intérieur et de l'extérieur, de faire la cérémonie du sacre de Soubina et de la princesse Oupalavarna, et de les établir sur le trône comme maîtres absolus du glorieux royaume de Kôsambhi. Ils donnèrent à leur nouveau seigneur le titre de Santeja Maha Soubina, roi des rois, et sa renommée se répandit dans l'univers entier.

Lorsque Nang Tantrai eut achevé ce nouveau récit, toutes les dames de la cour témoignèrent par leurs applaudissements du plaisir qu'il leur avait causé, et le concert de leurs voix remplit toute l'étendue du palais.

Nang Tantrai reprit ensuite le cours de ses récits, et raconta l'histoire suivante.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DIX-SEPTIÈME RÉCIT

IL y avait jadis un navigateur, capitaine de navire ; il s'appelait Souriyavanija. Sa femme était nommée Outamabhara ou la Féconde productrice. Un jour qu'ils causaient ensemble, le mari disait : « Tous ces biens que nous possédons, tous ces esclaves des deux sexes, je les ai acquis en faisant le commerce sur mon navire. Tout cela est le fruit de mon industrie. Si je n'étais pas allé naviguer et trafiquer, serions-nous riches comme nous le sommes ?» Sa femme lui répondit : « Si, de mon côté, je n'avais pas ramassé et gardé, si je n'avais pas veillé sur la dépense, nous ne serions jamais arrivés à ce résultat. Il est vrai que vous vous êtes donné de la peine pour acquérir ; mais, revenu à la maison, vous jetiez là tout ce que vous aviez gagné et vous me laissiez le soin d'en tirer profit ; enfin, c'est à ma sollicitude que notre fortune est due. Supposez une femme laborieuse et économe, seulement avec une aiguille et une pelote de soie, si elle sait travailler et ramasser, elle pourra devenir tout aussi riche. » A ces mots, Souriyavanija se mit en colère : « Non, dit-il, c'est mon travail et mon industrie qui ont tout fait. Vous venez me dire qu'il suffit qu'une femme ait une aiguille et une pelote de soie et qu'elle sache s'en servir pour se faire une fortune. Eh bien ! à partir de ce jour, vous cesserez d'administrer nos biens et d'avoir l'argent entre vos mains. Nous allons nous embarquer ensemble. Vous vous procurerez une aiguille et de la soie, et nous verrons qui de nous deux travaillera avec le plus de fruit. »

Ainsi dit, ainsi fait. Souriyavanija acheta une cargaison, fit porter ses marchandises à bord et les arrima

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

suivant les règles. Il logea sa femme à l'arrière du navire, prit la mer et vint jeter l'ancre à proximité d'une île. Après avoir débarqué sa femme sur le rivage, il lui dit : « Ma chère amie, voici un paquet qui renferme une aiguille et de la soie, prenez-le : servez-vous-en pour faire dans cette île de l'argent et de l'or. Je viendrai vous prendre à mon retour. » Il la quitta aussitôt, regagna son navire et partit.

Lorsque la bonne Outamabhara vit son mari qui s'éloignait, un flot de larmes jaillit de ses yeux. Cependant, elle affermit dans son cœur l'inébranlable résolution de garder la fidélité conjugale au milieu de toutes les épreuves. Puis, lorsque le navire, dans sa course oblique, se fut éloigné du rivage, elle leva les bras en faisant le geste du salut, rappela à sa mémoire les droits que son mari avait sur son cœur, et enfin détourna le visage en essuyant ses pleurs de sa main gauche, tandis que de sa main droite elle laissait pendre la pelote de soie.

Pendant plusieurs jours elle erra au hasard dans la solitude, n'ayant pour toute nourriture que des fruits sauvages. Elle arriva enfin à une chaumière habitée par deux vieillards, le mari et la femme, auxquels le roi de Bénarès, Brahmadata, avait confié la garde de ses jardins. Elle éprouva une grande joie en voyant ces bonnes gens, elle courut se jeter à leurs pieds en les saluant et leur demanda asile. Eux qui n'avaient pas de famille, ni enfants, ni petits-enfants, furent saisis de pitié à l'aspect d'une jeune femme qui paraissait si malheureuse, et lui dirent : « Aimable étrangère, restez auprès de nous et soyez notre fille. Nous aurons soin de vous, comme si vous étiez notre œil et notre cœur. » Elle resta donc avec eux ; elle s'occupait de tous les soins du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ménage, allait tirer de l'eau, faisait la cuisine, et prodiguait ses attentions aux deux vieillards qui jouissaient avec complaisance de ce bien-être nouveau, et se prirent à aimer la jeune femme d'une affection égale à celle qu'ils auraient eue pour un enfant né de leur sang. Elle excellait à préparer des mets d'un goût exquis qui charmaient la vieillesse de ses parents adoptifs ; mais elle avait encore du temps pour les travaux de l'aiguille et entreprenait des ouvrages de broderie qui lui rapportaient bien plus qu'il ne lui fallait pour vivre. Bientôt elle imagina de se faire un cadre sur lequel elle tendait les étoffes qu'elle voulait broder. Elle en arriva enfin à faire un commerce régulier des ouvrages de ses mains. Elle y peignait tantôt des lotus qui semblaient s'élancer de la surface de l'eau ; tantôt l'aigle Garoudha aux prises avec des nâgas brillant de mille couleurs. Elle représentait aussi la lune fuyant le dragon Rahu et venant chercher un refuge sous les bords d'un nuage, ou des oiseaux de paradis disposés en forme de guirlande qui buvaient l'air en planant, ou encore des figures de Brahma aux quatre visages, soutenant de ses deux mains des couronnes de fleurs.

Avec le produit de la vente de ces tableaux, la brodeuse achetait des hommes et des femmes ; elle accroissait incessamment sa fortune et le nombre de ses esclaves s'était multiplié. Les deux vieillards qui l'avaient recueillie ne portaient plus que des vêtements avec des lisières de fils d'or. Souvent des hommes de leur connaissance, parmi les plus distingués du voisinage, venaient leur dire : « Quelle est donc cette personne qui est venue demeurer avec vous ? Elle est belle, elle brode dans la perfection. On croirait à la réalité des objets qu'elle représente : c'est un plaisir de les voir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Moi je donnerais bien, pour l'obtenir, cinq cents plateaux de bétel. Moi je bâtirais pour elle un pavillon de belles dimensions et de sept pièces au moins. Et moi je ne regarderais pas à donner pour l'offrande d'usage que l'on doit aux parents, sept livres d'argent monnayé : mère, tout cet argent serait pour vous. » On leur faisait continuellement des demandes de ce genre, et ils répondaient : « Nous ne pouvons rien vous dire. Si vous êtes réellement dans ces intentions, adressez-vous à elle, allez causer avec elle. » Beaucoup persistaient dans leur dessein de l'épouser, surtout à cause de sa conduite, que l'on trouvait admirable. De son côté, quand on lui faisait des propositions, elle se contentait de dire : « Mais je suis déjà mariée, et mon mari est vivant. »

Un jour, le roi Brahmadata, étant venu visiter ses jardins, aperçut la jeune femme et elle lui plut. Il fit appeler les deux vieillards et leur parla de son désir. Outamabhara se jeta aux pieds du roi et lui dit : « Que Votre Majesté ait compassion de son humble servante. Je ne suis qu'une pauvre femme de la campagne et d'une famille de paysans : comment oserais-je habiter le palais d'un roi ? Votre Majesté jouit de la félicité suprême ; voudrait-elle s'allier maintenant à l'infortune et à la misère ? D'ailleurs, je suis mariée. Mon mari s'est embarqué pour aller faire le commerce et j'attends son retour. » Le roi Brahmadata se contenta de lui répondre : « Lorsque votre mari sera de retour, il faudra me l'amener », et il reprit le chemin de la capitale.

Outamabhara reprit sa tâche avec la même ardeur et continua à vendre ses ouvrages. Elle acquit, de cette manière, une fortune immense et une grande quantité d'esclaves des deux sexes. Elle fit construire, à côté de la maison qu'elle habitait, un vaste bâtiment destiné au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

logement des voyageurs et ne cessait de nourrir les pauvres et de distribuer des aumônes.

Quant à Souriyavanija, son navire avait péri en mer. Tous ses compagnons avaient disparu ; il avait seul échappé à la mort, et depuis ce jour il errait de village en village. Il arriva enfin à l'endroit où sa femme demeurait. Les esclaves d'Outamabhara, voyant cet homme qui ne ressemblait pas aux autres mendiants, vinrent le dire à leur maîtresse qui fit porter à cet inconnu des aliments choisis. Elle entr'ouvrit alors sa fenêtre pour jeter un coup d'œil sur ses hôtes. Elle reconnut aussitôt son mari ; celui-ci, de son côté, regarda cette dame, reconnut son épouse et demeura couvert de confusion. Dès qu'on lui eut donné à manger, il se retira bien vite dans le bâtiment qui servait d'asile commun aux voyageurs.

Lorsque la nuit fut venue, Outamabhara se dit dans sa pensée : « Mon mari a trahi ses devoirs envers moi : c'est pour cela que le malheur l'a frappé ; pour moi, qui suis toujours restée fidèle, je n'ai cessé de prospérer, et je suis maintenant dans l'abondance. Celui qui ne considère pas le mal qu'il fait aux autres est sûr de voir le mal retomber sur lui ; la souffrance vient toujours de celle que l'on a causée. » Elle prépara alors un vêtement complet, prit cinq tamlungs d'argent et alla secrètement retrouver son mari, à qui elle s'adressa en ces termes : « Vous avez été injuste envers moi et vous êtes tombé dans l'indigence ; moi, je vous suis restée fidèle, et j'ai échappé à la pauvreté. Si j'eusse consenti à prendre un autre mari, j'en aurais un d'un rang bien supérieur au vôtre, mais j'ai craint les peines de l'enfer. Je vous invite à mettre ces vêtements que je vous apporte ; j'enverrai ensuite mes gens vous rendre leurs hommages. Prenez

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aussi cet argent, vous le distribuerez à mes esclaves, quand ils viendront vous trouver. » Elle rentra aussitôt dans son appartement.

Le lendemain, au point du jour, elle dit à ses esclaves : « Mon mari vient d'arriver ; je crains que son navire n'ait péri, car il n'a pas de suite et s'est arrêté dans le sala des voyageurs. Vous allez tous aller le saluer, et vous l'inviterez à descendre chez moi. » Ils firent exactement ce que leur maîtresse leur avait commandé. Souriyavanija leur distribua en donatives tout ce que sa femme lui avait laissé d'argent, et il se rendit auprès d'elle.

Après s'être procuré des présents convenables, Outamabhara conduisit son mari au roi Brahmadata, et humblement prosternée le présenta en ces termes : « Voici Souriyavanija le mari de votre servante. Au cours de ses voyages, il a recueilli ces objets précieux dont il vient faire hommage à Votre Majesté. » Le roi, enchanté de ce présent, donna à Souriyavanija la charge de grand financier.

Les matrones et les servantes du palais témoignèrent de leur satisfaction par des applaudissements répétés et par les compliments qu'elles firent à Nang Tantrai.

Le lendemain, le roi Aisouariya Bha ordonna aux chefs de tous les services, aux astrologues, aux Brahmanes et aux lettrés de se réunir pour accomplir les cérémonies de la consécration de Nang Tantrai. On la fit asseoir sur le trône brillant de cent espèces de pierres précieuses; on lui décerna le titre de reine avec autorité sur toutes les femmes du palais; on la fit reconnaître comme épouse favorite, douée des cinq perfections de la femme, et possédant l'autorité souveraine.

Plus tard, Nang Tantrai prit encore la parole et raconta cette histoire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DIX-HUITIÈME RÉCIT

IL y avait autrefois un roi des Nâgas, qui régnait sur Patala, séjour des Nâgas.

Ce roi avait une fille nommée Nâgakalayâ ou la Beauté des Nâgas. Cette fille allait continuellement se promener dans un bois voisin de la capitale du roi Traivata. Un jour, ce prince, au cours d'une tournée dans ses domaines, aperçut Nâgakalayâ étroitement enlacée avec un serpent de la race terrestre. Indigné, il s'écria en s'adressant aux officiers de sa suite : « Nâgakalayâ que voici outrage la dignité de son père qui est un très noble seigneur et le prince souverain du royaume des Nâgas; elle déshonore sa famille et sa race. » Aussitôt, il fit séparer ce couple monstrueux et écarter de force l'ignoble serpent. La fille du roi des Nâgas, couverte de honte et furieuse contre le roi Traivata, alla demander vengeance à son père en faisant un récit mensonger : « J'étais, dit-elle, allée me promener dans la région des hommes, lorsque le roi Traivata m'a rencontrée. Ce méchant m'a maltraitée et cruellement battue. » En entendant les plaintes de sa fille, le roi des Nâgas se mit dans une violente colère. « Le roi Traivata, s'écria-t-il, n'a pas de considération pour moi. Il a exercé des violences sur ma fille : il faut qu'il périsse. Vous, ministres et généraux, rassemblez mes troupes, conduisez mes soldats dans la ville de Traivata, faites-les cacher dans les maisons. J'irai moi-même me mettre au guet dans le palais du roi. Lorsqu'on vous annoncera que Traivata est mort piqué par un serpent, il faudra que tous, chefs et soldats, se jettent sur les habitants de toute condition, les mordent et les fassent périr, sans qu'il en réchappe un seul. » Les chefs du peuple des Nâgas exé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cutèrent ces ordres, et allèrent se cacher dans les maisons de la ville, tandis que leur maître se glissait dans le plafond de la chambre du roi Traivata, juste au-dessus de son lit.

Sur ces entrefaites ce prince, ayant achevé sa tournée,



rentra au palais, se parfuma avec la liqueur composée des seize variétés d'essences, et alla rejoindre la reine. Celle-ci lui demanda alors : « Qu'avez-vous remarqué de particulier aujourd'hui pendant votre promenade? — Aujourd'hui, répondit-il, j'ai trouvé la fille du roi des Nâgas enlacée avec un serpent; par considération pour le père que cette fille déshonore, je les ai fait séparer de force par mes gens. » Le roi des Nâgas entendit cette conversation du plafond où il était caché. « Ce roi, se dit-il,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

a agi dans mon intérêt, et ma fille est une coquine. » Il descendit aussitôt, et fit défendre à ses sujets de causer aucun mal aux habitants de la ville, en leur enjoignant de se retirer tous dans un endroit qu'il leur désigna. Cela fait, il se métamorphosa, lui et ses ministres, et tous les quatre, sous la figure de Brahmanes, vinrent s'arrêter devant la demeure royale. Le roi, apercevant ces Brahmanes, les fit prier d'entrer, et se mit à causer amicalement avec eux. Après quelques instants, le chef des Brahmanes dit au roi : « Je veux vous faire un présent : c'est une formule magique qui est d'un prix inestimable; on l'appelle le mantra sabbha ratana; elle vous donne la faculté de comprendre le langage de tous les animaux. Vous apprendrez cette formule, mais vous vous garderez bien d'en parler à qui que ce soit. Si vous manquez à en garder le secret, vous mourrez à l'instant même. »

Le roi Traivata apprit la formule et le Brahmane lui dit encore : « Je suis le roi des Nâgas, et j'ai voulu m'acquitter envers vous de vos bons offices; maintenant, je vous demande la permission de me retirer. » Aussitôt il reprit sa forme de Nâga et se retira en rampant afin de manifester clairement sa nature au roi.

Quelque temps après, le roi Traivata mangeait des cannes à sucre en compagnie de la reine, et une fourmi noire butinait dans les débris qu'ils jetaient. A un moment, la fourmi fit cette réflexion : « Ce que la reine jette contient encore beaucoup de jus sucré, mais ce que la roi a mâché est absolument sec. Est-ce que les magasins du trésor royal seraient épuisés, qu'il tire jusqu'à la dernière parcelle le jus des cannes à sucre, sans rien laisser pour nous? Cela ne se passera pas ainsi. Je vais informer le roi des fourmis. Il enverra tout son monde,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses soldats grimperont de toutes parts sur les éléphants du palais et les exciteront à démolir tout ce somptueux édifice. »

Le roi, ayant entendu ces paroles de la fourmi, n'avait pu s'empêcher de sourire. La reine lui demanda : « Qu'avez-vous à sourire? Est-ce de me voir manger ces cannes à sucre? Est-ce autre chose? Dites-le moi tout de suite. » Le roi répondit qu'il ne pouvait pas le dire; mais elle continua à le harceler de ses questions; c'était la même chose chaque jour et à tout moment. Elle lui dit enfin : « Si vous ne voulez pas parler et me tirer d'incertitude, je ne pourrai plus vivre avec vous. Je vais, à l'instant même, comprimer mon cœur de manière à étouffer la vie qui l'anime, et vous serez débarrassé de moi. » Le roi commença à fléchir. En entendant les menaces de sa femme, il éprouva un saisissement; il craignit qu'elle ne perdît la vie, sans songer qu'il s'exposait lui-même à perdre la sienne. Il était sur le point de laisser échapper la parole fatale.

En ce moment, deux cerfs, le mâle et la femelle, se trouvaient sous le pavillon royal. La biche, qui avait un jeune faon, disait à son compagnon : « Mon petit m'empêche d'aller moi-même à la pâture, va me chercher des tomates pour mon repas. » Le cerf lui répondit : « Je vais tous les jours voler des tomates, et les jardiniers m'ont donné des coups qui m'ont fait grand mal; je ne veux plus y retourner. » La biche en colère repartit : « Si tu ne veux pas faire ce que je demande, je vais comprimer les mouvements de mon cœur, et mourir à l'instant. Tu auras à nourrir et à soigner toi-même ton petit. — Ah! riposta le cerf, tu veux mourir! Eh bien! meurs donc. Je ne veux plus aller voler dans les jardins, j'ai peur qu'on ne m'assomme. Des jeunes biches à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peine sorties de l'adolescence, on en trouve tant qu'on veut : je ne risque pas de manquer de femme, assurément. Je ne suis pas, moi, comme le roi Traivata qu'une femme fait marcher, tout potentat qu'il est. Il a peur que la reine ne meure, et il oublie qu'il va mourir lui-même. Lui qui gouverne tout l'état, ne pourrait-il pas trouver une autre compagne? Mais s'il parle de sa formule magique, il est mort. »

Lorsque le roi Traivata eut entendu les paroles du cerf, il se sentit rougir de honte. « Comment? pensa-t-il, les animaux eux-mêmes savent raisonner ainsi! Décidément, ce que j'ai de mieux à faire est de prendre soin de ma propre vie. » Puis il dit à haute voix : « Madame, je n'ai pas encore répondu à la question que vous m'avez posée. Vous dites que vous voulez mourir; mourez donc, si cela vous plaît. »

La reine qui devait étouffer sa vie et mourir ne mourut pas encore cette fois-ci.

Lorsque Nang Tantrai eut achevé cette histoire, les servantes et les dames du palais la couvrirent d'applaudissements et de louanges : « O madame, il y a dans vos récits une douceur, un charme qu'on ne trouve pas ailleurs! »

Le roi Aisouariya Bha était au comble de la joie et nageait dans les délices.

Les dieux immortels eux-mêmes manifestèrent leur approbation par des paroles que tout le monde entendit : « O roi très auguste, vous pouvez chercher parmi les femmes des trois mondes, vous n'en trouverez pas une dont l'esprit soit comparable à celui de Nang Tantrai. En écoutant ces trois fables, vous avez goûté un plaisir semblable à celui que vous auriez dans le séjour du ciel. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La joie du roi redoubla à ces paroles des dieux. On l'eût pris pour le roi de l'univers et le roi des rois quand il reçut de la région du nord la femme merveilleuse descendue du royaume de Kourou. Le lendemain, dès l'aurore, il convoqua tous les astrologues, les ministres et les chroniqueurs, qui procédèrent à la consécration de Nang Tantrai et la firent asseoir sur le trône d'or tout semé de pierres précieuses. Les matrones, les dames de la cour et toutes les femmes du palais vinrent alors se prosterner devant elle. Elles unirent leurs voix dans un concert de bénédictions et l'acclamèrent comme reine ayant autorité sur toute la population du palais, conformément à l'avis des dieux.

En outre, le roi conféra au chef de la justice, père de Nang Tantrai, la dignité, le pouvoir et les attributions de vice-roi général, et sa gloire se répandit jusqu'aux extrémités de l'univers, grâce aux vertus et à la sagesse de Nang Tantrai.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DEUXIÈME PARTIE

FABLES DE NANDOUKA

NANG TANTRAI, devenue reine, dit une fois au roi : « Les souverains que l'on voit figurer dans les chroniques de l'antiquité réglaient leur conduite sur les préceptes exposés dans le livre de la Morale des rois, et assuraient de cette manière la prospérité du monde. Ce livre contient trois cent soixante fables que l'on nomme les fables de Nandouka. Il se compose de quatre-vingt-dix récits ; mais, en comprenant tous les épisodes qui se rattachent au fond de ces récits, on arrive au total de trois cent soixante fables. Chacune d'elles présente un enseignement précieux, en même temps qu'elle est un charme pour l'oreille. Votre Majesté devrait les prendre pour guides dans toutes les circonstances de sa vie. — Eh ! madame, s'écria le roi, ayez donc la complaisance de me raconter ces fables. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A partir de ce moment, la jeune reine fut connue sous le nom de Nang Tantrai lôkya mahâ devi, ou Nang Tantrai la grande reine du monde.



VINGTIÈME RÉCIT(1)

LA reine commença ainsi :

Il y avait, autrefois, un roi nommé Dharmapâla, qui exerçait le pouvoir souverain dans la ville d'Oudayô. Cette ville avait douze yôjanas de tour, et était entourée de remparts dans lesquels s'ouvraient des portes monumentales et fortifiées pour donner passage aux routes de terre. Les chefs et les hommes que ceux-ci avaient sous leurs ordres, les éléphants, les chevaux et les chars de guerre étaient en nombre infini. La garde était formée de guerriers intrépides qui faisaient respecter l'autorité royale dans tout le pays. La résidence du souverain était ornée des attributs de la royauté, et brillait d'un éclat comparable à celui du soleil. Le territoire de ses états avait une étendue de cent soixante yôjanas environ. Ce prince gouvernait avec justice et observait les dix commandements de la loi bouddhique. Cent princes vassaux venaient réguliè-

---

(1) L'original ne contient pas de récit numéroté sous le chiffre dix-neuf. Comme, d'autre part, il n'y a pas de solution de continuité, il faut supposer que, sans le dire, le copiste siamois aura attribué ce chiffre au prologue des « Fables de Nandouka ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

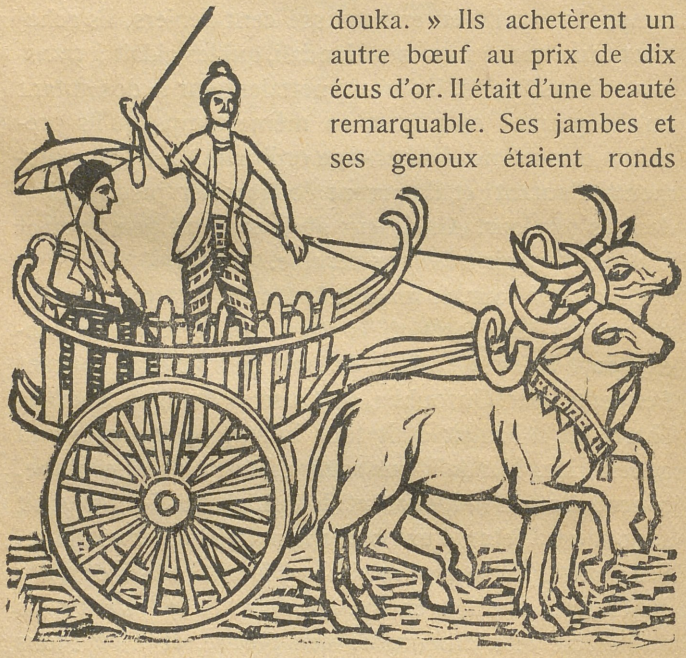
rement lui offrir la fleur d'or en témoignage de soumission.

Il y avait en même temps dans ce pays deux pauvres bûcherons, le mari et la femme, qui coupaient des fagots dans la forêt et venaient les vendre à la ville. Ils vivaient du produit de cette vente et pouvaient encore mettre de côté un denier par jour. Au bout de quelques temps, lorsqu'ils eurent amassé cent deniers, ils achetèrent une vache nommée Nandali, qui les aidait à transporter leurs fagots. Ils lui en mettaient sur le dos autant qu'elle pouvait en porter, en même temps qu'ils prenaient eux-mêmes leur charge ordinaire. Leur gain augmenta d'autant, et ils purent économiser jusqu'à cinq deniers par jour. Ainsi, leur avoir s'accrut peu à peu et finit par devenir très considérable.

Un certain jour, le mari et la femme se trouvaient en un endroit de la forêt où ils attachèrent leur vache Nandali pour la laisser paître. Or, cet endroit était souvent fréquenté par Ousoubha, le taureau du dieu Siva, et l'herbe qu'il foulait était tout imprégnée de sa vertu génératrice. Nandali, qui avait mangé de cette herbe, conçut par son influence, et, lorsqu'elle fut à terme, mit au jour un rejeton d'une blancheur admirablement pure. Ses maîtres, en le voyant si beau, furent ravis à ce point qu'ils firent une fête en son honneur. Ils le mirent dans une étable bien aménagée, bien propre, et prirent tous les soins possibles pour le préserver des insectes. Il devint, par la suite, d'une taille et d'une force admirables, et ils l'appelèrent Nandoukarâja ou le Royal Nandouka. Comme il était exactement de la même taille que sa mère Nandali, on les attelait ensemble à un chariot dont les deux bûcherons se servirent à partir de ce moment pour transporter leur bois. Par ce moyen, les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

deux époux parvinrent à une situation opulente; ils étaient au comble du bonheur et ils nageaient dans la joie. Ils se dirent, un jour qu'ils causaient ensemble : « Nandouka, notre élève, est merveilleusement fort, mais sa mère Nandali commence à vieillir et à perdre de sa vigueur. Il faut que nous cherchions un autre bœuf que nous attellerons avec Nandouka. » Ils achetèrent un autre bœuf au prix de dix écus d'or. Il était d'une beauté remarquable. Ses jambes et ses genoux étaient ronds



comme s'ils eussent été façonnés sur le tour ou qu'on les eût modelés. Comme ardeur, comme force, comme taille, comme longueur, il approchait de Nandouka. Cependant, il lui était un peu inférieur sous le rapport de la force. Il en différait aussi par la couleur; il était d'un beau noir luisant et avait la teinte d'un saphir noir; on lui donna le nom de Sanjiva. On le donna donc pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

compagnon à Nandouka. On les nourrissait ensemble; on leur donnait chaque jour de l'herbe à foison et de la paille plus qu'ils n'en pouvaient manger. Leurs maîtres achetèrent un chariot plus grand. Leurs charretées de bois devenues plus fortes leur rapportaient un gain plus fort en proportion. Leur fortune augmenta d'autant. Ils acquirent une quantité d'esclaves, hommes et femmes, et eurent jusqu'à cinquante chariots. Ils abandonnèrent alors leur trafic de bois. Ils parcouraient les villages et allaient jusque dans les villes voisines en vendant des marchandises de toute espèce. Nandouka et Sanjiva étaient toujours attelés ensemble et formaient le plus bel attelage qu'il fût possible de voir. A eux deux, ils valaient comme force plus de cent bœufs ordinaires, et s'il arrivait qu'il y eût quelque part, dans la campagne, un char embourbé qu'on ne pouvait tirer de l'ornière, on amenait Nandouka et Sanjiva, qui l'enlevaient aussitôt.

Dans le commerce qu'ils faisaient sur tous les marchés, nos époux ne subirent jamais de perte. Ils étendirent leurs affaires dans les pays étrangers, et leur fortune, grossissant sans cesse, atteignit quatre-vingts millions. Ils eurent jusqu'à cinq cents voitures, une multitude innombrable d'esclaves et de serviteurs, et leur réputation qui pénétrait partout arriva aux oreilles du roi Dharmapâla. Ce prince fit appeler les deux époux, et leur parla ainsi : « J'entends dire qu'après avoir fait le commerce pendant de longues années, vous avez amassé quatre-vingts millions et plus; est-ce vrai? » Ils répondirent affirmativement. Le roi leur donna alors une situation officielle, avec le titre de Chettys justes et loyaux. Ils couvrirent Nandouka et Sanjiva d'ornements aussi brillants que ceux des rois. Aux cordes qui entourent le cou et à celles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui s'enroulent sur le joug pendaient des glands d'or. Les anneaux des pieds et la bague de la queue étaient semés des neuf espèces de pierres précieuses et brillaient de mille feux. Toutes les cordes du harnais étaient en soie et revêtues d'un tissu serré et chatoyant, formé de fils de soie de cinq couleurs. Enfin, ces animaux avaient la beauté de ceux qu'on voit peints par les artistes les plus habiles.

Après la cérémonie qui fut célébrée à cette occasion, les deux époux prirent la parole en ces termes : « Cher Nandouka et cher Sanjiva, il faut encore travailler une fois pour votre maître et pour votre maîtresse. » Aussitôt, on chargea les cinq cents charrettes; on équipa Nandouka et Sanjiva de leurs beaux harnais; on les attela à la charrette qui était à la tête du convoi et l'on donna le signal du départ.

On arriva ainsi à un bois nommé Chandavanaroukka, c'est-à-dire la forêt de sapans. Là régnait un lion nommé Chandavana, et ce lion avait pour ministres deux renards, l'un nommé Sangvadanta, ou le Beau parleur, l'autre Vâyou Chaksha, le Parleur de vent. Ces deux ministres marchaient escortés l'un et l'autre de mille satellites. Cette multitude accompagnait le roi partout où il allait et se nourrissait de ses restes.

Parvenu à cet endroit, le convoi fit halte sur l'ordre du marchand. Nandouka et Sanjiva furent dételés; on les fit boire, puis on les attacha pour les laisser paître.

Nandouka profita de cette occasion pour dire à Sanjiva : « Ne trouves-tu pas, camarade, que ce bois nous offre une retraite paisible et délicieuse? Je voudrais que notre maître nous abandonnât en cet endroit : ce serait charmant. Qu'avons-nous affaire de ces pendeloques et de ces broderies, de ces pierres précieuses? Tout cela ne

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fait pas le bonheur, et ces brillants harnais ne sont pas autre chose que des liens. Il y a déjà longtemps que nous traînons cette charrette; nous avons fait la fortune de notre maître, qui a maintenant plus de quatre-vingts millions. Il ne serait que juste de sa part de nous rendre la liberté et de nous permettre d'aller chercher pâture à notre fantaisie. Comment n'a-t-il pas pitié de nous et continue-t-il à nous faire travailler comme des bêtes de somme? Qu'en penses-tu, camarade? Pour moi, je suis décidé à le laisser partir et à me cacher quelque part dans ces parages. »

« Camarade, lui répondit Sanjiva, je n'approuve pas ton dessein. Notre maître nous a élevés et a fait notre éducation. Il a pour nous des attentions telles qu'aucun de nos frères n'en trouvera jamais de semblables, et tu penses à prendre la fuite! J'ai bien peur que le patron ne se mette en colère et ne te fasse périr sous les coups : n'est-ce pas la vérité même? — Tu es récemment arrivé parmi nous, reprit Nandouka; laisse-moi te raconter mon histoire. Longtemps avant ma naissance, ma mère s'est donné un mal infini pour enrichir notre maître. De mon côté, étant encore tout petit, j'ai commencé à travailler pour lui. Il me doit en réalité sa situation de grand négociant. Maintenant qu'il est si riche, est-ce qu'il ne devrait pas avoir de la considération pour le compagnon de sa misère? Il voit que nous sommes forts, et partout où il y a des bourbiers impraticables, il ne manque pas de nous y fourrer. Ne sommes-nous pas plus adroits et plus forts que les hommes? Je me demande jusqu'à quand nous nous laisserons traiter ainsi. Pour moi, je le répète, je ne marche plus avec lui. »

« Eh! camarade, reprit Sanjiva, tu dis que tu ne veux plus partir, que tu prétends rester ici; il faudrait cepen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dant penser à cette corde à trois torons qui te tient attaché par les cartilages du nez. Comment feras-tu pour t'en débarrasser? — Voici, répliqua Nandouka : je retiendrai le mouvement de ma respiration, je me raidirai les flancs, je me gonflerai le ventre, et on me laissera pour mort. — Mais, objecta Sanjiva, si le maître s'aperçoit de ta supercherie, il t'assommera de coups de bâton et te lardera de coups d'aiguillon. Qu'en dis-tu? — Si je suis traité comme tu le dis, repartit Nandouka, ce sera la peine des péchés que j'ai commis dans mes existences passées. Mais, après tout, qui viendra dire au marchand que j'essaie de le tromper? — Ah! s'écria Sanjiva, lorsque je verrai mon camarade brisé de coups, comment pourrai-je retenir mes larmes? Mais, à supposer que personne n'avertisse notre maître, ne pourra-t-il de lui-même s'apercevoir de ta ruse? »

Nandouka lui demanda alors : « Y a-t-il quelque exemple que des desseins cachés se soient révélés d'eux-mêmes? Si tu sais une histoire où il soit question d'un fait de ce genre, je te prie de me la raconter. »

Sanjiva, reprenant la parole, commença donc ainsi.



VINGT ET UNIÈME RÉCIT

Il y avait jadis un roi nommé Saranôdhama, qui régnait dans la ville de Baladeva.

Parmi les habitants de ce pays, il y avait un paysan qui avait deux fils, l'un âgé de six ans et l'autre de cinq.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A la saison, cet homme allait avec sa femme repiquer le riz dans les champs, et les deux jeunes garçons les aidaient dans ce travail.

Sur ces entrefaites le roi, qui parcourait les campagnes avec sa suite, aperçut ces deux enfants en train de patauger dans la boue des rizières. Il en eut compassion et s'écria : « Nous habitons un palais où nous vivons dans l'abondance, et nous pouvons dire que nous jouissons de la vie. Mais les paysans, obligés de passer des journées à travailler dans l'eau et dans la boue, quels plaisirs peuvent-ils avoir? De quel bonheur peuvent-ils jouir? Les enfants eux-mêmes partagent les peines de leurs pères et mères. Il me semble que si je prenais ceux-ci avec moi, ils seraient moins malheureux. »

Sur cette réflexion, il fit appeler auprès de lui le père, la mère et aussi les deux enfants. Il leur déclara que moyennant une bonne somme d'argent qu'il allait donner aux parents, il prendrait avec lui ces deux jeunes garçons. Rentré au palais, il se sentit tout pénétré d'affection pour ses protégés; il leur fit donner de beaux habits et une table délicate, puis les plaça au rang de ses pages.

Un assez long temps se passa ainsi, et ces deux enfants étaient devenus grands. L'aîné dit un jour à son frère : « Je pense avec regret à nos parents. Veux-tu que nous allions ensemble les retrouver? » Le cadet lui répondit : « Jouissons de la situation que nous avons trouvée ici. Pour quelle raison nous en irions-nous? »

« Nous serions plus heureux, reprit l'autre, avec nos père et mère. Nous pourrions aller où il nous plairait; dormir si nous en avions envie, sans craindre que l'on ne vînt nous déranger pour quelque service. Ici, lorsque nous voulons nous éloigner si peu que ce soit, il faut d'abord aller avec beaucoup de cérémonies en demander

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la permission à Sa Majesté. Puis, si nous faisons quelque chose qu'il leur plaît d'appeler une faute, on nous met aux arrêts. Je soupire après le moment d'échapper à cet esclavage. »

« Mais, répondit le jeune frère, réfléchis donc que si nous étions chez nos parents, nous serions obligés d'aller tous les jours travailler aux rizières, moissonner ou prendre du poisson ; dans cet état, qui aurait la moindre considération pour nous ? C'est notre bonne fortune qui nous a conduits ici, où nous faisons partie de la cour de Sa Majesté. »

Ainsi, l'aîné des deux frères n'avait à l'égard du roi que de la mauvaise humeur et de la haine, tandis que le cadet nourrissait pour sa personne des sentiments de reconnaissance et d'affection. Il en résulta que ce dernier s'éleva successivement aux plus hauts grades. Le roi lui confia des missions lucratives dans les provinces et l'établit enfin dans la charge de vice-roi, tandis que son frère resta toujours dans la même position, astreint aux plus humbles services, et exposé, dès qu'il avait commis une faute ou une erreur, à subir des châtiments humiliants, sans aucune chance de s'y soustraire.

« Camarade, ajouta Sanjiva, il pourrait bien t'arriver quelque chose de semblable.

— Enfin, répliqua Nandouka, si je persiste dans mes intentions, comment le Chetty le saura-t-il ?

— Peut-être qu'il le devinera, riposta son camarade, et que le bien et le mal se révéleront d'eux-mêmes. »

Nandouka reprit : « Si tu connais un cas où (1) les bons

---

(1) Dans toute cette partie, le texte a été évidemment altéré. Les traducteurs siamois ont essayé de le corriger et n'y ont pas réussi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et les mauvais sentiments se soient ainsi révélés d'eux-mêmes, raconte-moi cela, je t'en prie. »

Sanjiva commença son récit de cette manière.



VINGT-DEUXIÈME RÉCIT

CERTAIN paysan avait une vache. Des veaux de cette vache, il élevait les femelles et vendait les mâles. A force d'élever et de vendre, il amassa du bien et acheta trois jeunes esclaves qu'il employait à garder son troupeau.

Pendant qu'ils étaient aux champs, ces jeunes gens ramassaient de la terre glaise et s'amusaient à modeler, tantôt une chose, tantôt une autre, en se disant : « Voyons si je réussirai à faire ceci, à faire cela. » L'un dit un jour : « Je vais essayer de faire notre maître. » Lorsque l'ouvrage fut terminé, l'un des garçons cueillit des fleurs et vint en faire hommage à la statue du maître. Un autre regarda cette image avec indifférence. Le troisième lui donna par dérision des coups de poing et des coups de pied. Le soir venu, ils ramenèrent leurs bêtes à la maison. Le maître, en apercevant celui qui avait rendu des honneurs à son image, se sentit instinctivement de l'affection pour lui. Il l'appela, le baigna, le parfuma et lui donna de bonnes choses pour son souper. Au contraire, il éprouva une antipathie violente pour celui qui l'avait outragé; chaque jour, il l'injuriait, le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

réprimandait et le battait. Pour le troisième, qui n'avait témoigné que de l'indifférence, il le laissait de côté et ne lui faisait ni bien, ni mal.

« J'ai peur, mon camarade, que le Chetty n'ait une inspiration du même genre à ton égard. »

Nandouka se contenta de dire : « Quand une chose doit être, il faut qu'elle soit. » Sanjiva lui demanda : « Si tu sais quelque histoire sur ce sujet, tu me ferais plaisir de me la raconter », et Nandouka raconta celle que voici.



VINGT-TROISIÈME RÉCIT

DEUX vieillards, le mari et la femme, avaient, dans un village écarté, leur maison, où ils vivaient très pauvrement.

Une certaine nuit, quand l'aurore était proche, ils eurent tous les deux le même songe. Il leur semblait que la divinité du lieu venait leur dire : « Bonnes gens, il y a dans un coin de votre maison une cruche pleine d'or. Allez la déterrer, cet or vous donnera le moyen de vivre à l'aise. Je planterai en terre une pièce de bois qui vous indiquera l'endroit. » Sous l'impression de cet avis, ils se réveillèrent, et se racontèrent l'un à l'autre le songe qu'ils avaient eu. Au lever du jour, ils allèrent voir et trouvèrent en effet le morceau de bois fiché en terre dans un coin. Ils allèrent aussitôt emprunter une pioche à quelqu'un de leurs voisins et la laissèrent sous l'auvent de leur maison, en se disant : « Nous verrons cela quand

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous aurons mangé. » Cependant, après avoir mangé, ils n'y pensèrent plus. Ce ne fut que le soir, au moment de se coucher, que le vieillard dit à sa femme : « Eh! la mère, la nuit passée, le dieu tutélaire de la maison est venu nous avertir qu'en un certain coin de la maison marqué par un morceau de bois fiché en terre, une cruche pleine d'or est enfouie. Je me suis levé, je suis allé voir, et j'ai reconnu que c'était vrai. J'ai pris alors une pioche que j'ai laissée sous l'auvent de la maison. J'avais l'idée d'aller un peu plus tard fouiller en cet endroit, mais j'ai tout oublié. Eh! la mère, qu'en dites-vous? » Des voleurs cachés aux abords de la maison entendirent ces paroles. « Il faut, se dirent-ils, profiter de cette aubaine; déterrons la cruche, elle sera pour nous. » Ils cherchèrent la pioche à tâtons, la trouvèrent, creusèrent la terre, et ayant aperçu la cruche, la tirèrent au jour. Mais quand ils regardèrent dedans, ils n'y virent que des serpents; il n'y avait pas autre chose. « Ah! paysan de malheur! Il faut lui reporter ces serpents, pour qu'ils le piquent et qu'il en meure. Ne l'a-t-il pas bien mérité? Comment! il nous a tendu un piège; si nous étions restés là, et que l'on eût mis la main dans la jarre, nous étions tous perdus. » Ils prirent donc la cruche et vinrent la déposer à l'entrée même de la chambre des vieillards. Lorsque le jour parut, ceux-ci se réveillèrent. Quand ils furent sortis et qu'ils eurent aperçu la cruche : « Qu'est-ce que cela? s'écrièrent-ils; qui est-ce qui est venu cacher cette cruche dans l'angle de notre porte? » Ils l'ouvrirent, regardèrent et virent qu'elle était toute pleine d'or. Ainsi, ils devinrent riches tout d'un coup.

« Voilà, mon camarade, comment une chose qui doit être arrive sûrement. »

Sanjiva lui répondit : « Avec tout cela, j'ai peur que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le Chetty ne se doute de ta ruse et qu'il ne t'accable de coups. Ton dessein ne me plaît véritablement pas. »

Nandouka répondit : « On l'appelait le Chetty vertueux ; s'il a cette barbarie, on ne l'appellera plus que le Chetty vicieux. — Mon cher, répliqua Sanjiva, toutes les peines qui nous arrivent sont le fruit des péchés de nos existences passées. Pour commencer, nous avons été réduits à l'état d'animaux sans raison ; est-ce pour que nous recommencions à nuire à notre prochain? Nous devrions régler notre conduite de manière à épuiser l'influence de nos premiers péchés. Si nous persistons à faire ce qu'il ne faut pas, tout le monde nous blâmera dès cette vie ; mais, quand cette vie sera terminée, nous passerons dans un autre monde et nous y rencontrerons de nouvelles souffrances. Vois-tu, mon cher, en quelque endroit que nous soyons, l'effet de nos bonnes et de nos mauvaises actions se fera sentir. Il faut donc bien réfléchir à ce que tu veux faire. »

Nandouka lui demanda alors : « Est-ce que la tradition nous rapporte des exemples de bonnes et de mauvaises actions qui se manifestent par leurs conséquences ? Si tu sais quelque chose de ce genre, je te prie de me le raconter. » Sanjiva lui fit en conséquence le récit de l'histoire suivante.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VINGT-QUATRIÈME RÉCIT

AU temps où le roi Kroung Sibhirom gouvernait le royaume de Kroung Souvarna, il sortit un jour, escorté de toutes ses troupes, pour aller chasser. Arrivé dans un certain endroit de la forêt, il fit arrêter son escorte, enfourcha son cheval favori et, l'arc à la main, se lança à la poursuite d'un cerf. Suivi d'un seul serviteur, il arriva à un pauvre village au milieu des bois. Là, il trouva un paysan en train de labourer son champ avec ses fils, deux jeunes garçons âgés l'un de huit ans, l'autre de six, qui étaient descendus dans le champ et pataugeaient dans la boue. Le roi, s'étant approché, demanda à son confident : « A qui sont ces deux enfants ? — Ce sont, répondit le serviteur, les enfants d'un paysan de ce village. — Ils me font pitié, reprit le roi. S'ils appartenaient à quelque famille distinguée, ils ne seraient pas dans cet état de saleté. » Alors, le roi, dans un sentiment d'humanité, donna une grosse somme d'argent au père et à la mère. Ceux-ci lui offrirent leurs deux enfants. Il les accueillit avec bonté et les emmena au palais, où il en fit prendre soin.

Quand ils furent devenus grands, le roi les nomma tous deux gardes de la salle. Leur fonction consistait à venir toutes les nuits coucher devant la porte de la salle du Conseil. Un jour, l'aîné des deux frères dit à l'autre : « Quel malheur pour nous d'être tombés au service d'un roi ! On ne peut aller nulle part sans en avoir d'abord demandé la permission à un chef de service. Si nous étions avec nos père et mère, nous pourrions aller aux dix points de l'horizon, sans que personne nous en empêchât ou y trouvât à redire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Comment pourrions-nous nous arranger pour échapper à cette servitude ? »

Le cadet lui répondit : « Je trouve, au contraire, que nous avons eu beaucoup de chance d'être entrés au service de Sa Majesté, où nous avons un rang et des honneurs. Si nous étions chez nos parents, nous ne serions que de pauvres petits paysans ; qui aurait la moindre considération pour nous ? Dans notre situation actuelle, partout où nous allons, nous recevons des honneurs, mais seulement à cause de nos insignes. Si nous ne portions pas ces insignes, nous aurions beau faire, personne ne s'occuperait de nous. — Pour moi, repartit le frère aîné, il ne me plaît pas d'avoir à compter sur des insignes pour obtenir du respect. Il faut décidément que je combine quelque chose pour reconquérir ma liberté. »

Pendant que les deux frères devisaient ainsi, le roi survint et les entendit causer ; il s'arrêta et resta à les écouter. Le lendemain matin, il les fit appeler tous les deux : « De quoi parliez-vous cette nuit ? » leur demanda-t-il. Ils répétèrent fidèlement ce qu'ils avaient dit l'un et l'autre. Après avoir entendu leur confession, le roi feignit d'entrer dans une violente colère ; il les fit arrêter, et ordonna qu'on leur mît les fers aux pieds, puis qu'on les descendît dans une citerne desséchée.

A l'heure du repas, il prit une bague d'or et la cacha dans le fond du panier à provisions. Ensuite, il ordonna qu'on fermât le panier et qu'on le descendît avec une corde par le puits de la citerne, mais de telle manière qu'il restât suspendu de plusieurs coudées au-dessus du sol. Aussitôt que le frère aîné eût vu le panier, il se précipita dessus, fouilla dans l'intérieur, prit et mangea ce qui lui plut. Ce qui restait était peu de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chose, il le donna à son frère, se disant : « Il suffit qu'il en ait assez pour ne pas mourir de faim. » En ramas-



sant les restes du panier, le jeune garçon trouva la bague, la prit sans rien dire et la cacha. Sept jours de suite, le roi fit de même, et plaça une bague dans le fond du panier aux provisions. Le septième jour, il les fit sortir de la citerne et ordonna qu'on leur enlevât leurs fers et qu'on les amenât en sa présence. Quand il les vit prosternés devant lui, il leur demanda : « Qu'avez-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vous mangé, pendant que vous étiez enfermés?» L'aîné répondit : « Quand je voyais le panier descendu à portée de la main, je le prenais, j'en tirais les provisions et je mangeais. Quand j'étais rassasié, je donnais le reste à mon frère. » Le roi, se tournant vers le jeune frère, lui demanda aussi : « Et toi, lorsque tu mangeais le reste du panier, n'as-tu pas aperçu quelque chose? — Moi, répondit-il, je ne mettais pas d'empressement à m'emparer du panier, de sorte que ma portion n'était pas bien grosse. Mais, au fond du panier, je trouvais chaque jour une bague en or. » En même temps, il présentait les sept bagues au roi. Le roi les lui rendit aussitôt, puis il lui donna une charge de ministre. Quant à l'aîné, qui n'avait pas montré d'affection pour le roi, le roi ne lui témoigna aucune faveur.

Nandouka répondit alors : « Ce que tu me dis là est très bien. Mais je prétends que celui qui montre de l'industrie et qui prend de la peine peut aussi bien se tirer d'affaire par lui-même. — Que dit la tradition à ce sujet? Raconte-moi cela, camarade, j'aurai du plaisir à l'entendre. »



VINGT-CINQUIÈME RÉCIT

NANDOUKA, reprenant la parole, commença ainsi :

Au temps où le roi Vindoukalayana régnait dans la ville de Rômavisai, au milieu des splendeurs de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la souveraineté et d'un essaim de jeunes femmes qui remplissait tout le palais, il y avait un pauvre pêcheur qui exerçait son métier avec l'assistance de sa femme. Celle-ci était aussi sotte que méchante et malapprise. Elle marchait dans l'eau et suivait son mari pas à pas, avec une méchante corbeille plate, toute percée de trous, qu'elle portait appuyée sur sa hanche.

Dès que le pêcheur avait pris quelque poisson avec son carrelet, il le jetait dans la corbeille ; mais le poisson avait bientôt fait de se glisser par un trou et de retomber dans l'eau. La femme n'y regardait même pas ; le pêcheur de son côté, tout absorbé par son travail, jetait ses poissons dans la corbeille et ne s'en occupait plus, de sorte qu'au bout du compte, la corbeille restait absolument vide.

Ils étaient auprès d'une jonque amarrée dans la rivière. De l'arrière de cette jonque, la maîtresse du capitaine, jeune femme belle, de bon caractère et de bonnes manières, s'amusait à suivre le manège des poissons dans la corbeille : c'était si plaisant qu'elle ne put s'empêcher de sourire. Le capitaine, dans un accès d'humeur jalouse, s'écria brutalement : « Il paraît que ce pêcheur te plaît bien, à te voir lui adresser des sourires devant moi. Il va falloir que je fasse un échange avec lui ; tu iras l'accompagner dans l'eau avec une corbeille sous le bras. ». La jeune femme répondit : « Je suis votre servante, je ne puis m'opposer à ce que vous voulez faire. » A ces paroles, le marin entra dans une violente colère ; il ne se possédait plus ; il était comme une couleuvre qui a été frappée avec une baguette à la naissance de la queue. Il appela aussitôt le pêcheur et lui proposa de changer de femme avec lui. Ce fou prit donc la grossière mégère au panier percé et donna au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pêcheur sa compagne si belle, si polie et si intelligente. Celle-ci, avant de le quitter, le salua en se jetant à ses pieds ; puis s'empara de la corbeille et suivit le pêcheur. Elle avisa d'abord le couvercle de cette corbeille, et le glissa sur le fond. Après cette opération, ni poisson, ni limule ne pouvait plus s'échapper. On les retrouvait tous dans la corbeille, et le pêcheur se faisait un très bon profit. Au bout de quelques jours, elle lui dit : « Le métier que nous faisons est un attentat perpétuel contre la vie des animaux. Cherchons-en un autre qui nous permette de gagner notre vie sans rien faire qui ne soit conforme à la loi sacrée, nous nous assurerons de cette manière prospérité et bonheur. »

A partir de ce moment, ils s'occupèrent tous deux à couper des fagots dont la vente leur procurait des ressources suffisantes pour vivre. Mais, en même temps, ils cherchaient à pénétrer dans la région des grands et vieux arbres, où l'on trouve le bois d'aigle. L'homme apportait des bûches sur son dos, mais sans connaître le bois qui avait de la valeur, tandis que la jeune femme avec ses sens raffinés, le reconnaissait à l'odeur. Elle disait donc à son mari : « Retournez vite dans le canton où vous avez trouvé ce bois et rapportez-en le plus que vous pourrez. » L'homme allait donc seul à la forêt ; la femme restait à la maison, et, à l'aide d'une hachette et d'une serpe, taillait, découpait et épluchait le bois mort, de manière à mettre à nu le cœur résineux des arbres. Elle s'occupait aussi de la vente et en retirait des sommes considérables en or et en argent. Ils furent occupés ainsi assez longtemps. Enfin, un jour la femme dit à son mari : « Dès demain, et tous les jours suivants, vous sortirez de bonne heure et vous vous exercerez à courir jusqu'à ce que vous ayez

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fait six lieues ; ensuite, vous viendrez déjeuner. » Le bonhomme fit exactement ce que sa femme lui avait dit. Il s'exerçait à la course tous les matins et ne rentrait déjeuner qu'après avoir fait ses six lieues aussi vite que ses forces le lui permettaient.

Un jour, enfin, un avis officiel informa la population forestière que Sa Majesté le roi Indanka allait venir chasser dans la forêt et que tous les hommes auraient à le suivre. La femme de l'ancien pêcheur s'occupa aussitôt de préparer des provisions, qu'elle mit dans un sac ; puis elle attacha solidement ce sac à la ceinture de son mari. Elle lui dit au moment du départ : « Il faut courir à la suite du roi, sans vous laisser devancer par son cheval. Si l'on vous demande votre nom, vous répondrez que vous vous appelez Aôkou. » L'homme fit docilement tout ce que sa femme lui avait dit.

Dans l'ardeur de la chasse, le roi, monté sur un cheval très rapide, avait laissé toute sa suite en arrière ; il n'était plus accompagné que par l'ancien pêcheur qui, courant toujours, s'était attaché aux pas du cheval sans se laisser devancer. Enfin, le roi, fatigué, descendit et vint s'asseoir à l'ombre d'un grand figuier du Bengale. Aussitôt, le bonhomme se présenta et lui offrit respectueusement un vase plein d'eau fraîche.

Après avoir bu, le roi demanda : « Est-ce que tu n'as pas aussi quelque chose à manger? — J'ai aussi apporté de quoi manger », répondit l'homme, et il tira de son sac du riz assaisonné de miel, d'épices et de beurre. Le roi en mangea avec délices, et quand il eut fini, il demanda à son pourvoyeur : « Comment t'appelles-tu? — Je m'appelle Aôkou », dit celui-ci. Le roi s'étendit alors pour dormir en disant : « Écoute, Aôkou, je vais

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

te raconter une histoire. » A peine avait-il prononcé ces mots qu'il s'endormit.

Cependant, tous les dieux de la forêt s'étaient approchés en foule en entendant parler d'une histoire et s'apprêtaient à l'entendre raconter; quand ils virent que le roi s'était endormi et décevait leur attente, ils en furent indignés. « Comment! disaient-ils, voici un roi qui trompe un vénérable personnage, qu'il appelle lui-même Aôkou, et qui s'endort après avoir dit qu'il allait lui raconter une histoire. Il nous trompe aussi, nous autres dieux immortels, qui nous étions réunis pour l'entendre, mais il nous le paiera. Quand il sortira de ce bosquet, nous ferons tomber sur lui une grosse branche qui l'écrasera. Si nous le manquons cette fois-ci, nous le rattraperons à la porte de la ville, quand il y rentrera, et nous ferons tomber sur lui une des grosses barres de la porte. Si, cette fois encore, nous n'arrivons pas à temps, nous saisirons le moment où il sera couché dans son lit, à côté de la reine. L'un de nous prendra la forme d'un cobra d'une taille monstrueuse; il se laissera pendre du plafond de la chambre et lui fera une morsure mortelle. C'est ainsi que nous ferons disparaître un roi qui ne tient pas sa parole. »

Aôkou n'avait pas perdu un mot de tout ce discours. Dès que le roi fut éveillé, il s'approcha et lui dit : « Sire, voici une branche en bien mauvais état et qui menace de se casser. Je prierai Votre Majesté de passer dessous aussi vite que possible. » Le roi se remit à cheval et pressa sa monture du talon. Le cheval ne fit qu'un bond, et quand la branche se détacha, elle effleura la tête du roi qui ne put s'empêcher d'en frémir. Le cheval continua à galoper et, d'une seule traite, atteignit la porte de la ville. Aôkou, qui suivait en courant, dit alors au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

roi : « La barre de la porte va tomber : je supplie Votre Majesté de passer bien vite. » Le roi secoua les rênes, fit claquer son fouet et donna du talon dans les flancs du cheval, qui partit comme un trait. Au même moment, la barre de la porte tomba. Le roi, entré dans la ville, prit, toujours en courant, par l'allée réservée, arriva au palais et se rendit dans la salle d'honneur. Aôkou ne cessa pas de l'accompagner en lui rendant les services d'un courtisan fidèle et resta auprès de sa personne jusqu'à la nuit. Le roi entra alors dans sa chambre à coucher et se coucha sur le lit de la reine. En même temps, il fit remettre son sabre à Aôkou et le chargea expressément de garder la porte.

A minuit, au milieu d'un profond silence, le chef des dieux se changea en serpent; le cou gonflé, prêt à lancer le venin, il se glissa sur le plafond à claire-voie de la chambre. Là, se laissant pendre, s'allongeant peu à peu, juste au-dessus du roi, la gueule ouverte, il allait mordre. Alors Aôkou, brandissant le sabre royal, s'approche, frémissant de colère, frappe et coupe le serpent en deux tronçons qui viennent tomber de chaque côté du lit. Puis voyant que le sang du monstre avait éclaboussé les deux seins de la reine : « Il est de mon devoir, pensa-t-il, de faire mon service jusqu'au bout; mais il s'agit d'une personne sacrée; il serait inconvenant d'essuyer ce sang avec ma main. Il faut le lécher : ce sera irréprochable. » Aussitôt il lève les deux mains jusqu'à son front, se penche et commence à essuyer ce sang avec sa langue. La reine se réveille aussitôt et, tout émue, s'écrie : « Comment! voici maître Aôkou qui porte la bouche sur mon sein! » Le roi, en proie à une colère furieuse, appelle et donne l'ordre de mettre immédiatement Aôkou à mort. Celui-ci demande à s'expliquer, et raconte au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

roi tout ce qui s'est passé, depuis le moment où il a entendu la menace des dieux. Le roi fit chercher sous le lit; on y trouva les deux morceaux du serpent, et le roi reconnut avec joie que son fidèle garde du corps avait dit la vérité.



Le lendemain, à l'aurore, à l'heure où les seigneurs de la cour viennent se présenter devant le trône, le roi fit convoquer les ministres, les anciens, les Brahmanes et les prêtres du palais, et quand ils furent tous réunis autour de lui, il leur fit part du courage et du fidèle dévouement dont Aôkou avait fait preuve envers sa personne, et, au milieu de tous ces dignitaires, il lui remit les insignes de senapati ou général.

Plus tard, lorsque le roi Vindoukalayana vint à mou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rir, comme il ne laissait aucun enfant, ni fils, ni fille, les grands fonctionnaires du royaume choisirent Aôkou pour lui succéder dans l'exercice de la souveraineté.

« C'est ainsi, mon cher Sanjiva, que ceux qui déploient de l'énergie et de l'activité dans les affaires sont sûrs du succès et font la conquête du bonheur. »

Dans la soirée Sanjiva répondit en ces termes : « Les principes que tu viens d'énoncer sont fondés sur les mœurs et la coutume, je n'en disconviens pas, mais je ne puis pas encore y adhérer d'une manière absolue. Le Chetty étant notre maître, il me semble que nous devrions nous préoccuper de sa prospérité et lui rester fidèlement attachés en reconnaissance de la bonté qu'il nous a toujours témoignée. Si maintenant nous mettons de la malveillance dans notre conduite à son égard, nous pourrions lui inspirer des dispositions semblables envers nous. »

Nandouka répliqua encore : « Ce que tu dis là, camarade, ne s'applique qu'aux gens doués d'un mérite supérieur qui inspire toute leur conduite. Quant à ce Chetty, c'est un homme d'instincts grossiers, qui ne songe qu'à son gain. Tout son mérite se réduit à avoir fait quelques aumônes, pas bien considérables, et il en a recueilli le fruit par cette fortune que nous lui voyons. »

Sanjiva repartit : « C'est donc comme ce paysan d'un certain village qui savait exciter ses esclaves au travail. — De quel paysan, de quel village est-il question? demanda Nandouka; explique-moi cela, je te prie. » Alors, Sanjiva raconta ce qui suit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VINGT-SIXIÈME RÉCIT

AUTREFOIS, le roi Si Trinikrompa jouissait du pouvoir suprême dans la ville de Souwarna. Il possédait des éléphants, des chevaux et des troupes de pied, suivant l'usage, et une foule innombrable d'officiers l'assistait dans l'administration. Vers le couchant se trouvait un village nommé Dharagôtama, dont le principal habitant était un certain Koutoumbhi.

Ce Koutoumbhi possédait un troupeau de bœufs considérable et avait aussi trois esclaves, qu'il employait à garder les bœufs. Lorsque ces esclaves avaient lâché leurs bêtes dans la lande, ils passaient leur temps à modeler des figures avec de la terre glaise. L'un faisait la figure de son maître, puis s'inclinait devant elle et la saluait. Un second faisait aussi la figure de son maître, mais au lieu de lui rendre des hommages, il l'injuriait et la frappait du poing et du pied. Quant au troisième, il se détournait de celle qu'il avait faite et ne s'en occupait plus. Lorsque le troupeau rentra au logis dans la soirée, le Koutoumbhi, par une sorte d'instinct, éprouva les sentiments d'un père pour celui de ses esclaves qui avait honoré son image. Il lui faisait servir des mets délicats, lui donnait de beaux vêtements et des bijoux. Au contraire, celui qui l'avait maltraité en effigie recevait tous les soirs des injures et des reproches. Quant à l'indifférent, il était lui-même traité avec indifférence, tout cela par un mouvement naturel, et presque inconsciemment (1).

---

(1) On aura remarqué que ce conte, d'ailleurs insignifiant, est la reproduction, presque mot pour mot, de celui qui porte le numéro XXII[e].

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Ami Nandouka, crois-tu qu'il n'y ait que le Koutoumbhi pour avoir des inspirations de ce genre? Non, le Chetty, notre maître, en a de même à notre égard. »

Nandouka fit de grands compliments à son camarade sur sa manière agréable de raconter. « Mais cela, dit-il, ne s'accorde pas avec la doctrine des vieilles légendes. — Qu'y a-t-il donc dans les vieilles légendes, dit Sanjiva, qui soit en contradiction avec la morale de cette histoire? Je te prie de m'en citer un exemple. »

Voici ce que Nandouka raconta.



VINGT-SEPTIÈME RÉCIT

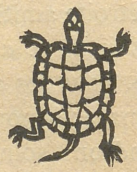
A UNE certaine époque, le roi Bhawanâdetya régnait dans la ville de Kâlikouta; il s'était entouré de toutes les richesses imaginables en or et en argent, et de toutes les merveilles de l'art. Dans cette même ville, et à la même époque, il y avait deux Chettys nommés l'un Dandapâla, l'autre Mahipâla. Ils étaient liés de la plus étroite amitié et s'étaient fait l'un à l'autre la promesse suivante : « Si l'un de nous a un fils et l'autre une fille, nous les marierons et les mettrons ensemble en ménage; si nous avons deux fils ou deux filles, nous prendrons soin de faire régner entre ces enfants une amitié fidèle. »

Peu de temps après, les deux femmes devinrent grosses et, au terme ordinaire, accouchèrent l'une et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'autre d'un garçon. Les deux Chettys eurent donc soin, pour accomplir leur promesse, d'entretenir une fidèle amitié entre ces deux jeunes gens, de sorte qu'ils ne faisaient rien que de commun accord.

Lorsqu'ils furent en âge de servir, le ministre du Trésor les introduisit tous deux auprès du roi comme gardes de la salle, et ils étaient continuellement à veiller devant la porte, suivant l'étiquette du palais. Un jour, les gardes causant ensemble, l'un d'eux dit, au cours de la conversation : « Il y a déjà longtemps que nous venons ici garder la porte de la salle et veiller sur la personne du roi. Quand est-ce que ce travail assidu sera récompensé? Quelles sont les promesses que vous fait votre horoscope? » Un autre de ces jeunes gens répondit : « Quand on a fait son service avec assiduité et courage, et qu'on s'est acquitté de son devoir fidèlement, on en est certainement récompensé ; mais comment peuvent-ils compter sur le succès, ceux qui n'ont pas fait d'efforts pour se rendre utiles? » Alors quelqu'un demanda : « A propos d'efforts constants et de la récompense qui en est le fruit, connaissez-vous quelque histoire qui ait rapport à ce sujet? » L'autre reprit la parole en ces termes.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VINGT-NEUVIÈME RÉCIT (1)

SANJIVA, enchanté, s'écria : « Tout cela forme un récit très agréable (2). En se donnant de la peine, même si l'on n'est pas favorisé de la fortune, il est certain qu'on peut se tirer d'affaire. » Nandouka répliqua : « Connais-tu quelque histoire qui confirme ce principe? Il faut la raconter. »



TRENTIÈME RÉCIT (2)

SANJIVA commença donc le récit suivant emprunté aux antiques légendes.

A l'époque où le roi Devâdhirâja régnait à Mahârâjadhâni, ville opulente, remplie d'une foule de savants, de Brahmanes, de prêtres, de marchands, et d'une quantité innombrable de femmes et de filles aussi belles que les nymphes du ciel, riche en métaux précieux et en denrées de toutes sortes : riz, poisson,

(1) Le vingt-huitième récit manque dans la version du copiste siamois.

(2) Le récit XXIXe semble également manquer. Il n'en est cependant rien, le copiste siamois ayant, par erreur, donné ce numéro XXIX à ce qui n'était, en réalité, que la formule d'introduction du récit XXXe. Par ailleurs, nous n'avons pas cru devoir changer la disposition de l'original siamois et nous avons maintenu sa numération particulière.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

viande, il y avait dans cette ville un Chetty nommé Srî Virôtama dont la fortune s'élevait à huit cents millions. Ce Chetty avait un fils, nommé Vishnougoupa, qui avait neuf ans, lorsqu'il eut le malheur de perdre son père et sa mère. Toute la fortune paternelle se trouva en même temps réduite à rien, de sorte que l'enfant, pour vivre, fut obligé de se retirer chez sa grand'mère maternelle, et de s'occuper à des travaux infimes, comme de ramasser des herbes dans les champs et de bûcher du bois.

Il était parvenu à l'âge de vingt ans, et il n'avait pas seulement deux vêtements pour s'habiller. Un jour, il alla trouver un de ses camarades qui exerçait la profession de pêcheur. Celui-ci le questionna : « Comment se fait-il que tu sois tombé dans cet état de misère? — Mon ami, répondit Vishnougoupa, tout cela est la conséquence des fautes que j'ai commises dans mes existences passées. Depuis ma première enfance jusqu'à ce jour, je n'ai pas cessé de travailler et de me donner du mal, et le résultat, c'est que je n'ai pas même un vêtement de rechange. — Je te plains sincèrement, reprit le pêcheur ; écoute, voici des poissons que je viens de prendre, choisis le plus gros que tu voudras, je te le donne. — Choisis toi-même, répondit le jeune homme, j'aime mieux cela. » L'autre prit donc un très gros poisson et le tendit à son camarade. Mais ce poisson était encore vivant. Vishnougoupa en fit la remarque, en disant : « Un grand poisson comme celui-ci, tu devrais me le donner mort. Si c'était un petit, je n'en dirais rien. » Le pêcheur donna encore satisfaction à ce désir.

Vishnougoupa revint avec le poisson chez sa grand'mère et lui dit : « Il faudrait me le faire mariner » ; et la bonne femme le fit mariner. Quelque temps après,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Vishnougoupa rencontra un autre de ses camarades, officier dans le service royal. Celui-ci était alors porteur d'une lettre du roi Devâdhirâja l'accréditant auprès du roi de Prananta avec mission de l'attirer dans son alliance. Cet ami lui fit la même question que le précédent : « Comment as-tu pu dissiper ta fortune au point de devenir si pauvre? — C'est, répondit Vishnougoupa, la conséquence des fautes que j'ai commises dans mes existences passées. Je me suis donné du mal, j'ai travaillé chaque jour, et je suis arrivé à vivre, voilà tout. Je n'ai pas même un vêtement de rechange pour m'habiller proprement. » L'officier répliqua : « Tu vois, camarade, je suis porteur en ce moment d'une dépêche pour Prananta. Si, par hasard, tu avais quelque chose, du poisson mariné, par exemple, le roi Kristnou en désire; je pourrais m'en charger et l'offrir en ton nom. Je ne doute pas que le roi, en retour, ne te fasse présent d'un vêtement. — Oh! oui, mon ami, dit aussitôt Vishnougoupa. J'ai justement un pot de poisson mariné; prends-le pour l'offrir au roi, le voici. » Lorsque le messager fut arrivé à destination, il remit d'abord la dépêche dont il était porteur, puis présenta au roi le poisson mariné en disant : « Ceci est une offrande de Vishnougoupa, un pauvre homme, qui m'a chargé de la remettre à Votre Majesté. » Le roi Kristnou reçut avec grand plaisir ce présent qui répondait à son désir du moment; il se disait en même temps : « Quand un pauvre fait une offrande, c'est qu'il désire quelque chose, des vêtements, de l'or, de l'argent. Dans cette intention, il épargne sur tout, afin de se procurer un objet qu'il vient ensuite vous offrir. Cette fois-ci, c'est peu de chose en soi, mais c'est justement quelque chose que je désirais. Il est donc juste que je donne à celui qui me l'offre un présent qui lui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

soit utile. Si je lui donne de l'or ou de l'argent, ce sont des choses dont il aura bientôt vu la fin. Non, je vais lui donner les trois flèches que voici ; ce sont des objets précieux et qui lui serviront pendant longtemps. » Il choisit donc trois flèches douées de propriétés merveil-



leuses et les donna au messager royal pour les remettre à Vishnougoupa. Celui-ci les reçut avec bonheur et les conserva avec soin.

Il arriva par la suite qu'un roi nommé Riddha envahit le pays à la tête d'une armée formidable, et enferma la capitale dans sept lignes d'investissement. De son côté, le roi Devâdhirâja sortit de son palais, et, escorté de ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ministres, fit le tour de la ville, afin de se rendre compte des positions et des forces de l'ennemi. Il passa ensuite la revue de la garnison, fit garnir de troupes le pourtour de la ville royale, et organiser, pour la nuit, des postes de veilleurs avec des feux.

Aussitôt, on vit la population s'agiter et remplir les rues; les hommes couraient de tous les côtés les armes à la main et venaient prendre la garde sur tous les points par où l'ennemi pouvait entrer. Vishnougoupa se vit aussi chargé d'un poste à garder. Il pensa alors aux flèches que le roi Kristnou lui avait données; il se dit qu'il ferait bien de les offrir au roi Devâdhirâja et de lui donner ainsi le moyen d'écraser les envahisseurs. Il suspendit donc le carquois à son cou et vint s'asseoir à son poste. Aussitôt que le roi, au cours de sa tournée, fut arrivé à cet endroit, Vishnougoupa lui présenta ses flèches. Le roi les prit, les examina et aperçut des caractères gravés sur chacune. La première s'appelait Sanghâra, la destructrice, la seconde Antap, et la troisième Srishti. Il saisit donc l'arc et lança la flèche Sanghâra : le trait atteignit l'armée ennemie et la détruisit entièrement. Il lança ensuite la deuxième flèche; elle se métamorphosa en chaîne, qui enveloppa le roi Arin et ses ministres et les amena captifs aux pieds du roi. Mais quand il eut lancé la flèche Srishti, on la vit se changer en une pluie d'eau d'immortalité, qui se répandit sur cette armée inanimée, et voici que ces morts ressuscitèrent, se levèrent et vinrent présenter leurs hommages au prince victorieux.

Le roi tire de plus belle; ses flèches volent de tous les côtés; elles se répandent dans toute l'étendue du monde, et de partout princes et seigneurs se précipitent et viennent à l'envi lui offrir les fleurs d'or et d'argent.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La guerre terminée, le roi donna sa fille en mariage à son serviteur Vishnougoupa et fit de lui son premier ministre en le comblant d'honneurs.

Sanjiva ayant terminé son récit, ajouta : « C'est ainsi qu'on parvient au succès en s'ingéniant à l'exemple de Vishnougoupa. — Oui, répliqua Nandouka, mais si l'effort n'est pas soutenu par l'avantage d'un mérite acquis antérieurement, il n'aboutit à rien. — Connais-tu, reprit Sanjiva, quelque légende antique qui tende à confirmer ce principe. Tu me ferais plaisir de me la raconter. »

Alors, Nandouka raconta l'histoire suivante.



TRENTE ET UNIÈME RÉCIT

LE roi Souriyalôk régnait comme souverain légitime dans la ville de Ramya; il possédait tout ce qui contribue à soutenir l'éclat du trône. Deux gardes venaient chaque jour veiller à la porte du palais intérieur. Un certain jour, ces gardes discutaient ensemble. « Il y a longtemps, disait l'un, que nous venons sans relâche faire notre service auprès de Sa Majesté; quel fruit en avons-nous recueilli? Absolument aucun. Je me demande quel est le parti qui nous reste à prendre. » Son compagnon répondit : « Ayons soin dans notre service de nous trouver toujours à portée du maître, d'être toujours prêts à faire ce qu'il désire, afin

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de nous concilier son amitié; il me semble qu'il en devra résulter quelque chose de bon pour nous. En ce moment, je suis moi-même abattu par un excès de travail; de plus, je suis très loin de ma maison; mais si j'avais un peu de liberté, je m'efforcerais de l'employer au service du roi, et je crois que j'y trouverais de l'avantage. — Tout cela serait inutile, reprit l'autre, si tu n'avais pas d'avance le mérite qui donne la bonne fortune. »

Cette nuit-là, le roi ne dormait pas; il entendit la voix des deux gardes et prêta l'oreille à leur conversation. Le lendemain matin, il fit appeler le surintendant du palais et lui demanda : « Qui étaient donc ceux qui discutaient ici cette nuit? — C'étaient les deux gardes de service », répondit le surintendant. Le roi ordonna qu'on les lui amenât, et les interrogea; ils lui rapportèrent sincèrement tout ce qu'ils avaient dit. « Les officiers de tout grade qui sont à notre service, déclara le roi, sont tous récompensés à leur satisfaction lorsqu'ils s'acquittent bien de leur fonction. Pour vous, allez l'un et l'autre nous chercher des mangues dans la forêt de l'Himavanta, au pays des merveilles. Quand vous les apporterez, vous recevrez une récompense qui vous contentera. Nous vous donnons trois ans pour cette commission. Allez et revenez dans trois ans. »

Les deux hommes prirent des provisions et dirigèrent leurs pas du côté de la forêt. Ils cherchèrent les mangues pendant longtemps, et les trois années approchaient de leur terme, quand ils rencontrèrent un bosquet d'arbres à filasse, et chacun d'eux prit une charge de filasse. Un peu plus loin, ils trouvèrent des arbres à ficelle. L'un des deux aventuriers jeta sa filasse et se chargea de ficelle. L'autre se dit : « J'ai apporté la filasse jusqu'ici : je la garde. » Ensuite, ce furent des arbres à fil, et les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

choses se passèrent de la même façon. Le premier compagnon abandonna la ficelle pour prendre une charge de fil; l'autre garda toujours la même pacotille. Successivement, ils trouvèrent de la soie, puis de l'étain, puis du cuivre, puis enfin de l'or parfaitement pur. A chaque fois, le premier compagnon abandonnait sa charge pour une autre de la matière plus précieuse qui s'offrait à lui; l'autre restait toujours avec sa filasse.

Cependant, les trois années s'étaient écoulées, et les deux hommes durent songer au retour, sans avoir trouvé les mangues de l'Himavanta. Celui qui avait apporté une charge d'or s'était assuré le moyen de faire vivre ses enfants et sa femme et de mener une existence aisée. L'autre demeura dans la misère.

Nandouka dit alors à Sanjiva : « Bien des personnes sont douloureusement désappointées en voyant que les choses sur lesquelles elles comptaient le plus ne leur réussissent pas. Cela tient à ce que leur mérite moral, d'une part, et leur énergie, de l'autre, n'ont pas une valeur suffisante. Il faut y joindre la promptitude et l'adresse; c'est le moyen de les faire réussir. Pour conclure, ajouta-t-il, je trouve que l'endroit où nous sommes a des charmes infinis. Mais si je ne pars pas, toi, mon cher Sanjiva, rien ne te force à rester, ce sera comme tu voudras. » Sur ces mots, Nandouka se laissa tomber à la renverse, comme s'il eût été prêt à rendre le dernier soupir. Il exhalait de sourds gémissements; une salive abondante lui coulait de la bouche et du nez; ses yeux se tournèrent: son regard devint fixe et vitreux. Il retint sa respiration et resta sans souffle; son ventre se gonfla; tous ses nerfs se raidirent, comme s'il eût été réellement mort. Le bouvier, l'apercevant dans cet état, courut en soupirant en porter la nouvelle au Chetty. « Je ne sais,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lui dit-il, comment cela est arrivé. Nandouka allait très bien. Tout à coup il est tombé à la renverse et il est mort. » A cette nouvelle, le Chetty parut comme frappé d'un coup de foudre. Il accourut avec ses enfants et tout son monde. En apercevant ce cortège, Sanjiva dit à Nandouka : « Eh bien! camarade, voici le Chetty qui arrive; que vas-tu faire maintenant? — Le Chetty, répondit Nandouka, peut m'écraser à coups de bâton et me tuer, je me soumettrai à mon sort. » Aussitôt arrivé, le Chetty se jeta à genoux auprès de Nandouka; il le frotta par devant et par derrière; les larmes lui coulaient des yeux; c'est à peine s'il pouvait se soutenir et il tremblait de tous ses membres, comme si un mauvais esprit s'était emparé de lui. Dans sa douleur, il se lamentait en disant : « O mon cher Nandouka, mon ami, mon compagnon, vous nous avez servis, moi et la mère, depuis le temps où nous n'étions que des pauvres gens, et vous nous avez aidés à devenir ce que nous sommes, des Chettys. Fallait-il que vous vinssiez à mourir dans un endroit solitaire, au milieu des bois inhabités, en cours de voyage? Si nous eussions été dans notre maison, nous vous aurions rendu des honneurs en rapport avec notre fortune; mais ici, dans ce lieu sauvage, nous ne savons que faire. » La femme du Chetty disait de son côté : « O mon cher Nandouka, à partir de ce moment je chercherai vainement qui vous ressemble; je ne trouverai pas votre pareil. Je ne verrai plus que votre housse de pierreries, votre cordeau d'or, l'aigrette et le réseau de vos deux cornes. Nous avions l'habitude de vous apporter nous-mêmes le fourrage chaque jour, matin et soir. Hélas! ce malheur est le fruit des pensées de mon cœur. »

Ces lamentations attendrirent un moment Nandouka.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il tourna doucement sa prunelle et regarda du coin de l'œil. Il sentit alors quelque regret; il eut quelque envie de retourner avec son maître; mais il songea à son prestige et craignit les railleries de Sanjiva. « Il parlait bien haut, ne manquerait pas de dire son compagnon; il semblait que rien ne dût le faire céder, et le voilà qui retourne de lui-même à son travail d'esclave. » Alors, il ne poussa plus que quelques petits souffles exhalés avec peine, comme s'il eût été réellement sur le point de mourir.

Le Chetty, lorsque le premier accès de sa douleur se fut un peu calmé, dit à son monde : « Nandouka était pour nous un être honoré et chéri; c'était un bœuf de nature merveilleuse. Lui mort, le gage de notre heureuse fortune a disparu. Ce dernier voyage que nous avons entrepris ne peut avoir de résultats heureux, il vaut mieux y renoncer et que nous retournions tous à la maison. » Cependant, il commanda quatre hommes pour rester auprès de Nandouka, et veiller sur lui. « Si notre cher compagnon, leur dit-il, donnait quelque signe de guérison, il faudrait le ramener chez nous. S'il meurt, vous rendrez les derniers honneurs à son corps, sans le dépouiller de ses ornements. » Aussitôt, le Chetty fit reprendre à ses cinq cents chariots le chemin du retour.

Quant aux quatre veilleurs laissés auprès de Nandouka, lorsqu'ils virent le soir venu, ils se dirent les uns aux autres : « Nous sommes ici dans un lieu sauvage et complètement solitaire; la nuit va tomber dans un instant, et la forêt se remplira d'animaux féroces, de makaras (1), de tigres et de lions. Qui est-ce qui nous

(1) Le *makara* indien est un monstre marin. Il est visible que les Siamois emploient le mot *makara* sans savoir au juste ce qu'il représente.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

défendra? Ce ne sera pas Nandouka. Voilà ce que nous allons faire : nous allumerons un grand feu dont la lueur s'apercevra au loin, et nous nous en irons. » Ils firent comme ils avaient dit. Ils allumèrent un énorme brasier, et les flammes s'élevèrent jusqu'au ciel avec les tourbillons d'une fumée ardente. La lueur fut aperçue par les serviteurs du Chetty; il sortit lui-même de sa maison, vit le tourbillon de fumée, et s'écria en pleurant : « Ah! Nandouka, vous avez été le compagnon de nos années de misère, et maintenant, vous voilà mort : nous vous avons perdu. » Cependant, après avoir allumé le bûcher, les quatre veilleurs allèrent cueillir des fleurs, et vinrent les répandre aux côtés de Nandouka, puis, ils s'en allèrent et rendirent compte de ce qui s'était passé en ces termes : « Nandouka est mort; nous avons livré son corps aux flammes, avec tous ses ornements, ainsi que vous nous l'aviez commandé. »

Lorsque Nandouka les eut vus partis, il se leva tout joyeux : « Cela s'est passé exactement comme je voulais, dit-il; c'est le fait de mon énergie; si j'avais faibli, tout aurait tourné à ma confusion. » Dans sa joie, il s'ébroua; il manifesta sa puissance, il essaya sa force. Il prit en courant par un sentier qui se trouvait près de là, et le parcourut en bondissant, jusqu'à ce qu'il eût atteint la lisière de la forêt, ce qui faisait une distance considérable. Il se trouva alors sur un grand tertre de fourmis blanches au bord d'un étang de lotus. C'était là que Chanda, le roi des lions, venait prendre ses ébats. Nandouka monta sur ce tertre en bondissant, et finit par se coucher dessus.

Ce jour-là, par hasard, Singhadanta, ministre du roi des lions, étant venu de ce côté avec sa suite de chacals, aperçut Nandouka. Nandouka le vit aussi et se leva

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un seul bond; il se dressa de toute sa taille, ouvrit la bouche et poussa un beuglement si retentissant que Singhadanta, surpris, en trembla de tous ses membres; tous ses poils se hérissèrent; il crut avoir rencontré le diable en personne qui venait pour l'exterminer. Il se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes, et son escorte le suivit. Il arriva enfin auprès de Chanda, roi des lions, son maître : « J'ai rencontré, lui dit-il, un diable d'une taille gigantesque qui s'est avancé jusque sur les terres de Votre Majesté. — Ah! répondit le roi, tu crois avoir vu quelque chose d'énorme, et peut-être que ce n'est rien en réalité. — Votre Majesté, reprit Singhadanta, dit que ce n'est peut-être rien. Existe-t-il dans la tradition quelque récit qui s'appliquerait à ce fait? Je prie Votre Majesté qui a tant de vaillance de me faire entendre cette histoire. — Oui, dit le roi; je vais te la raconter, écoute seulement. »



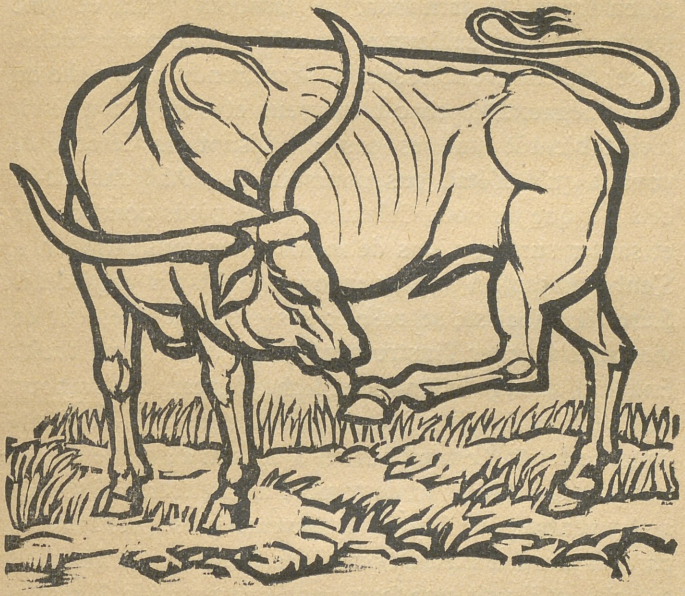
TRENTE-DEUXIÈME RÉCIT

AU temps passé, le roi Sela jouissait du pouvoir suprême dans la ville de Vigahapoura, dont le pourtour mesure douze yôjanas. La reine portait le nom de Devakalayani; elle avait sous son autorité toutes les filles du palais, au nombre de seize mille. Il y avait aussi dans cette ville des officiers civils et des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

guerriers intrépides, des éléphants et des chevaux en nombre incalculable.

Un jour, le roi Sela sortit pour chasser dans la forêt des Nuages. Là il offrit à tous les gens de sa cour, jusqu'aux plus humbles valets, un festin abondant, composé de poisson et de viande, et où le vin ne fut pas



épargné. On s'amusa, on s'égaya, on se livra aux transports de la joie jusqu'à en perdre la raison. Tous les esprits étaient surexcités; tous les rangs étaient confondus, maîtres et serviteurs ne se reconnaissaient plus les uns les autres. Lorsque le roi revint à la ville, on oublia, dans le bois, le grand tambour de cérémonie. Un chacal aperçut cette énorme masse si bien arrondie et qui paraissait avoir été faite au tour. « Comment cela peut-il se nommer? pensa-t-il; quelle est cette chose

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

si grosse, si rebondie, avec ce renflement au milieu? Cela n'a pas de pieds, pas de mains, pas de bouche, ni rien de semblable. » Il se dit que cela pouvait peut-être se manger. Il s'avança à petits pas, en rampant, jusqu'à ce qu'il fût tout près. Puis il recula, prit son élan, et arriva jusqu'à toucher l'objet. Il leva ses pieds de devant et en frappa le tambour; le tambour roula et vint tomber sur des cailloux et du sable fendu par la sécheresse; les chocs successifs lui firent rendre une suite de sons inégaux. Le chacal eut peur et s'enfuit; mais il revint bientôt sur ses pas, en faisant un détour, et voyant qu'il n'était pas poursuivi : « Ah! ah! dit-il, cela n'a que du son. Cela n'a pas de pieds pour courir et sauter sur vous, pas de mains pour vous attraper. » S'enhardissant, il revient encore une fois; il regarde, il flaire, il s'abaisse, se relève; ses pieds se dressent et viennent toucher l'instrument, il se raidit sans bruit. Enfin, il allonge la langue et lèche la peau du tambour qui se ramollit; il applique son museau et donne un coup de dents. Le tambour rend un son aigre. Le chacal effrayé est sur le point de tomber à la renverse. Il se met à plat ventre pour flairer de nouveau; puis, prenant son parti, il mord à pleine bouche; la peau du tambour se détache, et il voit une forme entièrement vide. Il recule à petits pas et pousse un hurlement plaintif : « Je croyais, dit-il, qu'il y avait là quantité de chair à manger, tant c'était gros. Mais, quand j'ai attaqué ce gros objet, et qu'il s'est ouvert par le devant, j'ai trouvé qu'il n'y avait là ni chair ni sang, comme je l'avais imaginé. C'est grand, et cependant ce n'est rien. C'est comme ces gens qui parlent beaucoup et qui n'ont aucune consistance. »

« C'est comme toi, Singhadanta, qui viens me parler

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un diable gigantesque ; cela peut être grand, et peut-être que ce n'est rien en réalité. »

Singhadanta se prosterna humblement et répondit : « Eh bien ! Monseigneur, vous qui avez plus de vaillance qu'un makara, je vous prie de venir voir vous-même. »

Le roi des lions, ayant à sa droite Singhadanta et Vâyoubhaksa à sa gauche, chacun avec les mille chacals de son escorte, bien entouré, bien gardé, vint donc voir Nandouka. Celui-ci, en apercevant le roi des lions accompagné de ses ministres et de sa garde, fit un bond, se dressa, s'allongea ; on eût dit le divin Garoudha prêt à s'élancer dans les airs. Chandarâja fit retentir sa voix et demanda :

« Qui êtes-vous, vous qui osez pénétrer jusque dans mes domaines ? Quelle est votre race ? Quel est votre nom ? Quelle est votre famille ? » Le lion précipitait ces questions et les répéta deux et trois fois. Nandouka ouvrit enfin la bouche et répondit avec solennité : « Mon nom est Nandouka, le roi puissant ; ma famille est la descendance du Grand Seigneur Siva, le maître souverain du monde. C'est par ses ordres que je suis descendu sur la terre pour y passer en revue tous les hommes et tous les animaux qui l'habitent. Je prends note des péchés et des bonnes actions, et je les inscris sur des feuilles d'un or indestructible qui seront présentées à ce grand dieu. »

Ces paroles firent que le roi des lions rentra en lui-même : « Des péchés, hélas ! se dit-il, j'en ai commis ; ai-je même fait autre chose ? Comment pourrai-je donc m'excuser ? Il faut que je tâche de m'insinuer dans les bonnes grâces de Monseigneur Nandouka Râja, puisque c'est lui qui est préposé à cette liste. Voilà une bonne idée et qui ne peut avoir aucun inconvénient. » Aussitôt, il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

baissa la tête jusqu'à toucher le sol et prit son ton le plus gracieux pour répondre : « Puisque vous venez ici comme messager des dieux, je vous prie de descendre chez moi. Vous y prendrez un peu de bon temps, et vous vous y rafraîchirez avant de vous remettre en route. »

Nandouka se retourna et, voulant flatter le nouvel arrivé, lui dit : « Tous les gens que vous avez là et qui vous font escorte, ce sont vos sujets, vos soldats; en quel pays les conduisez-vous? J'aimerais aussi à savoir quel est votre illustre nom? — Monseigneur, répondit le lion, mon nom n'est pas ordinaire; je m'appelle Chanda Singharâja, le seigneur souverain de tous les animaux sauvages qui habitent ces cantons. »

Nandouka et son nouvel ami sortirent ensemble de la forêt. Ils se promirent réciproquement la plus étroite et la plus ferme affection, et se rendirent dans la caverne du lion.

A partir de ce jour, ils allaient chercher leur pâture chacun de son côté. Si le lion allait dans la direction du nord, Nandouka allait du côté de l'ouest. A la nuit tombante, ils revenaient tous deux à la caverne où ils se donnaient du bon temps, jouaient, s'amusaient, comme de bons amis, sans soupçons et sans inquiétude. Nandouka ne négligea pas de prêcher à son ami les principes de la justice et de la morale. Le roi des animaux sauvages goûtait cette belle doctrine et se soumit du fond du cœur aux lois de la vertu. Il quitta ses habitudes de violence et cessa de s'entendre avec les deux chacals Singhadanta et Vâyoubhaksa, qui ne connaissaient que la pratique des crimes.

Un temps assez long se passa de cette manière. Un jour enfin, Singhadanta parla à Vâyoubhaksa de leur nouvelle situation : « Autrefois, disait-il, lorsque Monsei-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gneur le lion sortait pour chercher sa proie, il poussait son rugissement terrible, et aussi loin que sa voix ébranlât l'air, tous les animaux, petits et grands, tombaient morts de frayeur. Suivant la coutume, Monseigneur ne mangeait que le cœur et les yeux de ses victimes. Il nous laissait tout le reste, et il y avait de quoi nous rassasier tous. Mais depuis que ce Nandouka de malheur a paru parmi nous, nous n'avons plus rien à manger. L'un de ces jours peut-être, il persuadera au roi d'aller brouter l'herbe avec lui. Si cela continue, comment ferons-nous pour éviter de mourir de faim? Ami Vâyoubhaksa, nous ne pouvons pas laisser les choses aller ainsi. Il faut que nous trouvions le moyen de provoquer la guerre entre ces deux amis. L'un des deux champions succombera et son corps nous servira de pâture. »

Un jour, Nandouka était sorti pour aller aux champs; le lion était resté seul à la maison. Singhadanta et Vâyoubhaksa vinrent faire leur cour, se mirent à plat ventre devant le roi, et commencèrent leurs perfides insinuations par cette question : « Grand héros, seigneur très puissant, comment va votre ami? — Rien de particulier, répondit le lion, ne m'a frappé chez lui. — La présence de cet ami auprès de Votre Majesté, reprit Singhadanta, n'a-t-elle pas quelque chose d'inquiétant? La société des gens dont on ne connaît ni le nom ni la race est ordinairement funeste. — Est-ce vraiment la règle, interrogea le lion, que la société des gens dont on ne connaît ni le nom ni la race ait des conséquences funestes? Pouvez-vous le montrer par quelque exemple tiré de la tradition? »

Singhadanta dit alors ce conte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TRENTE-TROISIÈME RECIT

AUTREFOIS, du temps que le roi Brahmadata gouvernait Bénarès, et que la reine Soundara-dévi gouvernait les soixante mille jeunes femmes du palais, un pou nommé Chandasen logeait dans le lit du roi. Il tirait sa subsistance de la sueur et des huiles parfumées qu'il léchait sur le corps du prince, mais tout doucement, et sans avoir, pendant trois saisons, provoqué sa colère une seule fois. Dans le même temps, une punaise se tenait dans la salle du conseil, et vivait du sang qu'elle suçait sur les officiers du gouvernement. Au bout de quelque temps, elle se fit cette réflexion : « J'ai goûté, se disait-elle, du sang de tous ces officiers, du plus grand au plus petit. Il n'y a que le sang du roi que je n'aie pas encore goûté. J'ai bien envie d'en essayer; il ne m'en faudrait qu'une petite goutte. »

Cela dit, elle gagna à petits pas la couche royale, se glissa sous la couverture, et trouvant un trou qui lui parut propre à se cacher, elle s'y enfonça. En cet endroit, elle fit la rencontre de Chandasen, et voulut tout d'abord gagner son amitié. « Camarade, lui dit-elle, je me suis prise d'affection pour toi. Il m'a suffi de te voir, je ne veux plus te quitter. — C'est impossible, répondit Chandasen, tu as la bouche venimeuse; si tu mords le roi, il t'attrapera, tu mourras, et je partagerai ton sort. J'ai pu jusqu'à présent me garder de tout danger; je me contente de la sueur et des onctions parfumées du roi, et je ne l'ai jamais mis en colère. — Mais, reprit la punaise, je t'aime de tout mon cœur; crois-tu que je voudrais causer la perte de mon ami. Ce n'est pas une chose facile à trouver qu'un bon camarade; la nourri-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ture journalière n'est pas facile à trouver non plus. » Chandasen prit patience et lui dit : « Alors, tiens-toi bien tranquille; je vais te faire comprendre comment vont les choses de ce monde. »



TRENTE-QUATRIÈME RÉCIT

IL y avait autrefois, dit-il, un chasseur nommé Sanjiva qui vivait dans une forêt, sur le territoire de Patalipoutra. Ce chasseur ne cessait de guetter les daims ou de les poursuivre. Quand il en avait percé un de ses flèches, il le vendait : c'était sa manière de gagner sa vie. Un certain jour, il n'avait pas vu de daims, mais il aperçut sur un arbre un iguane blanc, du nom de Routaka; il lui donna la chasse, et l'iguane alla se cacher dans le creux d'un grand hopea; or, ce trou servait d'asile à toute une tribu de chouettes. Le chasseur y introduisit une torche allumée. Ainsi, les chouettes périrent en même temps que l'iguane.

« Je m'étonne donc, camarade, que tu persistes à vouloir demeurer avec moi, au risque de me faire partager ton sort, comme dans l'exemple que je viens de te conter. »

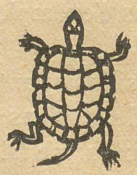
La punaise se fit aussi insinuante que possible : « Ne t'inquiète pas, camarade, tu tiens à ta vie, mais je tiens à la mienne aussi. Veux-tu me faire plaisir, ou refuses-tu de m'écouter? »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chandasen lui permit enfin de passer la nuit auprès de lui. Le roi entra dans sa chambre et se mit au lit. A peine était-il couché qu'il s'endormit profondément. La punaise profita aussitôt de l'occasion pour le mordre. Il se réveilla en sursaut et cria à ses gens : « Qui est-ce qui a fait mon lit? On y a laissé un ennemi qui m'a mordu. » Les femmes du palais accourent en foule. On allume des lampes, des bougies, des lanternes, et l'on cherche de tous côtés. La punaise s'esquive prestement, et se met hors de danger. Une servante plus avisée que les autres soulève l'oreiller et regarde. Elle trouve Chandasen dans sa cachette habituelle, le prend et le tue en disant : « Voilà tout ce qu'il y avait, ce n'est pas extraordinaire. »

« La compagnie d'un étranger à qui l'on donne asile, peut, ajouta Singhadanta, exposer à un pareil danger. »

« Nandouka, repartit le roi, ce n'est pas un ennemi dangereux. Mais, n'est-ce pas une perfide convoitise qui t'inspire à toi-même tous ces discours? Il te plairait peut-être de provoquer la guerre entre nous; l'un des deux succomberait, et la victime serait ta proie. Apprends, Singhadanta, que les êtres vivants, soumis à la loi de la transmigration, qui cèdent aux suggestions d'une gourmandise désordonnée, se mettent eux-mêmes en danger de périr, comme tu le verras dans l'histoire que je vais te raconter. »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TRENTE-CINQUIÈME RÉCIT

IL y avait autrefois un chasseur nommé Rartiraten qui tuait les daims avec une arbalète et des flèches empoisonnées. Il rencontra un jour un éléphant mâle nommé Maranjanaghiri. L'éléphant l'aperçut de son côté et courut aussitôt sur lui. L'homme s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes et grimpa sur un gros tertre de fourmis blanches; de là il coucha l'éléphant en joue et décocha le trait. Malheureusement pour lui, il avait mis le pied sur un trou de cobra, au moment où le trait partait, et le serpent l'atteignit d'un jet de son venin. Le chasseur, brusquement saisi par une douleur intolérable, tomba; en tombant, il laissa échapper son arbalète dont la crosse fracassa la tête du serpent. Cependant le venin avait pénétré jusqu'au cœur du chasseur qui perdit aussi la vie. De son côté, l'éléphant atteint par la flèche empoisonnée ne put échapper à la mort, et s'abattit au pied du tertre. Sur ces entrefaites passe un chacal qui, voyant tous ces morts, fut dans le ravissement. « Cette nuit, s'écria-t-il, j'ai fait un beau rêve. Voici en effet que je trouve abondance de vivres. J'en aurai bien pour un mois à manger l'éléphant; l'homme me fera quinze jours, et j'aurai du serpent pour ma journée. Non pas encore : commençons par ronger la corde de l'arbalète; ce sera suffisant pour me rendre des forces. » Ce chacal, en effet, était d'une avarice extrême et craignait surtout que quelque autre animal ne vînt lui ravir sa proie.

Or, la corde se trouvait tendue. Le chacal commence à la lécher, puis se retournant du côté de la branche de l'arc, à l'endroit où celle-ci s'attache à la corde qui la retient, il mord en tirant; la corde se rompt, et la branche de l'arc, se détendant brusquement, frappe l'animal

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à la poitrine et le tue sur place. Eh bien! Singhadanta, voilà comment ce qui s'appelle convoitise vous conduit au malheur. C'est un principe fatal qui cause la destruction et la ruine, avec la perte des biens qui tombent entre nos mains et dont nous ne pouvons jouir.

Lorsque le lion eut achevé, Singhadanta se retira en rampant obliquement et sortit. Il eut une nouvelle conférence avec Vâyoubhaksa : « Je viens, dit-il, de parler à notre seigneur le lion, mais de tout ce que j'ai pu lui dire, il n'a rien écouté. Va le trouver à ton tour. »

Vâyoubhaksa entra en rampant, et s'adressant au roi d'un ton flagorneur, insinuant, commença ainsi : « Vos humbles serviteurs ont toujours vécu heureux sous la protection de votre incomparable valeur. Mais si vous avez bien voulu nous appeler à remplir auprès de vous la charge de ministres, c'est sans doute afin que nous vous donnions avis des erreurs qui pourraient être commises, que nous vous montrions en toutes circonstances ce qui est bien et ce qui est mal. Quelquefois la vigilance s'endort, pendant que l'on donne tous ses soins à l'amitié. Au risque de m'exposer au ressentiment de votre majesté si elle voulait fermer les yeux et les oreilles, je veux aujourd'hui lui parler humblement, mais franchement. Je dirai donc qu'il en est peut-être comme du roi Gardhouma qui fut traîtreusement induit en erreur. » A ces mots, le lion redressa la tête : « Quelle est, demanda-t-il, cette histoire du roi Gardhouma que l'on induisit traîtreusement en erreur? »

Vâyoubhaksa raconta alors ce qui suit :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TRENTE-SIXIÈME RÉCIT

C'ÉTAIT du temps que Sa Majesté le roi Mâlayama régnait glorieusement dans la ville de Tigabâna, avec son épouse la reine Yogavati, princesse accomplie en vertu et en beauté. Le prince Gardhouma était leur fils.

Le roi passait donc sa vie dans les délices, au milieu des seize mille femmes de son harem, toutes d'une beauté parfaite et comparables aux nymphes du ciel. On comptait dans le territoire de ses états jusqu'à cent une villes, et il en avait confié la défense à huit chefs choisis parmi les meilleurs soldats. La frontière était divisée en huit sections correspondant aux huit points de l'horizon, et chacun de ces chefs avait une de ces sections sous son commandement. Ils gardaient tous leur poste avec vigilance, prêts à repousser toute tentative d'invasion. Ainsi l'ennemi, de quelques forces qu'il disposât, était incapable de commettre des déprédations sur le territoire du royaume. Quant à la capitale, il n'était pas question pour lui d'y entrer; il n'eût pu même en approcher qu'avec des difficultés extrêmes; il était dans la situation d'un misérable mortel qui eût voulu s'attaquer au soleil.

Arrivé à un certain âge, le roi Mâlayama embrassa la vie religieuse et se fit remplacer par son fils dans le gouvernement de ses états. Cependant de perfides ministres ne cessaient d'exciter le jeune roi contre les chefs qui commandaient à la frontière. « Du temps du roi, votre auguste père, lui disaient-ils, ces chefs ne manquaient pas de lui envoyer, au commencement de l'année, et chaque mois, des présents en témoignage de leur fidélité. Mais depuis que Votre Majesté a pris les rênes du gouvernement, on ne les a vus ni venir vous rendre hom-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mage, ni vous envoyer une seule fois les présents accoutumés. Il y a toute apparence qu'ils méditent de mauvais desseins. »

Le roi Gardhouma, cédant enfin aux suggestions de ses ministres, adressa à chacun de ces officiers préposés à la garde de la frontière, une lettre par laquelle il leur faisait connaître que le roi son père avait embrassé la vie religieuse en lui remettant le pouvoir suprême; il leur donnait en même temps l'ordre de venir lui faire hommage dans sa capitale. Ces officiers, après avoir pris connaissance de la lettre du roi, déclarèrent ne pouvoir quitter le siège de leur commandement, de peur qu'il ne se produisît des troubles pendant leur absence, mais qu'ils allaient envoyer leurs présents à Sa Majesté. Le plus simple leur parut de confier ces présents aux messagers qui leur avaient apporté les ordres du roi. Mais au cours du voyage, ces mauvais serviteurs se partagèrent entre eux toutes les choses de valeur dont ils étaient chargés. Arrivés à la capitale, ils osèrent se présenter au roi, et lui rendirent un compte mensonger de leur mission : « Nous sommes allés, dirent-ils, suivant les ordres de Votre Majesté, remettre votre lettre aux officiers qui gardent la frontière; mais ils ont refusé d'envoyer les présents d'usage et n'ont pas même voulu prendre connaissance de vos ordres. ».

Le roi, avec la précipitation des jeunes gens, ne prit pas le temps de réfléchir. Il entra sur-le-champ dans une violente colère, révoqua tous ces officiers, et donna leurs charges à huit de ses conseillers, qui partirent incontinent, accompagnés de troupes bien armées, pour prendre possession de leurs commandements. Aussitôt arrivés, ils envoyèrent leurs prédécesseurs à la capitale. Ceux-ci comparurent donc devant le roi; ils alléguèrent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour leur défense que l'usage ne permettait pas aux gouverneurs des provinces éloignées de quitter leur poste pour se présenter devant le roi, à moins d'y être appelés par des ordres exprès; agir autrement, c'était commettre un crime de lèse-majesté. Le roi resta sourd à toutes leurs raisons et les fit jeter en prison.

Le bruit de ce bouleversement se répandit bientôt dans les pays voisins. Les troupes ennemies rassemblées de tous les côtés se précipitèrent en masse sur la frontière. Les nouveaux chefs ne purent résister, et les territoires confiés à leur garde furent occupés par l'envahisseur, qui s'avança rapidement et vint mettre le siège devant la capitale. Le roi ordonna de faire sortir toutes les troupes, tant celles de l'intérieur que celles du dehors (1), de mettre les forts en état de défense et de garnir de soldats les remparts de première et de seconde ligne, enfin de prendre toutes les mesures nécessaires pour arrêter l'ennemi. Mais il n'y avait là que des hommes sans valeur, qui n'osaient sèulement bouger, et qui, ne connaissant rien à la guerre, restaient comme ahuris. C'était à tel point qu'on en avait honte.

Dans ces conjonctures, le roi Gardhouma fit sortir de prison les officiers antérieurement préposés à la garde de la frontière et leur demanda conseil. Mais le cœur encore ulcéré par les mauvais traitements dont ils avaient été victimes, ils dissimulèrent leur pensée. Ils répondirent qu'ils étaient vieux et que leur tête blanchie n'avait plus toute sa solidité. Seraient-ils assez présomptueux pour décider de la conduite de la guerre? Ils craignaient de se tromper. Se hasarderaient-ils à donner un avis au roi? Ils avaient peur de se mettre en faute. « Cependant,

(1) L'intérieur et le dehors de la ville royale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ajoutèrent-ils, si Votre Majesté voulait bien prendre à notre égard des dispositions bienveillantes, nous dirions : il n'y a qu'à tenir bon et à prolonger la défense avec acharnement. »

A ces paroles, le roi sentit son cœur s'échauffer de l'ardeur des combats. Il ordonna une prise d'armes générale : soldats, éléphants, chevaux de guerre se mirent en ligne. Dès que les signes favorables eurent paru dans le ciel, le jeune souverain, entouré de sa garde, se mit en marche et sortit du côté où il devait rencontrer l'armée assiégeante. Cependant, les forces ennemies s'ébranlent à leur tour et fondent en masse sur l'escorte royale. Le roi Gardhouma, réduit à affronter le combat, sent tout son courage s'évanouir, ses cheveux se dressent sur sa tête, il tremble, ses idées se confondent, l'angoisse le saisit, il tourne le dos, il lâche pied. Enfin, voyant ses troupes s'effondrer sous le choc de l'ennemi, il perd tout espoir, se dérobe, met pied à terre, et s'enfuit inaperçu.

Il s'enfonça dans les bois, et il errait solitaire, lorsqu'il arriva à un groupe de maisons habitées par une colonie de voleurs. Ceux-ci étaient tous sortis, il ne restait au logis qu'un perroquet nommé Vishnougoupta. Le roi allait entrer, lorsque le perroquet l'aperçut et s'écria : « Aux armes ! accourez vite, prenez vos piques, frappez, tuez cet homme ! » Effrayé par ces menaces, le roi s'éloigna. Continuant à marcher, il rencontra l'ermitage du sage Gôtama. Le saint était alors dans la forêt occupé à cueillir des fruits sauvages ; en sortant, il avait laissé la garde de sa cabane à un perroquet nommé Chitragoupta. Dès que ce perroquet eut aperçu le roi, il prit sa voix la plus douce pour l'inviter : « Je prie Votre Majesté de vouloir bien entrer ; passez d'abord, s'il vous plaît, dans la salle de bain ; lavez-vous, mettez-vous à l'aise ; vous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

viendrez ensuite manger des mangues et d'autres fruits savoureux, en attendant mon vénérable maître. »

Le roi fut agréablement surpris en entendant ces paroles. Il regarde, aperçoit le perroquet, sourit joyeusement et s'écrie : « Voici un oiseau qui connaît dans la perfection les règles de la politesse. Dans la maison des voleurs, un autre perroquet, au moment où j'allais entrer, a crié pour qu'on me tuât. » Chitragoupta salua en relevant les deux ailes : « Cet autre oiseau, répondit-il, a nom Vishnougoupta; c'est mon frère cadet, et nous étions ensemble dans le même nid, lorsque ce nid fut emporté par un coup de vent et tomba dans le fleuve Prabâsha Tirthi. Le bon ermite Gôtama m'a recueilli et élevé, tandis que mon frère tomba entre les mains de gens sans principes. Ainsi, quoique nous soyons de la même mère, il a eu le malheur de vivre dans la société d'hommes grossiers et vicieux, et il en a pris les mœurs; plus fortuné, j'ai été élevé dans l'intimité d'un grand saint. » Le roi, charmé par ces explications, lui dit : « Vous appartenez au monde des animaux pour cette génération seulement. Une seconde naissance vous donnera la nature humaine, et vous parviendrez ensuite à la félicité suprême. »

Lorsque l'ermite revint de la forêt, le roi se présenta à lui et le salua avec de grands témoignages de respect. Le saint l'interrogea d'un ton affectueux : « Quelle est la ville capitale d'où vous venez? Pour quelle cause êtes-vous seul et sans suite, et pourquoi votre visage est-il empreint de cet air de désolation? » Le roi, se prosternant de nouveau, confessa tout ce qui venait de lui arriver. « C'est, lui dit l'ermite, pour avoir écouté les conseils des méchants que tous ces malheurs sont tombés sur vous. Vous avez renvoyé de vieux serviteurs que l'expérience avait instruits à observer et à réfléchir. Main-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

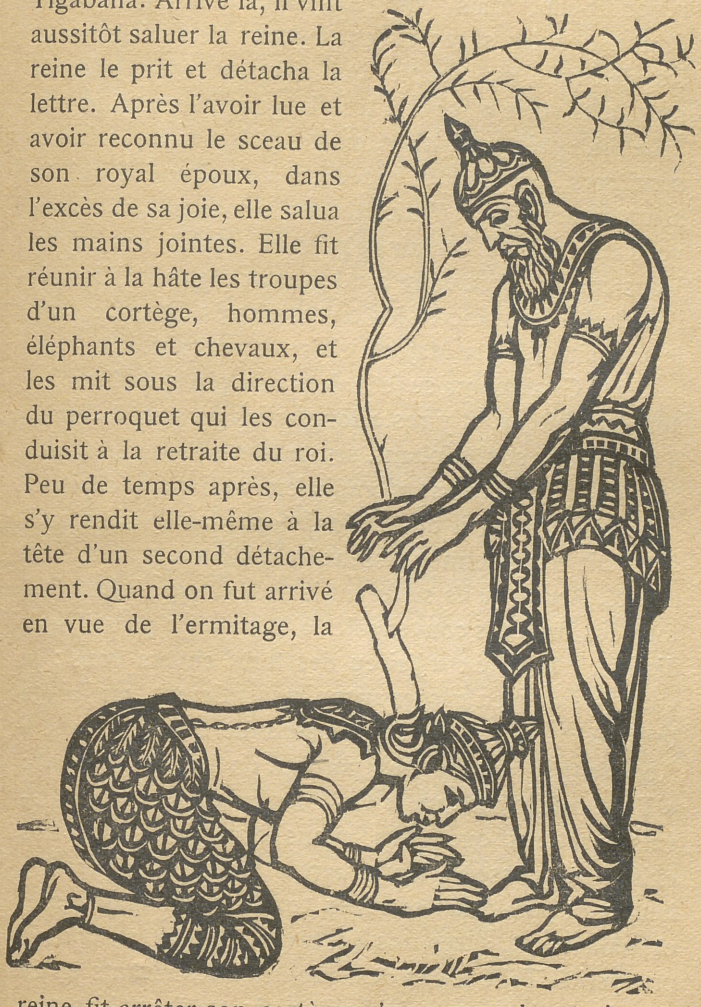
tenant, vous voici réduit à la dernière extrémité. » Le roi, joignant les deux mains au-dessus du front, répondit : « Oui, c'est bien cela ; mon malheur vient d'avoir écouté de mauvais conseils. Mais, puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, j'ai recours à votre souveraine sagesse, et je vous prie de me faire connaître par quel moyen je pourrai rentrer en possession de mon trône. » Touché de compassion, le bon solitaire consulta ses lumières surnaturelles et reconnut que les princes ennemis avaient déjà retiré leurs troupes jusqu'au dernier homme. Ils avaient vu, en effet, que le roi Gardhouma avait pris la fuite et renoncé à combattre. « Le voilà, se disaient-ils, aussi désarmé qu'une femme. Que nous servirait-il d'attendre plus longtemps? » Il adressa donc la parole au roi en ces termes : « Tous ceux qui vous faisaient la guerre se sont retirés. Maintenant, allez me chercher une pierre, la plus grosse que vous pourrez soulever. » Le roi apporta la pierre et le saint la changea en or. « Prenez cet or, dit-il, vous vous en servirez pour faire des libéralités aux officiers et aux soldats de votre armée. » Or, cette pierre changée en or était haute de dix coudées ; l'ermite ajouta : « Si vous voulez rentrer dans vos états, donnez de vos nouvelles au moyen d'une lettre que vous adresserez à la reine et que Chitragoupta lui portera. Je vous fais présent de cet oiseau. »

Le roi écrivit donc à la reine. Il lui disait en substance qu'il était actuellement dans l'ermitage du Grand Rishi Gôtama et qu'il la priait de lui envoyer des troupes avec lesquelles il pourrait rentrer dans sa capitale. Cette lettre écrite, il l'attacha au cou de Chitragoupta ; il plaça une lame d'or sous l'aile droite du perroquet et l'anneau du sceau royal sous son aile gauche.

L'oiseau, après s'être prosterné et avoir présenté ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hommages, d'abord à son nouveau maître, ensuite au saint ermite, prit aussitôt son vol dans la direction de Tigabâna. Arrivé là, il vint aussitôt saluer la reine. La reine le prit et détacha la lettre. Après l'avoir lue et avoir reconnu le sceau de son royal époux, dans l'excès de sa joie, elle salua les mains jointes. Elle fit réunir à la hâte les troupes d'un cortège, hommes, éléphants et chevaux, et les mit sous la direction du perroquet qui les conduisit à la retraite du roi. Peu de temps après, elle s'y rendit elle-même à la tête d'un second détachement. Quand on fut arrivé en vue de l'ermitage, la



reine fit arrêter son cortège, s'avança seule, et vint se prosterner devant l'ermite, puis saluer son époux. Celui-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ci lui demanda : « Que s'est-il passé de nouveau depuis mon départ ? — Il ne s'est rien passé d'extraordinaire, répondit-elle. Mais voici maintenant les principaux Brahmanes, les sages et les docteurs, les ministres et les délégués du peuple qui viennent vous prier de reprendre votre place à la tête du gouvernement. »

Le roi, après avoir distribué des présents à ses fidèles serviteurs, demanda la bénédiction du Grand Rishi. Le saint commença à l'exhorter en ces termes : « Vous vous efforcerez à l'avenir de prendre soin de vos sujets. Vous conformerez votre conduite aux règles établies par l'exemple des princes des temps passés. Et, pour finir, je souhaite à Votre Majesté gloire et prospérité. »

Le roi Gardhouma se jeta alors aux pieds de l'ermite, son bienfaiteur, et y resta longtemps prosterné. Enfin, il monta sur son éléphant, ses gardes se rangèrent autour de lui, et il revint triomphalement dans sa capitale.

A peine arrivé, il donna l'ordre que les officiers qu'il avait fait emprisonner fussent immédiatement remis en liberté. Après qu'ils se furent lavé le visage, il leur fit à tous des présents convenables à leur rang ; puis il leur dit avec affabilité : « J'ai eu des torts envers vous ; je vous prie de n'en garder aucun ressentiment, car j'ai été trompé par les mauvais conseils de mes flatteurs. » Apaisés par ces bonnes paroles, ils lui répondirent : « Tout cela n'est que le fruit des bonnes et des mauvaises actions que nous avons commises dans nos existences passées. Nous avons commencé par être heureux ; puis nous sommes tombés dans la détresse, et maintenant, après nos épreuves, nous retrouvons la prospérité. Telle est la destinée des êtres vivants en ce monde. Jouissez en paix du pouvoir suprême. Vos serviteurs s'acquitteront de leurs devoirs envers Votre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Majesté, et, par l'observation des dix grands préceptes, mériteront après leur mort de renaître dans le ciel. »

Après avoir prononcé ces paroles, ils saluèrent et prirent congé du roi. Immédiatement, ils se mirent tous les huit en route, afin de regagner à la frontière le siège du commandement dont ils avaient autrefois la charge. A partir de ce moment, il n'y eut plus de trouble dans le pays, et les ennemis ne reparurent pas.

Quant au roi, lorsqu'il eut désormais à prendre une décision, il ne manquait pas d'en délibérer avec ses ministres. Il institua dans la ville des distributions d'aumônes suivant le système des six (1) et devint par la suite roi suzerain.

Vâyoubhaksa termina son récit par cet avis : « Seigneur magnanime, vos serviteurs veulent simplement vous dire : Prenez garde qu'il ne vous arrive comme au roi Gardhouma. Si ces craintes se réalisaient, vous auriez alors le droit de blâmer vos serviteurs de s'être tus lorsqu'ils devaient vous prévenir. »

« Ce que tu dis est vrai, répondit le lion ; il y a cependant une différence. Les ministres dont tu parles n'ignoraient pas qu'ils devaient mettre un frein à leur langue. C'est par cette réserve qu'ils se rendaient dignes de diriger la conduite de leur roi. Toi, au contraire, tu viens me trouver avec des intentions perfides et une langue intempérante. Prends garde que cette langue ne soit un jour la cause de ta destruction. Je vais, moi aussi, te raconter une histoire qui te fera clairement saisir ce danger. »

Voici l'histoire que le roi lion raconta.

---

(1) En six endroits des aumônes de six sortes, pour une somme de six mille pièces de monnaie, etc.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TRENTE-SEPTIÈME RÉCIT

UN couple de cygnes dorés avait établi son ménage sur le sommet d'une roche, au pied des monts Tashtagiri (1). Ils allaient ordinairement chercher leur nourriture dans un lac où habitait une tortue avec laquelle ils se lièrent d'amitié. Un jour, comme ils causaient ensemble, cette tortue leur fit mille questions sur le pays où ils demeuraient, leur demandant s'il s'y trouvait des grottes, des forêts, et de quel genre. « L'endroit où nous demeurons, dirent-ils, est au pied des monts Tashtagiri. C'est le sommet d'une grande roche où se trouve un lac délicieux, plein de lotus, dont les fleurs exhalent un parfum exquis. Tous les genres de poissons y vivent en paix à l'abri de tout danger. » La tortue fut prise d'une violente envie de voir cette merveille et supplia les cygnes de l'y mener. « Amis, leur dit-elle, conduisez-moi, je vous prie, à ce beau lac des Grandes Aiguilles. — Soit, lui répondirent-ils ; mais dites-nous, d'abord, êtes-vous sûre de rester maîtresse de votre cœur, pouvez-vous réprimer un mouvement de colère ? — Oui, affirma-t-elle, je saurai gouverner mes sentiments, je réprimerai les mouvements de mon cœur et j'imposerai silence à ma langue. Soyez complaisants, emmenez-moi. »

Pour la transporter, les cygnes prirent un bâton qu'ils saisirent dans leur bec, chacun par un bout, et la tortue, le tenant bien serré dans sa bouche par le milieu, fut élevée ainsi jusque dans les nues. Par malheur, il y avait là une bande de chacals désœuvrés et querelleurs. Aper-

(1) Les montagnes aux pics effilés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cevant ce cortège, ils s'écrièrent : « Comment ces nobles cygnes peuvent-ils porter jusqu'au ciel une misérable tortue ? Ont-ils perdu l'esprit ? » La tortue, en entendant ces paroles injurieuses, ne put retenir sa colère et ouvrit la bouche, prête à répondre. Mais, au même instant, on la vit tomber en tournoyant, et s'abattre à plat sur le sol. Elle s'y brisa, et la violence du choc fit sauter tout son corps hors de la carapace. Les chacals, accourant aussitôt, se mirent tous autour d'elle et se régalèrent de sa chair.

« C'est ainsi, ô Vâyoubhaksa, que les caractères violents qui se laissent dominer par leurs passions ne tardent pas à s'en repentir. Ils sont condamnés à périr comme la tortue, qui ne sut pas réprimer sa colère et garder le silence à propos.

« Mais, écoutez, ô Vâyoubhakṣa, ô Singhadanta, voici un autre exemple à l'appui de ce principe de morale. »



TRENTE-HUITIÈME RÉCIT

Il y avait un lion nommé Pandhoura, qui régnait sur tous les habitants de la forêt. Il habitait dans une caverne de l'Himavanta et avait pour ministre de droite un chacal nommé Singhadanta, et pour ministre de gauche un corbeau nommé Singhadandha.

Il arriva dans le même temps qu'un marchand de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Bénarès se joignit, avec son âne et sa pacotille, à une caravane qui se dirigeait vers Kralingavishaya. En cours de route, cette caravane fut attaquée par des brigands ; les marchands prirent la fuite et se dispersèrent de tous les côtés ; l'âne, de son côté, se perdit dans la forêt. Comme il venait de s'aventurer sur les terres du lion Pandhoura, le corbeau Singhadandha l'aperçut, s'approcha et lui demanda d'où il venait. L'âne lui dit le but de son voyage. Singhadandha lui fit observer que le territoire sur lequel ils se trouvaient faisait partie des domaines du roi Pandhoura. « Mais, lui dit-il ensuite, vous n'avez pas de retraite en ce pays ; vous allez être exposé aux attaques de tous les animaux. » L'âne lui répondit d'une voix suppliante : « Je suis égaré, je suis étranger. Je n'ai en ce pays ni ami, ni connaissance ; comment pourrai-je échapper au danger ? Ayez de la compassion pour moi ; dites-moi où je pourrai trouver un asile. » Singhadandha amena le suppliant auprès du roi. « Cet âne, dit-il, s'est égaré ; il désirerait se mettre au rang des serviteurs de Votre Majesté. » Le lion permit à l'âne de rester auprès de lui.

Un certain jour, le roi Pandhoura, étant allé prendre ses ébats dans la campagne, rencontra un éléphant. Dans l'orgueil de sa force, et plein de mépris pour cet ennemi, il tendit tous ses nerfs, ramassa toutes ses forces et fondit brusquement sur lui, sans même l'avoir averti par un éclat de voix. L'éléphant se défendit, frappa l'agresseur de ses défenses et l'atteignit à la poitrine. Le lion, humilié et couvert de honte, alla, sans ouvrir la bouche, se coucher dans sa caverne, et il y resta sept jours sans manger. Le chacal Singhadanta se présenta alors devant lui : « Qu'est-il arrivé à Votre Majesté ? lui demanda-t-il. Qui vous a plongé dans ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

profond abattement ? Vous n'en avez rien dit à vos serviteurs. » Le lion lui raconta brièvement sa mésaventure : « Il ne faut plus jeûner, reprit le chacal ; que ne mangez-vous cet âne pour votre dîner? — Mais, répondit le lion, cet âne est un malheureux étranger qui est venu me demander asile, comment pourrais-je le manger ? Si je faisais une chose pareille, le bruit se répandrait partout que je n'ai pas d'honneur, et je serais condamné par la voix de tous les animaux. Mieux vaut mourir ; il ne m'est pas permis de manger cet âne. »

Le chacal, sans se laisser rebuter par ces paroles, continua à presser le lion de ses pernicieux conseils. Cependant, le corbeau s'interposa et dit : « C'est moi qui ai introduit cet animal auprès de Votre Majesté ; je vous prie de l'épargner par considération pour moi. » Le lion s'adressa alors à l'âne et lui dit : « Tu vois que l'on m'engage à te manger ; dis-nous toi-même ce que tu en penses. — Monseigneur, répondit l'âne, si ma vie était menacée par quelque autre animal, je viendrais vous demander de me défendre. Quand ma vie est menacée par mon protecteur lui-même, à qui aurais-je recours? — Connais-tu, dit le lion, une histoire qui se rapporte à ta position ? Il faut nous la dire. »

Voici ce que l'âne raconta alors.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TRENTE-NEUVIÈME RÉCIT

Il y avait à Bénarès un Brahmane nommé Souâmi. Un jour qu'il était allé se baigner au fleuve Prabâshatirthi, il vit le corbeau Kâkâdôsa arriver à tire-d'aile, avec une grenouille blanche dans le bec, et se percher sur une branche d'un arbre voisin. La grenouille poussait des cris lamentables ; le Brahmane l'entendit et en eut pitié. « Malheur ! se dit-il, si je ne vais de ce pas au secours de cette grenouille, sa perte est assurée. Il est vrai que de son côté le corbeau souffrira de la faim, mais il n'en mourra pas. Tout bien pesé, mon devoir est de sauver la grenouille. » Alors, il jeta un grand cri. Le corbeau, effrayé, laissa tomber la grenouille ; le Brahmane la ramassa et l'apporta à sa maison. De ce moment, il en prit le plus grand soin ; chaque jour, il lui donnait à manger, de sorte qu'elle devint, avec le temps, grosse et grasse.

Cependant, la femme du Brahmane devint jalouse de la grenouille. « Mon mari, pensait-elle, l'aime plus que moi. Au moment des repas, il choisit pour elle ce qu'elle aime le mieux ; il la sert la première ; lui, mange ensuite, et il faut que je me contente de leurs restes. Il laisse bien voir ainsi le mépris qu'il a pour moi ; mais il faut que cela cesse ; je veux moi-même me faire un plat de cette grenouille. » Elle fit alors semblant d'être malade. Le Brahmane, voyant qu'elle ne mangeait plus, lui demanda : « Madame, qu'avez-vous donc que vous ne mangez pas ? — J'ai, lui répondit-elle, quelque chose qui me serre dans la poitrine, et puis les nerfs et le sang me donnent des éblouissements ; c'est quelque chose d'affreux ; hélas ! je vois bien qu'il faudra que j'en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

meure. — Mais, reprit-il, ne pourrait-on pas trouver un remède pour vous délivrer de ce mal ? — Ah ! répliqua-t-elle, c'est un mal tout à fait extraordinaire. Il y a des moments où il me donne une envie irrésistible d'avoir à manger la grenouille que vous élevez. Il me semble que je vais mourir si je n'ai pas cette satisfaction. — Cette grenouille, objecta tristement le Brahmane, allait être dévorée par un corbeau. C'est moi qui l'ai sauvée ; comment pourrais-je maintenant vous la donner à manger? Et puis, nous appartenons tous deux à la secte des Brahmanes, et ses lois ne nous permettent pas de tuer les animaux pour les manger. »

Cependant la malade tombait dans un abattement chaque jour plus profond et un voile de deuil semblait couvrir son visage. « Ainsi, disait-elle sans cesse, je n'ai donc aucune chance de conserver la vie. » Voyant sa femme dans cet état, le Brahmane finit par céder et résolut de sacrifier sa grenouille. Un matin, au lever du jour, il la perça avec une aiguille de fer. La pauvre petite bête le regardait en silence. « Lorsque le corbeau t'emportait dans son bec, lui demanda alors le Brahmane, tu poussais des cris perçants, pourquoi ne fais-tu pas de même, maintenant que je viens de te percer de part en part? » Elle lui répondit : « Lorsque le corbeau me tenait dans son bec et m'emportait de ce côté, je vous voyais disposé à me servir de protecteur et en état de me sauver la vie. C'est pour cela que je criais et que je faisais appel à votre compassion. Mais maintenant que mon protecteur lui-même se dispose à m'ôter la vie, à qui pourrais-je adresser mes plaintes ? » En entendant ces paroles, le Brahmane se sentit pénétré de remords. « Je suis Brahmane, se disait-il, il ne m'est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

décidément pas permis de tuer un animal. » Il prépara un baume qu'il appliqua sur la blessure qu'il avait faite ; puis prenant la grenouille, il la porta lui-même sur le bord du fleuve, où il lui rendit la liberté.

Lorsque le Brahmane fut de retour chez lui, sa femme lui demanda : « Comment me disiez-vous que vous alliez m'apprêter cette grenouille pour mon repas ? Si vous me refusez cette satisfaction, il faudra donc que je meure. — Vous mourrez ou vous ne mourrez pas, répondit le Brahmane ; c'est une question qui dépend du mérite et du démérite de vos existences antérieures. »

L'âne, après avoir raconté cette fable, supplia le lion d'avoir pitié de lui, comme le Brahmane avait eu pitié de la grenouille.

Singhadanta, prenant à son tour la parole, représenta au roi qu'il commettrait la plus grande erreur en s'abstenant de manger l'âne : « Car, dit-il, jamais jusqu'à ce jour on n'a vu pareil animal parmi nous ; un être extraordinaire, un étranger apporte toujours le malheur avec lui. » Le lion lui demanda : « Y a-t-il dans la tradition un exemple de ce que tu dis là ? Si cela est, je te prie de m'en raconter l'histoire. » Alors le chacal reprit en ces termes.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

QUARANTIÈME RÉCIT

AUTREFOIS, en certain pays, il y avait un forestier nommé Yaova qui demeurait dans un village à l'ouest de la capitale et qui n'avait jamais mis les pieds dans une ville. Il lui arriva un jour de trouver du miel sauvage dans les rochers de la forêt. Il recueillit ce miel dans un pot, mit ce pot sur son épaule, et s'achemina vers la ville afin d'y vendre son miel. Tout en marchant par les rues, il regardait de gauche et de droite avec curiosité. Arrivé à la place du marché, notre homme vit de jolies filles à peine adolescentes qui allaient et venaient, les unes pour vendre, les autres pour acheter. Il les contemplait bouche bée, lorsque son pied rencontra quelque chose qui le fit trébucher ; le pot tomba et le miel se répandit par terre. Alors, des mouches arrivèrent en foule et se mirent à sucer le miel. Les petits lézards gris arrivèrent pour gober les mouches ; un chat accourut pour attraper les lézards ; un chien, apercevant le chat, le guetta et se jeta sur lui. Une fille à qui était le chat accourut pour battre le chien ; le maître du chien accourut pour battre la maîtresse du chat, et tous deux se battirent en jetant de grands cris.

Les gens de la police arrivèrent pour mettre l'ordre, mais comme ils ne savaient à qui s'en prendre, ils se jetaient à tort et à travers sur les gens de la ville. La population se souleva, tomba sur eux à coups de bâton et à coups de sabre et en tua un grand nombre. Les ministres vinrent avec des troupes, troupes de cheval et troupes d'éléphant, pour s'emparer des mutins. Ces troupes furent attaquées à leur tour ; il y eut des chevaux et des éléphants de tués. Les ministres durent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rebrousser chemin et déclarèrent au palais que la ville était sens dessus dessous. Le roi épouvanté prit la fuite.

Voici comment cette ville fut détruite par le fait d'un homme de rien qui y venait pour la première fois, et c'est pour cette raison que je conseille à Votre Majesté de manger cet âne. La présence de cet inconnu parmi nous peut causer un désastre semblable à celui de cette ville.

Le lion Pandhoura répondit : « Une personne de naissance noble peut tomber dans la détresse, mais elle ne perd pas pour cela le soin de sa dignité, tandis qu'une prospérité de longue durée amène quelquefois une déchéance complète. »

Singhadandha demanda s'il y avait un exemple d'un revers de ce genre, et le lion lui fit le récit suivant.



QUARANTE ET UNIÈME RÉCIT

DANS le territoire de la ville de Bandhou, et sous le règne du roi Oura, il y avait au milieu des bois un village nommé Ainavana, et dans ce village un chasseur qui allait chaque jour, accompagné de son chien, à la poursuite des daims.

Un jour, ce chasseur arriva sur les bords d'un lac ; il s'y baigna, et ensuite alla se coucher à l'ombre d'un arbre, où il s'endormit. Pendant qu'il dormait, le chien apercevant un daim, se lança sur les traces de l'animal

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec une telle ardeur qu'il s'égara dans les profondeurs de la forêt, et l'homme, à son réveil, ne voyant plus son chien, retourna à sa maison. Cependant le chien arriva à l'asile solitaire du pieux Gôtama, et l'ermite lui demanda d'où il venait. Le chien répondit qu'il était venu à la chasse avec son maître, mais qu'il ne savait plus où celui-ci avait passé. Le saint l'engagea alors à rester auprès de lui, et le chien, de ce moment, prit l'habitude de le suivre partout où il allait.

Un jour, le chien, étant à la recherche de sa nourriture, rencontra un cerf nommé Krishno-mriga, qui fondit sur lui et se mit à sa poursuite. Il vint se réfugier à l'ermitage, et le solitaire lui demanda ce qui le faisait fuir. « C'est, répondit-il, un cerf qui me donnait la chasse. » L'ermite reprit : « Est-ce que tu serais content d'être cerf? » Le chien dit qu'il le voudrait bien. Aussitôt l'ermite, par la vertu surnaturelle de sa contemplation, fit du chien un cerf d'une grandeur et d'une force extraordinaires.

Comme un jour le nouveau cerf allait à la pâture, il rencontra un tigre ; il s'enfuit et vint dire à son protecteur ce qu'il avait vu : « Un grand tigre, dit-il, m'a donné la chasse. » Alors, l'ermite fit du cerf un tigre si grand qu'on n'eût pas trouvé son égal. Peu de temps après, ce tigre, étant en campagne, rencontra un lion ; pris de peur, il retourna sur ses pas de toute la vitesse de ses jambes et dit en arrivant : « J'ai rencontré un lion qui m'a poursuivi. » L'ermite fit du tigre un lion qui dépassait comme taille tous ceux de sa race, et lui donna le nom de Sousingharâja (le Beau roi des lions) ; c'était cette fois un animal qui ne craignait aucun ennemi.

Un jour, ce lion alla se promener dans les bois de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'Himavanta ; il y vit rassemblés tous les membres de la tribu des lions. Il y avait parmi eux une jeune lionne qui lui plut et dont il devint amoureux. Il lia connaissance avec les parents de la belle et la demanda en mariage. « Mais, lui dirent ces parents, on ne sait pas encore ici quelle est votre famille, ni même d'où vous êtes originaire. »

Sousingharâja leur répondit : « Je suis d'une famille royale de lions qui habite là-bas à l'ermitage du Rishi Gôtama. — Bien, lui répliquèrent-ils, nous allons nous adresser au saint ; s'il nous déclare que vous êtes, en effet, d'une famille royale, nous vous donnerons notre fille. — Je vous en prie, dit Sousingharâja, informez-vous auprès du saint ermite. » Mais, réfléchissant ensuite, il se dit : « Le saint ne voudra pas offenser la vérité ; il ne leur cachera pas que, de naissance, je ne suis qu'un chien, et me voilà couvert de honte. Il ne faut pas que cela soit. Je vais aller l'étrangler avant que ces gens viennent à lui. »

Aussitôt, il courut à l'ermitage ; mais le solitaire, qui savait tout, connut son dessein et lui dit : « Lion roquet, que viens-tu faire ici ? » et en un clin d'œil le lion reprit la forme d'un chien de basse-cour. Le saint prononça alors, en langage brahmanique, une stance dans laquelle il disait :

C'était jadis un misérable chien ;
Par mon pouvoir magique j'en ai fait un grand lion ;
Il m'a payé de la plus noire ingratitude :
Il va redevenir chien comme il était [1].

---

[1] Dans le texte siamois, il y a la transcription de la stance originale, mais très corrompue. Elle est suivie de ce qui devrait en être la traduction, et qui n'est en réalité qu'une paraphrase insignifiante.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Puis il ajouta : « Quiconque est d'une noble race s'expose à tout pour sauvegarder l'honneur de sa famille. L'idée de le souiller lui fait horreur, car il craint d'être lui-même atteint par l'infamie. »

Après avoir terminé ce récit, le lion, s'adressant à son ministre, lui dit : « Tu vois, ô Singhadanta, j'ai mis sous tes yeux l'exemple de ce chien élevé à une race supérieure, pour l'opposer à ce malheureux âne qui n'est guère redoutable et que vous poursuivez tous de votre jalousie. — Cependant, répliqua Singhadanta, celui même qui est faible, peut, s'il a du courage, devenir redoutable, de même que celui qui est fort peut, faute d'énergie, déchoir jusqu'à l'impuissance. — Peux-tu, lui demanda le lion, nous donner un exemple de ce que tu affirmes? »

Le chacal raconta alors cette autre histoire.



QUARANTE-DEUXIÈME RÉCIT

IL y avait autrefois un couple d'alcyons dont le mâle s'appelait Outtalapâda (Haut sur pattes) et la femelle Prayagyagâvadanta (Parleuse des figuiers d'Inde). Cette femelle, sentant qu'elle allait bientôt pondre, pressa son mari de lui bâtir un nid pour ses enfants. Il lui répondit : « Tu pondras sur un banc de sable. — Mais, répliqua-t-elle, nos enfants seront emportés par la mer. Comment faire? — Ne t'inquiète pas, répondit-il, si la mer nous fait cette injure, je me battrai avec elle. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ainsi l'oiseau femelle pondit sur un banc de sable, comme son mari l'avait voulu. Elle couva ses œufs, et, au temps de l'éclosion, il en naquit deux petits. Peu de temps après, la mer couvrit sa grève, et les vagues balayant la plage emportèrent les deux jeunes oiseaux. La mère s'écria : « Voici que le flot a enlevé nos enfants, que vas-tu faire à présent ? — Ne te tourmente pas, lui répondit son mari. Je vais me battre avec l'océan et le forcer à nous rapporter nos petits. — Où prendras-tu, dit-elle, la force nécessaire pour te battre avec l'océan et le contraindre à nous rapporter nos petits? — Si je n'obtiens pas qu'ils nous soient rendus, répliqua-t-il, puissé-je être chargé d'un péché aussi lourd que celui de ce chasseur qui tomba au fond de l'enfer. » Elle lui demanda alors : « Quel est donc le péché de ce chasseur qui tomba au fond de l'enfer ? Je voudrais bien en savoir l'histoire. »

Il reprit donc la parole, et commença ainsi.



QUARANTE-TROISIÈME RÉCIT

CERTAIN chasseur habitait dans les environs de Bénarès. Un jour, étant allé chasser, il s'égara, et il errait dans la forêt, lorsqu'il rencontra un tigre qui se mit à sa poursuite. Il courut de toute la vitesse de ses jambes vers un grand arbre dans lequel se trouvait déjà un singe blanc, nommé Dharmapâla, roi des singes. Lorsque le singe vit le chasseur arrêté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au pied de l'arbre, il l'appela en disant : « Vous voilà tout troublé par la peur. » Il descendit alors, l'agrippa et l'aida à monter jusqu'à ce qu'il fût hors de danger.

Le tigre se mit en embuscade au pied de l'arbre et attendit les yeux fixés sur sa proie. De son côté, le chas-



seur, resté silencieux et immobile, fut pris de sommeil. Le roi des singes, l'appelant doucement, lui dit : « Mon frère le chasseur, vous avez envie de dormir; dormez donc, je veillerai sur vous. » Le chasseur s'endormit en effet, appuyé sur les genoux de Dharmapâla. Le tigre éleva alors la voix : « Seigneur roi des singes, dit-il,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous sommes, vous et moi, citoyens de la même forêt, nous devrions nous entr'aider. Poussez un peu ce paria, faites-le tomber, je le mangerai et m'en irai ensuite. Ne persistez pas à lui faire du bien, c'est un homme qui a le cœur noir. » Le singe repartit : « Tu dis qu'il ne faut pas faire de bien à un homme qui a le cœur noir; quel est le trait d'histoire que l'on cite à l'appui de ce principe? Fais-moi le plaisir de me raconter cela. »

Voici ce que le tigre raconta.



QUARANTE-QUATRIÈME RÉCIT

IL y avait jadis dans la ville de Bénarès un Brahmane nommé Bahou. Un jour, ce Brahmane allait prendre son bain sur la rive du fleuve, quand il aperçut, dans le sentier qu'il suivait, une antilope à crinière. S'étant mis avec ardeur à la poursuite de cet animal, il arriva sur le bord d'un précipice au fond duquel il aperçut un serpent, un singe, un tigre et un homme qui s'y trouvaient ensemble. Touché de compassion, le Brahmane s'écria : « Hélas! par quelle fatalité les quatre que voici sont-ils venus l'un après l'autre tomber dans ce précipice? » Alors, il arracha des lianes, les tordit ensuite et en fit une espèce de corde qu'il jeta dans le trou. Le singe fut le premier à attraper cette corde, et le Brahmane le tira jusqu'en haut. Le singe, se jetant aux pieds

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de son sauveur, le remercia en ces termes : « Je ne suis qu'un pauvre animal, je n'ai ni or ni argent et ne pourrais vous offrir que des fruits pour vous témoigner ma reconnaissance. Je vous supplie d'avoir aussi pitié du serpent et du tigre. Quant à l'homme, gardez-vous de lui donner la moindre assistance. »

Le Brahmane descendit une seconde fois sa corde de lianes; le serpent se noua autour de la corde et le Brahmane le tira à lui. Le reptile mit la tête sous les pieds de son libérateur et lui dit : « Je n'ai rien pour vous payer de retour; mais si jamais vous vous trouvez dans un grand embarras, appelez-moi par la pensée, et je viendrai à votre aide. Gardez-vous, cependant, de tirer de l'abîme l'homme au cœur noir. » Sur ces paroles, il s'en alla. Le Brahmane jeta la corde une troisième fois. Le tigre la saisit, et le Brahmane, en y employant toutes ses forces, parvint à le ramener à la surface. L'animal se prosterna aux pieds de son bienfaiteur et lui dit : « L'homme au cœur noir, cruel et aveugle dans son impiété, ne doit pas être l'objet de votre pitié. Maintenant, attendez-moi un instant en cet endroit, je vais revenir, et je vous apporterai tout un assortiment de riches ornements en or : des couronnes et des tiares garnies de pierres précieuses, des pendants d'oreilles, des étoffes de prix, des bagues ornées de diamants. Ce sera pour vous payer du service que vous m'avez rendu. » Le tigre fit ce qu'il avait dit, prit congé et disparut. Lorsqu'il fut parti, le Brahmane commença à réfléchir sur ce qu'il avait à faire. « J'ai eu, se disait-il, compassion de ces animaux, c'est bien; mais il faut aussi que je pense à l'homme. Si je l'abandonne, il y aura certainement des gens pour dire que j'ai manqué au devoir de l'humanité. Enfin, à tort ou à raison, je vais également le délivrer. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Alors, il descendit la corde une dernière fois. L'homme la saisit, et en se guindant des pieds et des mains, parvint à sortir du trou. Le Brahmane lui dit alors : « Dépêchez-vous de vous en aller de peur du tigre. Il pourrait revenir et trouver mauvais qu'il n'ait pas été tenu compte de ses conseils. » L'homme lui répondit : « Je suis orfèvre de mon métier; je demeure dans telle rue, dans tel quartier. Si vous avez besoin de quelque bijou, je vous prie de vous adresser à moi. » Ayant ainsi parlé, il s'en alla, et le Brahmane revint chez lui.

Lorsque sa femme vit cette quantité d'or, tous ces ornements royaux qu'il rapportait, elle lui dit : « Il ne faut pas garder tout cela chez nous. Prenez tous ces riches ornements, portez-les chez un orfèvre, et demandez-lui de les transformer en bijoux d'usage, d'en faire des colliers, des pendants d'oreilles, des bracelets et des bagues que je pourrai porter moi-même. »

Le Brahmane se dit : « Il ne faut pas que j'aie recours aux services d'un autre orfèvre que celui qui m'a fait de si belles offres tout à l'heure. » Il se rendit donc avec son trésor à la maison de son obligé; dès que celui-ci l'eut aperçu, il le pria d'entrer chez lui. Le Brahmane expliqua ce qu'il désirait. Lorsque l'orfèvre vit tous ces ornements qui étaient évidemment la dépouille d'un prince, il pensa aussitôt que c'était le moment de se venger du Brahmane, qui avait montré plus de considération pour des animaux que pour lui : « Attendez-moi un moment, lui dit-il, je vais acheter du charbon pour faire le travail que vous demandez. » Il sortit donc, mais au lieu de se rendre à la boutique d'un charbonnier, il courut chez le chef de la police, et lui fit la déclaration suivante : « Il y a dans ma maison un scélérat qui a assassiné un prince, et qui, après l'avoir dépouillé de ses insignes, me les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

apporte pour que j'en fasse des bijoux d'usage. J'ai commencé par m'assurer de sa personne. »

Le chef de la police le fit accompagner par un geôlier, auquel il donna l'ordre d'arrêter le Brahmane et de l'amener devant lui. Quand on l'interrogea, le prisonnier fit, à part lui, cette réflexion : « Si je réponds que tous ces objets précieux m'ont été donnés par un tigre, personne ne voudra me croire », et il se contenta de dire : « Tout ceci est le fruit de mes péchés d'autrefois. » L'orfèvre, intervenant, s'écria : « Est-ce la peine de l'interroger? Il m'a déjà tout avoué. De plus, vous voyez les objets volés que j'ai pris de ses mains. Il n'y a pas à douter que ce ne soit un voleur. Dès lors, à quoi bon ces questions? Il n'y a qu'une chose à faire, prendre ces pièces et les porter au roi. »

Le roi, saisi de l'affaire, demanda au magistrat : « Avez-vous interrogé l'accusé? S'est-il reconnu coupable? — Il n'a donné aucune explication, répondit le chef de la police, il s'est contenté de dire : « Tout ceci est le fruit des péchés de mes existences passées. » Mais on a trouvé les objets volés entre ses mains. — On a, reprit le roi, trouvé les objets volés entre ses mains, c'est entendu. Mais enfin, vous n'avez de lui aucun aveu de culpabilité. Dans ces conditions, il n'y a qu'à le garder en détention. »

Le chef de la police fit donc mettre le Brahmane en prison. Celui-ci réfléchissait pendant la nuit à tout ce qui venait de lui arriver : « Des quatre que j'ai sauvés de la mort, disait-il, le singe et le tigre m'ont donné des témoignages de leur gratitude. L'homme est un traître qui m'a rendu le mal pour le bien. Il ne reste que le serpent. Il m'a promis de venir à mon aide, si j'invoquais son secours à l'heure du péril. Voyons, je vais, pour essayer, faire appel à sa reconnaissance. » Il fit alors

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cette invocation : « Ô serpent, serpent, venez à mon secours ! »

Au même instant le serpent se présenta; il mit sa petite tête sous les pieds du Brahmane, et lui demanda : « Qu'y a-t-il donc? » Le Brahmane lui raconta tout ce qui était arrivé : « Tous les trois, ajouta-t-il, vous avez fait preuve envers moi d'un dévouement sincère, et pour n'avoir pas écouté vos avis, je suis tombé dans cette détresse. Par quel moyen pourrai-je m'en tirer? Mon petit frère, ayez compassion de moi, je vous en supplie, et trouvez quelque chose. — N'en soyez pas en peine, répliqua le serpent; je vais aller mordre la fille du roi, et je ferai tomber dans la blessure une goutte d'un venin si puissant qu'aucun charme, aucun massage ne pourra la guérir. Vous serez vous-même appelé à lui donner des soins. Vous n'aurez alors qu'à m'invoquer en pensée : je viendrai, j'aspirerai tout le venin, il n'en restera rien. » Un certain soir, la jeune princesse conduisit tout son cortège de filles au jardin de plaisance. Le serpent le sut, il prit la forme d'un ver si menu qu'il n'était pas plus gros qu'un cheveu et s'enroula sur la tige d'une fleur de jasmin. La jeune fille, en se promenant de côtés et d'autres, vit cette fleur de jasmin qui lui parut ravissante ; elle voulut la cueillir et étendit la main ; au même instant, le serpent la piqua au doigt. La douleur fut si forte qu'elle s'évanouit et tomba par terre sans connaissance. Toutes les filles de service, toutes celles de sa suite, toutes les dames nourrices furent frappées de stupeur; elles accoururent en se pressant les unes sur les autres ; on eût dit qu'elles étaient en proie à la folie. Elles relevèrent la petite princesse, la serrèrent dans leurs bras, mais inutilement : elle restait raide comme un morceau de bois. Alors une servante de famille noble

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

courut avertir le roi et la reine, c'est-à-dire les parents de la jeune fille. Saisi d'effroi, le malheureux père ordonna au premier magistrat de la ville d'appeler tous les médecins qui pratiquaient l'art de combattre les venins. Il en vint jusqu'à trois cents; mais la jeune princesse n'éprouva aucun soulagement de leurs soins. Le roi ordonna au même magistrat de faire appel en dehors de la ville, par une proclamation publique, à tous ceux qui avaient des connaissances médicales, promettant de donner sa fille en mariage à celui qui la guérirait. Le Brahmane déclara alors qu'il possédait parfaitement cet art. Le magistrat fit part au roi de cette déclaration. Le prince donna l'ordre d'élargir immédiatement le prisonnier et de le faire venir. On lui donna d'abord un bain pour lui purifier le corps de toutes les souillures de la prison, puis on l'amena en présence du roi. Celui-ci lui demanda : « Brahmane, de quoi avez-vous besoin? » A cette question, transmise par le gouverneur de la ville, suivant l'usage, il répondit qu'il fallait prendre un grand rideau et en envelopper la jeune fille de manière à la cacher entièrement, puis jeter du riz écrasé autour des lampes d'or allumées en l'honneur des dieux. Tout ceci fut fait comme il avait dit. Alors, il lut des gathas ou formules en langue brahmanique, et appela le serpent ; celui-ci vint aussitôt, il aspira tout le venin : à l'instant même, la jeune fille se releva en pleine connaissance. Ses parents, en voyant ce prodige, furent au comble de la joie, et le roi publia un manifeste dans lequel il disait : « La princesse notre fille n'est en vie que grâce à ce Brahmane. Si la princesse notre fille est encore en vie, c'est uniquement grâce à cet homme » et, sans retard, il fit faire la cérémonie du mariage par lequel il donnait sa fille au Brahmane.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un peu plus tard, le roi lui demanda d'où il avait reçu tous ces ornements royaux que l'on avait pris entre ses mains, et il raconta tout ce qui s'était passé. On fit venir l'orfèvre pour contrôler ces déclarations; cet homme fut obligé de reconnaître la vérité; on le con-



damna à mort, mais le Brahmane demanda grâce pour sa vie. On lui accorda donc cette grâce, mais il n'eut que la vie sauve, car il fut rigoureusement châtié.

« O seigneur, roi des singes, voilà ce que nous rapporte la tradition. C'est ainsi qu'elle nous défend de faire du bien aux hommes qui ont le cœur noir. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dharmapâla répliqua : « La tradition dit la vérité. Mais, suivant la croyance commune de tous les animaux, il y a des criminels parmi les hommes et parmi les tigres. » Le tigre lui demanda alors : « Au sujet des tigres criminels, qu'est-ce donc que la tradition nous rapporte?» Dharmapâla lui fit le récit suivant.



QUARANTE-CINQUIÈME RÉCIT

IL y avait autrefois un Brahmane nommé Ditsâpâmôkâchari, c'est-à-dire le chef des docteurs, dans la ville de Madya-Visaya. Il y avait aussi un jeune garçon, nommé Rouddhasâkti, qui demanda la somme de mille tamlungs à son père, et vint l'offrir au grand docteur. Avec ce maître éminent, il étudia le rituel et tous les Védangas. Ces études terminées, le jeune homme voulut prendre congé de son maître pour retourner dans son village. Le docteur le retint, lui fit observer qu'il allait traverser des forêts infestées de serpents. « Avant de partir, lui dit-il, vous feriez bien d'apprendre à fond l'art de neutraliser les venins de tous les serpents par des charmes, des massages et des injections de liquides. » L'étudiant suivit ce conseil et apprit, dans les plus petits détails, cet art si nécessaire. Alors, le professeur le congédia.

Sur le bord de la route, au milieu de la forêt, un tigre était venu se coucher sur le trou d'un serpent. Le ser-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pent, furieux, avait piqué le tigre, et l'animal était resté mort sur place. Lorsque le voyageur eut vu ce tigre mort, il se dit : « C'est, évidemment, une piqûre de serpent; voici une belle occasion d'expérimenter l'art que j'ai appris. » Aussitôt, il pratiqua les charmes les plus puissants et le tigre revint à la vie. Mais dès qu'il eut aperçu le jeune homme, il bondit sur lui, lui brisa les vertèbres du cou et but tout son sang.

Dharmapâla continua par cette réflexion : « Voyez, l'animal pervers était mort, le Brahmane lui rendit la vie. Mais le tigre, loin de reconnaître ce service, en profita pour égorger son bienfaiteur. »

Le tigre, après avoir écouté ce récit, demeura quelques instants en silence, et le forestier s'étant réveillé, Dharmapâla lui dit : « Je dormirais bien un peu, veillez sur moi avec soin. Quels que soient les conseils et les raisonnements du tigre, ne l'écoutez pas, ne le croyez pas. » En même temps, il se coucha pour dormir en s'appuyant sur la hanche de l'homme. Lorsqu'il fut bien endormi, le tigre cria : « Eh! brave homme, envoyez-moi en bas ce roi des singes, je le mangerai et je m'en irai. Vous l'avez rencontré tout seul pendant la nuit, et il s'est montré gracieux avec vous. Mais sachez qu'il y a dans ces bois d'autres singes par milliers. Attendez seulement l'aurore, vous les verrez sortir de tous côtés et se réunir en foule innombrable. Ils vous extermineront : cela ne fait pas de doute. Attendez que je vous raconte l'histoire du singe pervers. »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

QUARANTE-SIXIÈME RÉCIT

JADIS, le prince qui gouvernait Nâgasouami vint, avec son cortège ordinaire, se livrer au plaisir de la chasse dans la solitude. Il aperçut un singe blanc et cria à ses hommes de l'attraper. Aussitôt, les soldats se mirent à la poursuite du singe, le cernèrent, s'en emparèrent et revinrent le présenter au roi, qui l'amena à son palais et le fit traiter avec beaucoup de sollicitude. Un jour que le prince était allé se promener dans son jardin de plaisance, il se coucha sur un banc de marbre, à l'ombre d'un grand acacia ; mais, avant de s'endormir, il tendit son sabre au singe en lui disant : « Si quelqu'un vient et fait mine seulement de me toucher, tue-le sur-le-champ. » Au moment où le roi était bien endormi, il vint un gros scarabée doré qui se mit à voler autour de lui, à l'effleurer, à le frôler pour jouir de ses parfums. Le singe, se rappelant qu'on lui avait ordonné de tuer quiconque se hasarderait seulement à toucher le corps du roi, se dit en lui-même : « Est-ce que ce butor de scarabée ne le touche pas ? » Levant alors le sabre, il en donna un coup de toutes ses forces. Il tua donc l'insecte volant, mais en même temps il atteignit le corps du roi, qu'il coupa en deux.

Tu vois donc combien les singes sont vicieux, puisque celui-ci fit mourir d'une manière horrible un roi qui l'avait comblé de ses bontés. Allons, n'hésite pas, fais vite tomber ce singe, que j'en fasse mon repas et que je m'en aille.

L'homme répondit au tigre : « Il y a des singes malfaisants et cruels, et qui se vantent de connaître les principes de la morale. » Le tigre répliqua : « Tu sais

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

donc une vieille histoire qui a rapport à ce sujet? » Le chasseur lui raconta alors cet apologue que la tradition nous a transmis.



QUARANTE-SEPTIÈME RÉCIT

IL y avait autrefois un couple de tisserins dont le mâle s'appelait Souchimoukha et la femelle Parapaksi. Ils avaient bâti leur nid dans un grand pin ; là, ils élevaient leurs petits, qui étaient au nombre de deux. Une mouche luisante venait leur tenir compagnie, et tous vivaient ensemble dans une amitié que rien ne troublait. Un couple de singes élevait aussi ses deux petits dans une fourche de ce pin.

Un jour, un nuage sombre s'étendit aux huit points de l'horizon et la pluie commença à tomber avec une violence extrême. Les deux singes, grelottant de froid, couraient de tous les côtés, sautant en haut, sautant en bas, tenant leurs petits embrassés et se serrant l'un contre l'autre, la tête baissée afin de mieux les protéger. Les oiseaux, les voyant dans cet état, furent émus de compassion : « Ah ! quel malheur ! s'écriaient-ils ; est-ce que ce n'est pas à faire pitié? Si notre nid avait plus de place, nous leur donnerions volontiers asile. Mais, puisqu'ils ont comme nous des mains et des pieds, pourquoi ne se sont-ils pas bâti une maison pour se mettre à l'abri de la tempête et de la pluie? »

Les deux méchants singes trouvèrent mauvais qu'on

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

eût compassion d'eux. Ils grondaient tout en colère : « Pourquoi ceux-ci osent-ils nous mépriser, nous qui habitons au plus haut faîte des arbres ? » Pour le moment, ces sentiments ne se manifestèrent pas par des actes, mais lorsque la saison des pluies fut passée, ils grimpèrent au nid des tisserins, le détruisirent et en jetèrent les débris aux vents. Cela montre bien qu'il y a des natures vicieuses parmi les singes.

« Eh bien, reprit le tigre, dépêche-toi donc de m'envoyer ce singe, que je le mange à ta place et que je m'en aille. »

Le chasseur, entendant le tigre dire qu'il mangerait le singe à sa place, prit son parti et fit tomber le pauvre animal. Le tigre sauta dessus et lui prit le cou dans sa gueule. Le singe tenait la tête levée vers le ciel, ouvrait la bouche et montrait les dents. « Comment, lui dit le tigre, lorsque je te tiens par le cou, tu oses encore rire et t'amuser ! — Je souris, répondit le singe, c'est de voir comme tu es sot. Je ne vois pas qu'il y ait dans le monde rien d'aussi sot qu'un tigre. — Comment, reprit le tigre, peux-tu dire que je suis sot au moment où je suis prêt à t'étrangler ? — C'est, répondit encore le singe, que tu t'imagines que le principe de ma vie est dans mon cou. — Où donc est-il ? dit l'autre. — Il n'est pas dans mon cou, il est dans le bout de ma queue. »

Le tigre lâcha aussitôt le cou du singe et lui prit le bout de la queue ; il la secouait de gauche et de droite, comme pour offrir sa victime aux dieux avant de l'immoler. Le singe saisit son moment, fit un grand bond, arracha sa queue de la gueule du tigre et courut se mettre en sûreté sur un arbre.

Le tigre, le suivant des yeux, s'écria : « Tu m'as dit que j'étais sot, tu n'as pas menti. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cependant, Dharmapâla ne garda pas rancune au chasseur : « Je dormais, dit-il ; j'ai perdu l'équilibre sans m'en apercevoir, et je suis tombé de moi-même. » Au lever du jour, il dit au chasseur : « Mon frère le chasseur, attends-moi un instant, je vais aller te cueillir des fruits ; ensuite, je te mettrai sur le grand chemin. »

Il partit donc avec les gens de sa suite pour aller cueillir des fruits. Pendant son absence, le chasseur assomma le petit de son hôte qui ne faisait que commencer à marcher et à manger ; il le dépouilla et en fit un paquet qu'il se proposait de porter à sa femme et à ses enfants. Lorsque Dharmapâla revint, il trouva son petit mort et dépouillé ; à cette vue, ses compagnons furieux tombèrent en foule sur le chasseur et voulaient le déchirer avec leurs dents. Dharmapâla les en empêcha : « Si vous faites périr ce chasseur, leur dit-il, ce sera le principe de telles haines que nos enfants et petits-enfants ne pourront pas naître à la vie. Il faut penser à l'avenir de notre race. » Il donna au chasseur les fruits qu'il avait apportés. « Maintenant, lui dit-il, venez, je vais vous conduire au grand chemin. »

Cependant, le chasseur réfléchissait : « Voilà, se disait-il, plusieurs jours que je suis ici, et je n'ai pas de viande à porter à ma femme et à mes enfants. Cela ne se peut pas ; je vais tuer ce singe ; je l'emporterai en bandoulière. » Dharmapâla, qui ne se doutait de rien, marchait tranquillement devant l'homme. A un certain moment, celui-ci leva son arbalète, tira et atteignit le singe à la tête ; le trait pénétra, le sang coulait et tombait goutte à goutte sur la terre. Le blessé courut se réfugier sur un arbre et s'écria : « Mon frère le chasseur, dans quel intérêt m'avez-vous frappé ? — C'est, répondit le chasseur, que j'avais besoin de votre chair pour la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

porter à ma femme et à mes enfants. — Eh! si vous m'aviez tué, reprit le singe, qui donc vous aurait servi de guide dans la forêt? Je vais encore descendre pour vous montrer le chemin ; si vous me tuez, comme vous avez essayé de le faire, vous vous égarerez dans les bois, et vous serez la proie des animaux féroces. Voici plutôt ce qu'il faut faire ; j'irai en avant sans quitter les arbres, et vous me suivrez en marchant par le sentier, guidé par les traces de mon sang. »

Lorsqu'ils furent arrivés à la grande route, Dharmapâla descendit et indiqua le chemin au chasseur en lui disant : « Voici votre chemin, ne vous trompez pas. » Alors le chasseur, traîtreusement, tua le roi des singes, chargea son corps sur ses épaules et l'emporta. Mais à peine était-il sorti de la forêt que la terre s'entr'ouvrit sous ses pas ; il s'enfonça dans ce gouffre et tomba jusque dans l'enfer Avéchi.

« Eh bien, dit Outtalapâda à son épouse, si je ne te ramène pas nos enfants, puissé-je être chargé d'un péché aussi lourd que celui de ce chasseur qui fut englouti dans l'enfer. »

Outtalapâda alla d'abord trouver le corbeau, le salua et lui dit : « Ma compagne a eu deux petits nés des œufs qu'elle a pondus sur le rivage de la mer, et voici que la mer les a emportés. Je te prie d'avoir compassion de moi et de m'aider à ravoir nos enfants. Je te rendrai la pareille à l'occasion. — Nous avons toujours été ensemble comme deux frères, répondit le corbeau. Si nous n'avons pas un endroit où nous puissions nous poser avec sécurité, tout le monde nous méprisera. Viens, nous allons publier ce qui est arrivé, afin que tous les oiseaux le sachent et nous aident de toutes leurs forces. »

Ils s'en allèrent d'abord trouver l'aigle et lui firent part

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de l'aventure. L'aigle les conduisit auprès de la grue couronnée, et ils allèrent tous ensemble se jeter aux pieds du divin Garoudha. « L'océan, lui dirent-ils, n'a aucune considération pour nous ; il ne cesse de maltraiter les oiseaux, vos sujets. »

Garoudha, aussitôt, déploya sa force, et frappant l'océan de ses ailes, commença à le vider à coups précipités. L'océan, sortant de ses gouffres, arriva bientôt et demanda au roi des oiseaux : « Pourquoi en usez-vous avec moi de cette manière ? » Le roi Garoudha lui répondit : « C'est à cause de ces alcyons qui sont de mes sujets. Vous êtes allé, vous et votre cour, prendre vos ébats sur le rivage et vous avez emporté les petits nés de leurs œufs. Cela est-il supportable ? — Si je l'ai fait, répondit l'océan, c'est sans m'en apercevoir ; ayez un peu d'indulgence, je vais faire rapporter les petits de ces oiseaux. » L'océan fit donc prévenir les poissons en ces termes : « Si quelqu'un de vous a pris les petits nés d'un couple d'alcyons, qu'il se hâte de les rapporter. » Une baleine, qui avait englouti les jeunes oiseaux, s'empressa de les rapporter à l'océan ; l'océan les remit à Garoudha et Garoudha les remit à l'alcyon. L'alcyon, transporté de joie, prit ses enfants, et, après s'être prosterné devant Garoudha et l'avoir chaleureusement remercié, les rendit à leur mère.

Ce fut à cette occasion que Garoudha recommanda aux chefs des diverses tribus d'oiseaux de ne s'adresser à lui que pour les affaires d'une importance extraordinaire et les difficultés qu'ils seraient impuissants à résoudre par leurs propres moyens. Quant aux affaires de moindre importance, il leur laissait la faculté de les régler eux-mêmes, après les avoir examinées en conseil et sans avoir à en référer à son autorité suprême, afin

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'éviter des délais qui seraient préjudiciables aux opprimés. Ceci dit, il donna sa bénédiction au peuple des oiseaux en ces termes : « Je vous souhaite à tous bonheur et prospérité. »

Les oiseaux reçurent ses instructions avec soumission et respect. Pour lui, il se retira aussitôt dans son palais de Simbhali, séjour de la félicité.

Singhadanta, se prosternant, dit alors au lion : « L'océan avait méprisé ce couple d'alcyons qu'il croyait sans défense, mais ces oiseaux obtinrent le secours du divin Garoudha qui lui fit sentir sa force, et l'océan fut honteusement contraint de s'avouer vaincu. C'est pour cette raison que j'ai pris sur moi de dire à Votre Majesté qu'elle devait manger cet âne et pouvait le faire sans péché. »

Cependant Singhadandha, prenant la parole à son tour, plaida la cause de l'âne en ces termes : « Cet animal s'était égaré et n'avait pas d'asile. Je l'ai moi-même amené à Votre Majesté, qui a bien voulu le recevoir au nombre de ses serviteurs, et maintenant voici que l'on vous conseille de le faire mourir et de vous repaître de sa chair. Je vous supplie instamment de m'accorder sa grâce. »

Ainsi Singhadanta eut beau faire, multiplier ses raisonnements et ses conseils, le lion refusa de se laisser persuader.

A la suite de ces entretiens, Vâyoubhaksa dit à Singhadanta, rebuté par son maître : « Ne nous pressons pas, prenons notre temps. Le moment viendra où nous réussirons à brouiller ces deux camarades, et ce sera notre fortune assurée. »

Un jour, le lion, qui revenait de la chasse, était nonchalamment assis à l'entrée de sa caverne. Singhadanta

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vint lui faire sa cour et s'efforça encore d'éveiller sa méfiance. « Je sais depuis longtemps, lui dit-il, que Nandouka, votre grand ami, est continuellement à se vanter du succès de sa ruse et prétend vous réduire à mourir de faim. » Le lion lui répondit : « Ne t'inquiète pas. Admettons que je tombe malade, que je ne puisse plus manger ou que la nourriture ne me tente plus, que je vienne même à mourir de faim, je renonce à tout désir. O Singhadanta, les êtres aveuglés par la convoitise n'ont qu'une pensée, c'est de se remplir le ventre, et puis, au terme de leur vie, ils tombent dans l'enfer Avéchi, où les ardeurs du feu sont intolérables, et où il n'y a nul repos. »

Après que Singhadanta eut entendu le roi parler de la sorte, il n'osa prolonger l'entretien et revint trouver Vâyoubhaksa : « Camarade, lui dit-il, j'ai essayé à force de conseils et d'exemples de décider notre maître ; je lui ai prodigué les assurances de dévouement et d'amour, et avec tout cela, je n'ai rien gagné sur lui. Va, camarade, va le voir à ton tour. »

Vâyoubhaksa se présenta donc à son tour devant le roi : « Votre ami, dit-il, ne parle plus de Votre Majesté qu'avec des termes de mépris. Il est évident qu'il n'a plus les mêmes sentiments à votre égard. Et puis, savez-vous, quand il s'éloigne pour aller paître, à chaque fois il aiguise ses cornes contre un bloc du rocher. Après cela, il vient nous dire : « Votre maître est-il de force à me tenir tête ? » Si Votre Majesté ne me croit pas, elle peut de ses propres yeux s'assurer de ce fait. Est-il convenable qu'on vienne tenir de semblables propos à nous qui sommes vos serviteurs ? Vous nous avez fait l'honneur de nous prendre pour ministres ; nous devons vous servir d'yeux et d'oreilles, et s'il nous arrivait de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

voir et d'entendre quelque chose sans vous en faire part aussitôt, ne serions-nous pas déshonorés aux yeux de la postérité ? »

Cependant le lion lui répondit encore : « Vous avez tous les plus bas instincts et un cœur pétri de méchanceté. Si l'on vous écoutait, ce serait tous les jours de nouvelles querelles. L'affaire des ministres est d'assister le roi et de l'aider à gouverner; c'est par l'accomplissement de ces devoirs qu'ils acquièrent des droits à l'estime publique. Si j'accueillais sans méfiance tes pernicieux conseils, je m'engagerais dans une lutte sans merci ; mais ne sais-tu pas que tu en serais toi-même la première victime ? Tu périrais en effet et tu tomberais, une fois mort, dans l'enfer Avéchi. »

A la suite de ces entretiens, Singhadanta dit à Vâyoubhaksa : « Puisque le roi ferme l'oreille à nos sollicitations, il faut nous tourner du côté de Nandouka. » Cependant, ils résolurent d'attendre pour le moment ; mais un jour que le lion était à la chasse, et que Nandouka se trouvait seul dans la caverne royale, Singhadanta s'approcha et lui adressa ces paroles : « Depuis que Monseigneur partage l'existence de son ami, n'a-t-il pas remarqué quelque chose d'extraordinaire ? » Nandouka répondit que rien ne l'avait particulièrement frappé. « Depuis quelque temps, reprit le ministre, nous sommes témoins de choses étranges. A l'époque où votre ami faisait sa nourriture des animaux de la forêt, on l'entendait pousser son rugissement royal, mais on ne le vit jamais aiguiser ses ongles sur le rocher. J'ai peur qu'il n'ait l'idée de vous dévorer. — Je n'ai jamais eu, répliqua Nandouka, la pensée de trahir mon ami. Si de sa part il n'en était pas de même, pensez-vous qu'il me serait possible d'échapper à mon sort ? »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Singhadanta reprit : « Je voudrais bien vous entendre raconter l'histoire que la tradition rapporte à l'appui de cette opinion que personne ne peut échapper à son sort. »

Nandouka raconta alors l'apologue que voici.



QUARANTE-HUITIÈME RÉCIT

IL y avait jadis un Chetty, riche de quarante millions, qui s'appelait Nanda.

Comme il n'avait aucun enfant, garçon ou fille, il importunait de ses vœux, pour en avoir un, les génies protecteurs qu'il avait l'habitude d'invoquer. Un jour, donc, il vint, accompagné de son épouse, se prosterner devant l'arbre dont ces divinités font leur séjour, et la femme les invoqua en ces termes : « Je demande à avoir un fils d'un bon naturel et de dispositions telles qu'il sache heureusement administrer l'héritage que nous lui laisserons. Si ce vœu doit être exaucé, qu'il me soit accordé, comme présage de ma bonne fortune, de pouvoir faire trois fois le tour de ce figuier d'Inde en portant dans mes bras la pierre sacrée d'Ouma. Si l'enfant devait être seulement d'un naturel passable, que j'aie la force de faire deux fois le même tour et pas davantage. Si je ne puis faire qu'un seul tour, c'est qu'il sera dans sa destinée de mener l'existence d'un brigand. Enfin, si je suis condamnée à rester stérile, je le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reconnaîtrai à ce que je ne pourrai pas même soulever la pierre. »

Après avoir formulé ce vœu, elle réussit bien à soulever la pierre, mais elle ne put faire qu'une seule fois le tour de l'arbre, et ce présage la mit au désespoir. Cependant, son mari la consola en lui disant : « Pourquoi t'affliger ? Que ce qui doit arriver arrive, et que nous ayons seulement le bonheur d'avoir un enfant, bon ou mauvais ; il dépendra de nous de lui donner une bonne éducation. »

Par la vertu du vœu que ces époux avaient fait, la femme du Chetty devint grosse peu de temps après, et au terme de ses dix mois elle accoucha d'un garçon.

Cet enfant, devenu grand, ne tenait aucun compte des avis de ses père et mère ; il ne fréquentait que des mauvais sujets, et finit par devenir un voleur qualifié, auquel on donna le nom de Pradourgatata (1). Ses parents le chassèrent alors de leur maison et défendirent à leurs domestiques d'avoir avec lui aucun rapport.

Cependant, Pradourgatata se préoccupait de connaître l'endroit où il devait mourir un jour, et il alla se jeter aux pieds du Grand Rishi. Le saint lui demanda ce qu'il désirait de lui : « Je voudrais, répondit le voleur, connaître l'endroit où je suis destiné à mourir, et je vous prie de me le révéler dès ce moment. » Le saint ermite, grâce à sa faculté de vision surnaturelle, découvrit aussitôt ce qui devait arriver, mais il pensa en lui-même : « J'aurais tort de lui révéler ce que je vois, car il ne me croira pas. Il vaut mieux qu'il l'apprenne par lui-même, de manière à n'en pouvoir dou-

(1) Le fiancé de Dourga, déesse de la fatalité et de la mort.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ter. » Il lui déclara donc : « Si réellement tu désires connaître ta destinée, voici une formule qu'il faut avant tout que tu apprennes par cœur », et il lui enseigna cette formule magique. « Maintenant, ajouta-t-il, tu vas aller dans le cimetière voisin ; tu y chercheras un mort qu'on y aura tout récemment apporté ; tu traîneras ce mort sur sa claie en dehors du cimetière, tu t'accroupiras par terre, et tu réciteras cent huit fois la formule que je t'ai apprise. Tu retourneras ensuite te coucher à côté du mort, et lui-même te fera connaître ce que tu désires savoir. »

Dès que le voleur se fut assuré qu'il savait la formule et pouvait la réciter sans faute, il prit congé du pieux personnage, alla au cimetière, découvrit un mort qu'on y avait tout récemment enterré, le tira au dehors, répéta cent huit fois la formule que l'ermite lui avait apprise, et revint se coucher à côté du cadavre. Le mort lui demanda : « Pourquoi viens-tu m'arracher du lieu de mon repos ? N'y a-t-il pas assez de places où tu pourrais te coucher sans déranger personne ? — Dis-moi, répondit le brigand, si c'est ici que je mourrai. — Le lieu de ta mort, dit le cadavre ressuscité, ce sera le poteau que tu peux voir là-bas et qui servira à t'empaler. »

Lorsqu'il eut entendu ces paroles, le fils du Chetty se leva : « Puisqu'il est dit, pensa-t-il, que je dois mourir ici, il faut que j'aille me réfugier dans un lieu aussi éloigné que possible. » Il partit donc, et ne s'arrêta qu'à une distance de trois ou quatre jours de marche, dans un village où il établit sa demeure.

Il y était depuis quelque temps, lorsque la Mort le chercha dans le pays qu'il avait quitté. Elle ne l'y trouva pas et se dit en elle-même : « Ce vaurien prétend me

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dépister ; patience, je saurai bien le rattraper. » Elle se mit donc sur ses traces, et lorsqu'elle approcha de l'endroit où il se cachait, elle prit la figure d'une jolie fille dans la fleur de l'âge et s'arrangea de manière à passer devant sa maison à la tombée de la nuit.

Pradourgatata aperçut cette séduisante beauté et l'appela : « Eh ! la jolie fille ! Où donc allez-vous si tard? — Je vais, lui répondit-elle, chez des parents que j'ai à ce village là-bas. — Vous n'y arriverez pas avant la fin du jour, reprit-il ; entrez donc et venez passer la nuit chez moi ; vous vous remettrez en route demain matin. » Elle fit des manières, prétendit refuser ; il insista : « Je suis tout seul ici ; venez donc, je vous en prie », et elle entra. Il lui fit la cour, elle l'écouta, et il en devint amoureux à la folie : « Quoi qu'il arrive, lui disait-il, vous resterez avec moi. — Écoute-moi d'abord, répliqua-t-elle, je n'ai ni maître, ni parents, ni mari. Je suis vierge, et jamais aucun homme ne m'a touchée. Tu sais maintenant tout ce qui me regarde, et je reste avec toi. »

Pendant que l'étrangère prononçait ces paroles, la violence de la passion faisait trembler le brigand des pieds à la tête : bref, il la prit pour femme.

Il l'aimait d'un amour ardent et jaloux. Il ne souffrait pas qu'elle sortît de la maison, ni pour aller au marché, ni pour causer avec les voisines, suivant l'usage. Par la suite, il en eut deux enfants, un garçon et une fille.

Cependant, la jeune femme paraissait en proie à une tristesse profonde ; elle passait toutes les nuits à pleurer et à gémir. Lorsque son mari lui demandait : « Qu'est-ce donc qui peut t'affliger ainsi ? » elle lui répondait : « Je pleure en pensant à mes pauvres enfants ; ils n'ont pas de famille, ni de ton côté ni du mien. On ne les voit pas porter de bijoux en or, colliers ou bracelets, comme en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ont les autres enfants qui les reçoivent de leurs grands-parents; on n'a même pas noué à leur poignet le cordon de soie qui désigne l'héritier futur des biens de la famille. Sans parents, sans amis et sans protecteurs, que deviendront-ils quand nous ne serons plus là? — Pourquoi te tourmentes-tu de ces choses? répliqua le voleur ; il n'est pas vrai que je sois sans famille et sans biens ; sache que je suis le fils d'un Chetty, et que mon père est riche à plus de huit cents millions. Nous avons eu quelques différends ensemble; nous nous sommes séparés et je suis venu demeurer seul ici ; mais si j'étais dans le pays dont je te parle, tu me verrais des parents à ne pas pouvoir les compter. » Elle se mit alors à le supplier. « Si tu nous aimes véritablement, moi et mes enfants, lui disait-elle, il faut nous conduire dans ce pays, afin que nous puissions voir un peu la figure de tes parents. » Il fit semblant d'abord de ne pas entendre cette demande ; mais Kali la renouvela un si grand nombre de fois et avec une telle insistance qu'il fut obligé de céder. Il se procura une charrette à bœufs, y fit monter sa femme et ses enfants et partit avec eux pour aller retrouver son père et sa mère.

Quand on fut arrivé à la frontière de son pays, il fit arrêter son équipage. On dételа les bœufs afin de permettre à la famille de déjeuner commodément ; après le repas, il mena les bœufs se baigner à la mare voisine. Or, il arriva qu'en ce moment même la chèvre favorite du fils du roi avait disparu avec ses chevreaux ; le roi avait donné l'ordre à ses gens de les chercher, mais les chercheurs avaient fouillé tout le pays sans rien trouver. En l'absence du fils du Chetty, Kali ou la Mort s'était métamorphosée en chèvre et avait changé ses enfants en chevreaux, et tout cela bêlait dans l'intérieur de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

charrette ; les gens du roi entendirent ce bruit et vinrent voir. Comme le maître de l'équipage revenait avec ses



bœufs : « Qu'avez-vous dans cette charrette ? » lui demandèrent-ils. Il répondit qu'il n'y avait rien que sa femme et ses enfants. Mais quand on eut découvert la chèvre et les chevreaux, confus et voyant que son heure était arrivée, il resta muet. On l'enchaîna aussitôt et on l'amena au roi qui le fit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

empaler et mourir sur le pieu même qui lui avait été montré autrefois.

Après avoir terminé ce récit, Nandouka ajouta : « Voilà comment je fais voir, ô Singhadanta, que personne ne peut échapper à sa destinée fatale. — Ce que vous venez de raconter est fort intéressant, répondit Singhadanta, mais quant à moi, je soutiens que celui qui possède de l'intelligence et sait en faire usage, même dans la dernière extrémité, peut échapper à la mort, et j'en citerai des exemples décisifs. — Je voudrais bien connaître ces exemples », répondit encore Nandouka.

Singhadanta raconta donc ce qui suit.



QUARANTE-NEUVIÈME RÉCIT

AU temps jadis, il y avait un grand lac dont l'étendue mesurait un yôjana, plus de deux lieues dans tous les sens. On y voyait des lotus des cinq espèces et une grande abondance d'herbes de toutes les variétés.

Dans ce lac vivaient quatre grands poissons, chefs de tribu, et chacun d'eux avait une suite composée de mille personnes. Un temps vint où le malheur allait fondre sur ce peuple. Le premier de ces chefs, nommé Amikadata, qui en était pleinement informé, dit à ses collègues : « Chers amis, un complot terrible menace

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aujourd'hui tout le peuple des poissons, comment ferons-nous pour y échapper ? » Les autres lui répondirent : « Si vous avez quelque chose en vue, faites-le ; quant à nous, nous ne craignons rien. » A la suite de cette conférence, les quatre poissons s'en allèrent chacun de son côté.

Pendant la nuit, Amikadata emmena tout son peuple à la distance d'un yôjana environ. Cependant tous les gens du voisinage, munis d'engins de pêche de toute espèce, s'étaient assemblés en foule ; ils descendirent dans le lac et se mirent à la poursuite des poissons. Le second chef de tribu, qui se nommait Patiroupa, se dit en lui-même : « J'ai eu tort de ne pas écouter les conseils d'un sage ; maintenant si je veux sauver ma vie, il faut que j'aie recours à la ruse. » Il contrefit le mort et se laissa flotter sur l'eau. Les pêcheurs en le voyant se dirent : « En voilà un qui est mort, c'est notre faute : nous n'aurions pas dû envahir le lac en masse, comme nous l'avons fait. » Ils le prirent donc, le rejetèrent sur le rivage et s'en allèrent d'un autre côté. Patiroupa se mit à faire des bonds de toutes ses forces. En dix sauts, il atteignit un cours d'eau et se mit en sûreté.

Un troisième chef, qui se nommait Pâramawongsa, fit un autre raisonnement : « Ne suis-je pas, se dit-il, un guerrier renommé et de la plus haute noblesse ? De quel front les hommes viennent-ils me traiter avec ce mépris ? » Il donna de toutes ses forces et de tout son poids contre les filets et les rompit. Mais il n'échappa point aux regards des pêcheurs ; ils arrivèrent avec des épieux et des bâtons, le percèrent et l'assommèrent.

Singhadanta acheva en disant : « Vous voyez qu'on peut échapper à la mort, comme dans cette histoire. — Oui, reprit Nandouka ; mais je sais une autre histoire,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui montre bien qu'on n'échappe jamais à sa destinée. »

Et il fit le récit suivant.



CINQUANTIÈME RÉCIT

IL y avait autrefois un roi qui portait le nom de Dasakravirâja et jouissait du pouvoir suprême dans la ville de Donaravati, où il était entouré d'une foule de ministres, d'officiers militaires, de mages, sages et conseillers, et des femmes du harem, tant pour le service intérieur du palais que pour le service extérieur. Ce prince avait en outre un frère puîné nommé Baladeva, qui exerçait les fonctions de commandant général de toutes les forces du royaume. Tous les deux se distinguaient, parmi tous les rois et princes qui gouvernaient les peuples de l'Inde, par leur fidélité à pratiquer les dix grands commandements de la Loi.

Un jour, les devins vinrent annoncer au roi que la Mort viendrait le prendre dans sept jours. En conséquence, il donna l'ordre à son frère de faire garder les portes de la ville pendant les sept jours suivants, et de les consigner rigoureusement à toute personne qui voudrait entrer ou sortir. Le prince Baladeva exécuta ponctuellement ces ordres. Cependant la Mort se présenta à la porte principale, et, ne pouvant entrer, prit la forme d'un veau qui courait en bêlant pour rejoindre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sa mère. Le roi Dasakravi aperçut ce veau, et touché de compassion, il ordonna qu'on le laissât entrer.

A l'aurore du huitième jour, le roi demanda aux devins : « Et maintenant où est la Mort ? — La Mort, lui répondirent-ils, a pris la forme du veau que vous avez fait entrer dans la ville hier. » Il commanda de tuer tous les veaux qui se trouvaient dans la ville, puis il demanda encore : « Et maintenant, où est-elle ! — Elle a pris la forme d'un bufflon. » Il commanda de tuer tous les bufflons, puis renouvela sa question : « Et maintenant ? — Elle s'est métamorphosée en poulain. » Il commanda de tuer tous les poulains, et demanda encore une fois où elle était. « Elle est, lui dirent-ils, dans la colonne de fer qui sert à attacher les éléphants à l'entrée de la cour d'honneur. » Le roi fit venir un forgeron et lui donna l'ordre de réduire cette colonne en poussière. Le forgeron se mit à la limer et la réduisit au point qu'il n'en restait plus qu'un tout petit morceau de la grosseur d'une graine de courge, qu'il était impossible de tenir solidement entre les doigts, et qu'il jeta à la mer. Un poisson qui se trouvait là avala ce petit morceau de fer et disparut. Un pêcheur prit ce poisson et le porta au marché. La femme d'un chasseur l'acheta, l'emporta, et voulant le faire cuire pour le dîner de la famille, lui ouvrit le ventre avec un couteau. Elle y trouva le petit morceau de fer et le donna à son mari qui l'ajusta à la pointe d'une flèche.

Cependant le roi Dasakravi, retiré dans la salle des mille joyaux, méditait sur la destinée des hommes et se disait : « Tout cet éclat, toutes ces jouissances qui environnent la souveraineté, peuvent-ils nous suivre dans l'autre monde? Il n'en est rien. Il n'y a rien que le fruit de mes bonnes œuvres qui m'accompagnera : voilà la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vérité. » Pénétré du principe de l'instabilité des choses de ce monde, il abandonna le parasol blanc et toutes les prérogatives de la souveraineté à son frère cadet, et lui fit donner la consécration royale. Quant à lui, il prit la forme d'un iguane doré, et se retira dans la forêt d'arbres de santal qui se trouve dans la région de l'Himavân ; là, il fit sa demeure de la fourche formée par les grosses branches d'un grand figuier du Bengale, et consacra sa vie aux principes de la pénitence.

En ce temps, le chasseur qui avait garni la pointe d'une flèche de ce morceau de fer trouvé dans le ventre du poisson sortit pour aller à la chasse. Il s'enfonça dans la forêt et aperçut l'iguane doré. « Ah ! se dit-il, j'ai couru les bois depuis ma première jeunesse jusqu'à ce jour où me voilà vieux, et je n'ai jamais vu d'iguane doré comme celui-ci. Si je vais parler de ma trouvaille à mes compagnons, personne ne voudra me croire. Non, il faut que j'attrape cet iguane et que j'aille le présenter au roi, mon seigneur. » Sur cette pensée, il leva son arbalète et visa ; le trait partit, atteignit l'iguane et le tua.

« Voilà, ô Singhadanta, ce que la tradition nous rapporte, et sur son autorité, je déclare que nul ne peut échapper à son sort. Vois, le roi Dasakravi ; avec son intelligence merveilleuse, universelle, il n'a pu fuir la mort qui lui était destinée. — Je réponds à cela, dit Singhadanta, qu'une personne intelligente, quand elle est avertie des approches de la mort, réussit très bien à lui échapper, et voici une autre histoire qui servira à prouver ce principe. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CINQUANTE ET UNIÈME RÉCIT

A L'ÉPOQUE de l'avant-dernier Bouddha, il y avait un héron, de l'espèce à aigrette noire, qui, courant le pays à la recherche d'une proie, avait découvert un étang plein de poissons. Il fallait une ruse pour s'emparer de ce peuple. Voici ce qu'il imagina.

Il vint se planter sur le bord de l'étang, prit un air sombre et soucieux, et resta là, les yeux fermés. Lorsque des poissons approchaient de lui, il soulevait un peu les paupières et les suivait d'un regard innocent et bénin : il eut la constance de rester trois jours dans cette attitude. Surpris de ses manières inaccoutumées, les poissons se disaient les uns aux autres : « Les oiseaux de cette famille se sont tous et toujours montrés les ennemis acharnés de notre race; comment se fait-il que ce vieillard ne songe à nous faire aucun mal? » Ils vinrent donc et l'interrogèrent : « Dites-nous, bon oncle, pourquoi avez-vous un air si préoccupé et si triste? — Mes chers neveux, répondit-il, la tristesse dont vous me voyez accablé a pour cause la compassion que vous m'inspirez. — Eh! pourquoi cette compassion? — Parce que les habitants du village voisin sont en train de préparer des nappes, des carrelets, des éperviers et toutes sortes de filets, et je leur ai entendu dire qu'ils allaient venir vous prendre jusqu'au dernier. J'ai bien pitié de vous, sachant que vous allez tous mourir. Voilà ce qui cause ma tristesse et mon inquiétude. Cependant, je vais vous dire, j'ai découvert un étang vaste, profond, délicieux, dans un lieu solitaire, sur le sommet de cette montagne que vous apercevez là-haut, où nul homme, ni chasseur, ni pêcheur, n'a jamais pénétré. Je suis prêt à vous y porter, et vous pourriez y vivre heureux, en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

paix, à l'abri de toute persécution. Je n'ai qu'une crainte, c'est que vous ne refusiez de me croire. Vous voudriez peut-être, avant tout, vous assurer de la vérité. Dans ce cas, vous n'avez qu'à déléguer l'un d'entre vous; il viendra avec moi, et je lui ferai voir les choses de ses propres yeux. »

A cette nouvelle, les poissons furent consternés. Ils ne doutèrent point de la réalité du danger qu'on leur annonçait; ils se consultaient et se disaient les uns aux autres : « Comment allons-nous faire? Comment nous tirer de ce danger? Ce que nous dit l'oiseau de ce lac au sommet de la montagne, croyez-vous que ce soit vrai? Il faudrait d'abord trouver un moyen de nous en assurer. » Ils députèrent donc un de leurs docteurs qui vint trouver le héron et lui dit : « Bon oncle, me voici prêt; conduisez-moi donc à cet endroit sur la montagne, que je voie les choses de mes propres yeux. » Le héron ouvrit le bec, saisit le poisson avec une délicatesse infinie, et prit son vol. Arrivé, il déposa le poisson dans le lac. Le docteur, dans cette vaste étendue d'eau fraîche, délicieuse, se trouva si content qu'il ne voulait plus s'en aller. « Mais, cher neveu, lui dit le héron pour le décider, il faut venir, il faut songer à votre famille qui mourrait d'inquiétude en vous attendant. Soyez tranquille, je vous rapporterai ici, et avec vous tous vos frères et compagnons. »

Le délégué revint donc au héron, qui le prit dans son bec avec les mêmes soins que la première fois et le reporta dans l'étang familial.

Le docteur rapporta à ses amis tout ce qu'il avait vu : « Maintenant, leur dit-il, nous n'avons plus rien à craindre; nous allons mener une existence de plaisir et de paix. » Tout ce peuple, en l'écoutant, eut des trans-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ports de joie ; nul ne douta que le héron n'eût sincèrement la volonté de les sauver. Ils arrivèrent en foule et se pressèrent autour de l'oiseau, le suppliant et chacun disputant la faveur d'être emporté le premier.

Le héron leur dit : « Mes enfants, ne vous pressez pas



comme cela. Soyez sans crainte, je m'arrangerai de manière à vous emporter tous l'un après l'autre. » Ceci dit, il saisit un poisson dans son bec, prit son vol et vint se poser dans la fourche d'un arbre, au pied de la montagne, là il dévora sa victime. Chaque jour, il continua ce manège, jusqu'à ce que l'étang fût vide de poissons.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il n'y restait plus qu'un crabe de la grande espèce. Cet animal bien avisé avait réfléchi, il avait compris que tous ces poissons avaient été les dupes du héron et lui avaient probablement servi de pâture.

Peu de temps après, l'oiseau revint à l'étang : « Eh ! mon neveu, s'écria-t-il, tous ces poissons, vos compagnons et vos frères, je les ai conduits dans un endroit où ils sont bien heureux. Il ne reste plus que vous ici ; quelles sont vos intentions ? — Mon bon oncle, répondit le crabe, je ne sais que penser. — Soyez sans crainte, reprit le héron, ce que j'ai fait de bien jusqu'à présent, je veux l'étendre à tous. Je me donnerai la peine de vous emporter à votre tour ; je veux vous mettre à l'abri du danger et assurer votre bonheur. » Le crabe repartit : « Je suis bien touché de votre bienveillance. Mais voyez, par le dehors je ne présente qu'une carapace osseuse ; vous aurez bien de la peine à me tenir, à cause de la dureté des lames de votre bec, et si vous me laissez échapper, je suis sûr de me tuer en tombant. Permettez-moi de vous embrasser le cou avec mes pinces. Comme cela, je ne vous fatiguerai pas. Si vous y consentez, je partirai volontiers. »

Aveuglé par sa voracité et ne pensant qu'à la satisfaire, le héron, qui avait à payer le prix de sa trahison, perdit la lucidité de son intelligence et ne vit pas que le moment était arrivé où il devait périr à son tour. Il se laissa donc embrasser le cou par le crabe, et prit son vol vers la montagne.

Le héron arriva rapidement à l'arbre sur lequel il avait l'habitude de dévorer ses victimes ; il s'y posa, comptant manger son crabe à loisir. Mais celui-ci, voyant la place autour de lui toute couverte d'ossements, comprit que ses premiers soupçons ne l'avaient pas trompé. « Com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment, butor! s'écria-t-il, c'est donc à ce trafic de gloutonnerie, d'assassinats, de perfidies et de mensonges que tu donnes le nom de charité? Après avoir mangé tous les poissons, il te manquait le plaisir de me dévorer à mon tour. Mais cela ne se passera pas ainsi. Je te tiens le cou entre mes pinces. Rapporte-moi tout de suite à l'étang d'où tu m'as tiré : sinon, je t'étrangle net. » Le héron se sentait à la merci du crabe; il lui demanda pardon d'une voix suppliante : « Desserrez un peu vos pinces, lui dit-il, et je vous reporte aussitôt à l'étang. » Le crabe avait bien envie d'en finir avec lui sans délai. Mais il considéra que, l'oiseau une fois mort, il n'aurait plus aucun moyen de sortir de ce lieu solitaire, et qu'il y périrait lui-même. Il prit donc le parti de ruser. Il desserra donc ses pinces pour commencer, puis les remit en place, mais doucement et avec précaution.

Le héron reprit son vol vers l'étang; mais chemin faisant, il se disait : « Quand nous serons arrivés et qu'il m'aura lâché le cou, je lui briserai sa carapace à coups de bec, je le tuerai et le mangerai tout de même. » Lorsqu'ils furent à l'étang, l'oiseau demanda : « Me lâchez-vous le cou! — Portez-moi un peu plus loin, jusqu'à un endroit où l'eau soit assez profonde », répondit le crabe. Le héron dut encore céder, mais lorsqu'ils furent dans un endroit d'eau profonde, que le crabe jugea favorable, il serra ses pinces et étrangla le rapace.

Lorsqu'il eut terminé ce récit, Singhadanta ajouta : « Je dis donc que les gens intelligents peuvent toujours sauver leur vie à l'exemple de ce crabe. — Et moi, répliqua Nandouka, je soutiens qu'on n'échappe pas à la mort lorsque son heure est arrivée, et je le prouve par une autre histoire. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CINQUANTE-DEUXIÈME RÉCIT

Il y avait un perroquet nommé Soutendra, lequel était l'oiseau favori du roi des dieux Amar Indra. Chaque jour, au moment où son maître venait à la salle du Conseil, Soutendra se perchait sur la fenêtre de la loge royale, et lorsque les dieux étaient assemblés, il causait avec eux et les amusait de son babil.

Quand Soutendra toucha au terme de sa vie, il ressentit une peur effroyable aux approches de la mort, et lorsqu'il la vit venir, tout éperdu, il alla se cacher dans le giron du roi des dieux. Indra lui demanda : « Mon fils chéri, pourquoi as-tu si peur? — J'ai, répondit Soutendra, grand'peur de la mort. Ayez pitié de moi, ne me laissez pas tomber entre ses mains. » Le dieu jugea de l'état des choses au moyen de sa vue surnaturelle et renvoya l'oiseau en lui disant : « Rassure-toi, je te défendrai. »

La Mort vint à l'ordinaire présenter ses hommages au roi des dieux; celui-ci lui dit : « Je te demande la vie de Soutendra. » La Mort lui répondit : « Je ne puis faire ce que Votre Majesté me demande, je vous prie d'aller trouver Chitragoupta, qui tient le registre des destinées. Je vous accompagnerai. » Là-dessus, Indra prit Soutendra dans son manteau et partit.

Lorsqu'ils furent arrivés ensemble auprès de Chitragoupta, le roi des dieux lui dit : « Je viens vous demander la vie de Soutendra que voici. » Chitragoupta lui répondit : « Je ne puis vous accorder une chose qui ne dépend pas de moi. Vous devriez aller trouver Sourasouati; elle pourra vous donner satisfaction. »

Indra, la Mort et Chitragoupta, tous trois ensemble, se rendirent donc auprès de Sourasouati. Lorsqu'ils

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

furent en présence de la déesse, Indra lui dit : « Nous venons vous demander la vie de Soutendra que voici. » Sourasouati lui répondit : « Il faut d'abord que je voie l'arrêt de la destinée concernant la mort de ce Soutendra. » L'arrêt fut produit; il était ainsi conçu : « Lorsque les quatre grands dieux se trouveront ensemble dans un même endroit, en ce moment même Soutendra arrivera au terme de son existence. » Indra, saisi de douleur à ces paroles, déplia son manteau : Soutendra était déjà mort. Il fit emporter le corps de l'oiseau, afin qu'on lui rendît les honneurs de la crémation, suivant l'usage.

Nandouka ajouta : « Ainsi, le roi des dieux lui-même s'intéressa vainement à Soutendra; il ne put le soustraire à la mort. Par quel privilège pourrions-nous espérer de lui échapper, nous tous tant que nous sommes? »

Singhadanta repartit : « Cependant, un homme habile peut toujours se tirer d'affaire, comme vous le verrez par l'histoire que je vais vous raconter. »



CINQUANTE-TROISIÈME RÉCIT

Il y avait autrefois un lac qui mesurait un yôjana dans tous les sens, et qui était situé dans la région de l'Himavanta. Non loin de la rive de ce lac, on voyait l'ermitage d'un pieux solitaire, et près de l'ermitage, des arbres qui portaient des fruits de diverses espèces.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un singe blanc et cinq cents individus qui formaient son peuple habitaient aussi dans le voisinage de ce lac, mais ils ne pouvaient y vivre en paix à cause de deux crocodiles, le mâle et la femelle, monstres d'une grandeur extraordinaire, qui les guettaient sans relâche.

Le roi avait recommandé à ses sujets de s'abstenir de jeter à l'eau les épluchures des fruits qu'ils mangeraient, « car, leur disait-il, si les crocodiles goûtent à ces fruits, ils nous feront ensuite une guerre acharnée ». Les singes avaient négligé ces recommandations et n'avaient rien changé à leurs habitudes.

Un jour donc, ayant mangé des jacks (1), ils en jetèrent les débris dans le lac. Le crocodile mâle en saisit un morceau et le mangea; il lui trouva un goût exquis et en porta un autre morceau à sa compagne. Celle-ci lui demanda d'où il venait. « Je viens, répondit-il, de l'autre extrémité du lac. Les singes mangeaient des fruits et en jetaient les débris à l'eau; je leur ai trouvé un goût délicieux, qui m'est resté attaché au cœur, et je viens vous en apporter. » Elle en mangea à son tour et s'écria : « Les fruits dont les singes se nourrissent ont en effet un goût merveilleux. Que sera-ce donc du cœur de ces animaux? Ne pourriez-vous pas trouver le moyen de vous procurer un cœur de singe et me l'apporter? — Les singes, répliqua-t-il, se tiennent continuellement sur les arbres : je ne vois pas le moyen d'en attraper un. — Il faut, reprit-elle, que vous soyez bien sot. N'avez-vous pas l'esprit de savoir qu'il est dans

---

(1) Le *jack*, fruit tropical d'une grosseur énorme, d'une forme irrégulière, renfermant sous une écorce épineuse, une pulpe abondante très sucrée et violemment parfumée, rappelant pour le goût celui du melon musqué.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la nature des désirs violents d'employer la ruse pour se satisfaire? Il ne s'agit que de capter la confiance en prodiguant les témoignages d'amitié. D'ailleurs, nous serons à deux pour combiner l'artifice. »

Ainsi endoctriné par sa femme, le crocodile va trouver le roi des singes, s'entretient amicalement avec lui, témoigne enfin les sentiments les plus chauds et les plus dévoués. « Mon cher ami, lui dit-il, il m'est arrivé l'autre jour de goûter à des fruits de jacquier dont vos sujets avaient jeté les débris au lac; j'ai trouvé cela délicieux et j'en ai porté à ma femme qui en a été également émerveillée. Depuis ce moment, elle ne tarit de louanges sur votre compte. C'est elle, cher ami, qui m'a envoyé vers vous; elle serait bien heureuse de vous faire ses compliments et de lier pour longtemps connaissance avec vous. Elle veut absolument que je vous conduise auprès d'elle. »

Le singe blanc, doué d'un cœur simple et loyal, n'eut aucun soupçon. « Mais, cher ami, dit-il, votre femme habite à l'autre extrémité du lac, par quel moyen pourrai-je me rendre jusque-là! — Rien n'est plus facile, répliqua le crocodile; vous n'avez qu'à vous asseoir sur mon dos, je vous y porterai en nageant. »

Quand ils furent arrivés vers le milieu du lac, le crocodile se mit à faire des mouvements violents, afin de renverser le singe et de le jeter dans l'eau. Celui-ci demanda : « Pourquoi faites-vous cela, mon ami? » L'autre cette fois parla sincèrement : « C'est pour ma femme qui voudrait manger votre cœur; je suis venu exprès pour le prendre et le lui porter. »

Le singe réfléchit rapidement : « Tous les animaux qui vivent dans ce lac, pensa-t-il, n'en sont pas à ce point de perversité. Il faut que je trouve un moyen de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cacher la perfidie de ce crocodile, à cause de l'exemple. — Mon ami, lui dit-il, comment avez-vous pu être aussi malavisé. Du moment que vous vouliez un cœur de singe, il fallait me le dire tout d'abord. Mais ici, où voulez-vous qu'on prenne ce que vous désirez. Les singes n'emportent pas leur cœur avec eux. — Où les mettez-vous? dit le crocodile. — Nous les laissons accrochés au haut de cet arbre que vous voyez là-bas. — Je comprends maintenant, se dit le crocodile dans sa stupidité, les singes mettent leur cœur et leur entendement au faîte des plus grands arbres; c'est pour voir de plus loin. Voilà pourquoi ils peuvent courir et sauter, d'ici, de là, sans jamais glisser ni tomber. Mais, ajouta-t-il, maintenant ne pourriez-vous pas me procurer un de ces cœurs? — Si vous y tenez, répondit le singe, il faut d'abord me ramener à terre. » Le crocodile le conduisit donc au rivage. Aussitôt, le singe prit son élan et grimpa sur un arbre; il y cueillit un bouquet de jambous (1) qu'il jeta au crocodile en criant : « Va porter cela à ta femme. Elle sera contente. »

Singhadanta ajouta pour conclure : « Tel est l'instinct de tous les êtres vivants; quand ils voient la mort qui approche, ils se retournent de mille manières pour lui échapper; mais là où manquent le courage et la vigueur, tous ces efforts deviennent inutiles. »

« Quant à moi, répondit Nandouka, je ne me préoccupe pas d'échapper à la mort. »

Après cette longue conversation avec le royal Nandouka, Singhadanta le quitta et vint retrouver son ami

---

(1) Les jambous, fruits absolument insipides, ont une très jolie couleur rose qui rend leur apparence extrêmement engageante.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Vâyoubhaksa. « Je viens de causer, lui dit-il, avec Nandouka; j'ai multiplié mes conseils et mes instigations. Je lui ai raconté des histoires; je lui ai cité des exemples : tout cela inutilement; il refuse absolument de me croire. »



Vâyoubhaksha lui répondit : « Ne te tourmente pas : laisse-moi faire. J'ai trouvé un moyen infaillible de faire éclater la guerre entre nos deux seigneurs. »

Étant venu présenter ses hommages au divin Nandouka, il lui parla en ces termes :

« Je remarque que l'attitude de votre ami devient de jour en jour plus étrange, et je viens par affection vous avertir de prendre garde à vous. — Eh! que fait donc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mon ami? répliqua Nandouka. — Ce qu'il fait? Jadis, quand il allait à la recherche de sa nourriture, il le faisait avec une allure discrète et tranquille. Maintenant, il ouvre la gueule et montre les dents du plus loin qu'on l'aperçoit. Si vous ne me croyez pas, approchez-vous en cachette. Regardez sans qu'il vous voie. Vous vous assurerez par vos propres yeux que je vous dis la vérité. »

C'est ainsi que les deux perfides ministres s'efforçaient, par leurs insinuations patiemment répétées, de faire éclater la discorde. Nandouka commençait à perdre de son assurance; il se disait : « Tout ce qui m'arrive maintenant est le fruit des péchés que j'ai commis dans mes existences passées. » Vâyoubhaksa surprit ces paroles et comprit que le royal taureau était ébranlé. Il vint aussitôt en faire part à Singhadanta, et tous deux allèrent se présenter devant le lion. « Vous nous avez choisis, commencèrent-ils, pour être vos ministres et vous servir d'yeux et d'oreilles. Notre devoir est donc de vous rapporter, avec un fidèle dévouement, tout ce que nous apprenons en bien et en mal, afin que vous en fassiez votre profit. Si vous refusez d'accueillir les avis que nous vous donnons tous deux ensemble, cela sera fort regrettable. Il peut en résulter de graves conséquences, et l'on ne manquera pas d'en rejeter la faute sur nous. Nous sommes témoins que votre ami fait souvent entendre une voix menaçante, et se livre à des démonstrations du caractère le plus étrange. On le voit ouvrir la gueule, on l'entend pousser des cris de tonnerre qui font tout trembler. Ensuite, il relève sa queue jusque sur sa tête; il court à fond de train de droite et de gauche; il frappe au hasard la terre de ses cornes et fait écrouler les montagnes. Chaque jour, enfin, il aiguise

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses cornes contre les rochers. Au risque de vous déplaire, nous venons vous instruire de ces choses. Si vous n'ajoutez pas foi à nos paroles, approchez-vous en cachette, regardez, et vous vous assurerez que nous vous disons la pure vérité. »

A force de les entendre, le lion se fit cette réflexion : « Puisque les deux ministres de mon choix, expressément chargés de m'avertir de tout ce qui se passe en bien et en mal, s'unissent pour faire appel à ma vigilance, il faut que je m'assure par moi-même si ce qu'ils disent est mensonge ou vérité. »

Il alla donc se mettre en observation dans un lieu favorable. Le soir tombait. Nandouka, qui venait de prendre sa pâture, se rendit à l'endroit où il avait coutume de se livrer à ses ébats. Il s'exerça d'abord à courir, comme pour essayer ses jambes; il releva ensuite sa queue jusque sur sa tête; se précipita de toute sa vitesse, en avant, en arrière, sautant, faisant des bonds; puis il baissait la tête, et labourait le sol de ses cornes, en soulevant des flots de poussière. Il se mit enfin à pousser des beuglements épouvantables. A la vue de tout ce manège, le lion se persuada que ses ministres lui disaient la vérité.

Nandouka, de son côté, voyant venir vers lui le lion, escorté à droite de Vâyoubhaksa et de Singhadanta à gauche, crut que sa dernière heure était arrivée, et qu'il était au moment de renaître dans la forme humaine. Il dédaigna de fuir le combat; il s'arrêta en s'effaçant un peu et attendit de pied ferme. Le lion, en le considérant dans cette attitude, fut saisi d'une violente colère; il prit sa course et sauta sur Nandouka pour le renverser. Le taureau soutint le choc et la bataille s'engagea. Des rugissements terribles se mêlaient aux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

beuglements effroyables et remplissaient de leur vacarme tous les alentours; le ciel s'obscurcissait d'une épaisse fumée. Nandouka était bien douze fois aussi fort que le lion, mais il était obligé, pour user de ses armes, de se baisser jusqu'aux pieds de son adversaire : de cette façon, les chances s'égalisaient. Le bruit de la lutte faisait trembler et menaçait de renverser les forêts de l'Himavanta, jusqu'à la distance d'un yôjana. Dans cet espace, les animaux, transpercés par l'ébranlement de l'air qui pénétrait en eux par les oreilles, tombèrent tous morts. Les deux champions pirouettaient, se retournaient avec une telle rapidité qu'on eût dit le tourbillonnement d'un bhoumâra, celui d'une roue, ou des ailes d'un moulin à vent. Tout à coup, Nandouka bondit, et se dressant de toute sa taille, atteignit une hauteur de dix-huit coudées; puis, se ramassant, il se précipita sur le lion, baissa la tête et de la pointe de ses cornes effilées, lui transperça la poitrine jusqu'à la région du cœur. Le lion tendit ses pattes armées de griffes aussi aiguës que des crochets de cristal, laboura le cou du taureau et lui accrocha la poitrine de sa patte droite. Ils se roulaient, tournaient l'un sur l'autre. Enfin, déchirés tous deux de sanglantes blessures, épuisés de forces, ils rendirent le dernier souffle au même lieu et au même instant.

Les dieux descendirent du ciel dans leurs chars flottants, et, recueillant les deux nobles victimes, les emportèrent dans leur séjour de la félicité.

Quant à Vâyoubhaksa et à Singhadanta, ils moururent aussi et tous leurs sujets avec eux, les oreilles transpercées par les cris des deux combattants : il n'en resta pas un seul. Ainsi furent-ils punis de la jalousie qui les avait poussés à provoquer cette querelle meurtrière.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Après leur mort, ils tombèrent dans l'enfer pour y subir les plus cruels supplices.

Ô bonnes gens ! Ô vous tous qui venez d'entendre le récit de ces fables, gardez-les dans votre mémoire et ne cessez de les méditer. Gardez la pureté de votre cœur contre l'atteinte des vices, et un jour vous jouirez d'un bonheur parfait dans la céleste cité du Nirvâna.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. 11

PREMIÈRE PARTIE

AU COMMENCEMENT VIENT L'HISTOIRE DE NANG TANTRAI

Premier récit. 24
Deuxième récit. 29
Troisième récit. 33
Quatrième récit. 34
Cinquième récit. 37
Sixième récit. 37
Septième récit. 39
Suite du premier récit. 56
Huitième récit. 58
Neuvième récit. 67
Dixième récit. 73
Onzième récit. 80
Douzième récit. 84
Treizième récit. 86

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quatorzième récit 88
Quinzième récit 95
Seizième récit 99
Dix-septième récit 124
Dix-huitième récit 131

DEUXIÈME PARTIE

FABLES DE NANDOUKA

[*Vingtième récit*] 138
Vingt et unième récit 144
Vingt-deuxième récit 147
Vingt-troisième récit 148
Vingt-quatrième récit 151
Vingt-cinquième récit 154
Vingt-sixième récit 162
Vingt-septième récit 163
[*Vingt-huitième récit*] 165
Vingt-neuvième récit 165
Trentième récit 165
Trente et unième récit 170
Trente-deuxième récit 176
Trente-troisième récit 182
Trente-quatrième récit 183
Trente-cinquième récit 185
Trente-sixième récit 187
Trente-septième récit 196

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Trente-huitième récit 197
Trente-neuvième récit 200
Quarantième récit 203
Quarante et unième récit 204
Quarante-deuxième récit 207
Quarante-troisième récit 208
Quarante-quatrième récit 210
Quarante-cinquième récit 217
Quarante-sixième récit 219
Quarante-septième récit 220
Quarante-huitième récit 228
Quarante-neuvième récit 234
Cinquantième récit 236
Cinquante et unième récit 239
Cinquante-deuxième récit 244
Cinquante-troisième récit 245

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA COLLECTION DES CLASSIQUES DE L'ORIENT EST IMPRIMÉE SUR LES PRESSES DE P. MERSCH, L. SEITZ ET Cie, 17, VILLA D'ALÉSIA, A PARIS.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques